



# John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



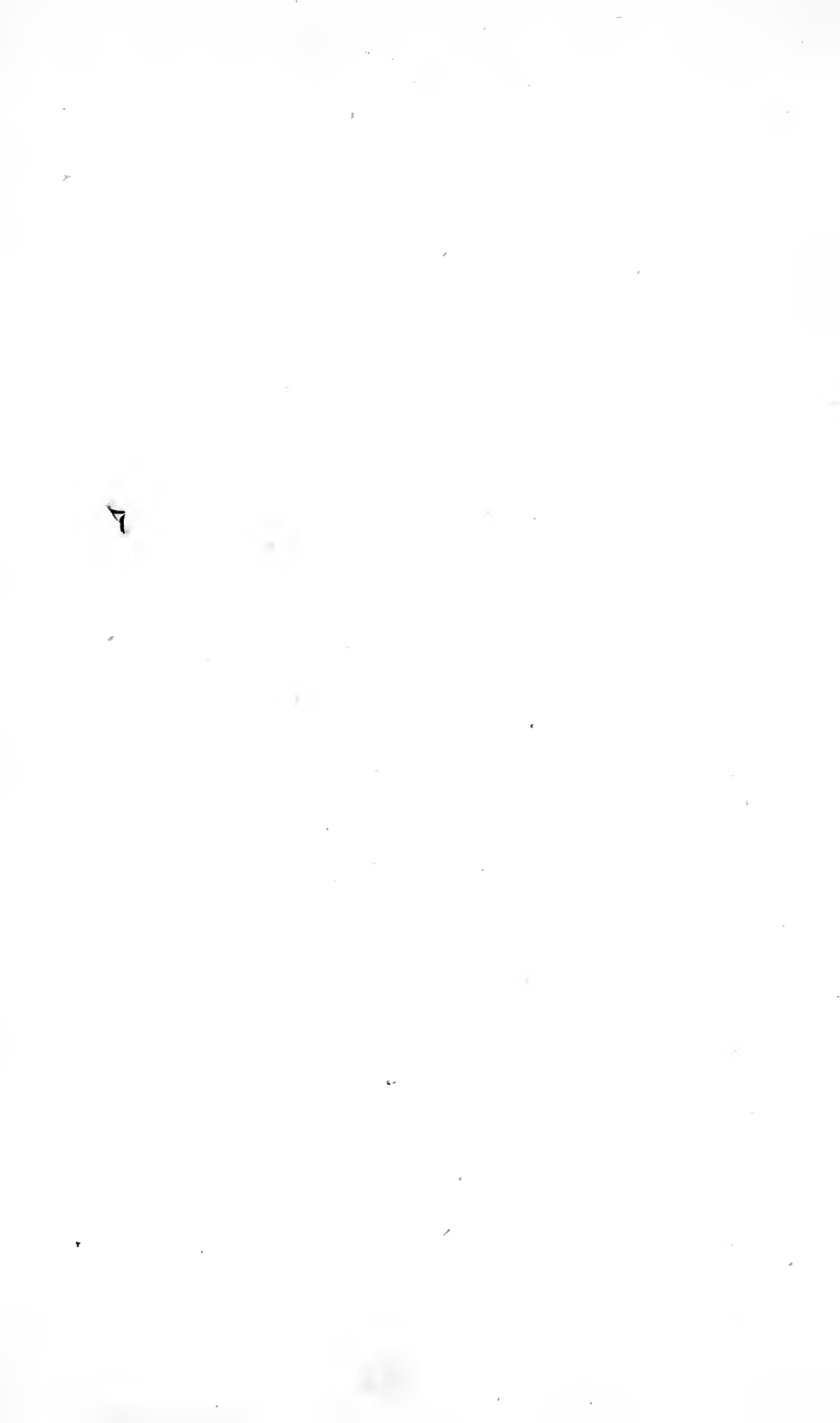
SHELF N<sup>o</sup>

ADAMS

232.1

Vol. 1.









Digitized by the Internet Archive  
in 2010

Œ U V R E S

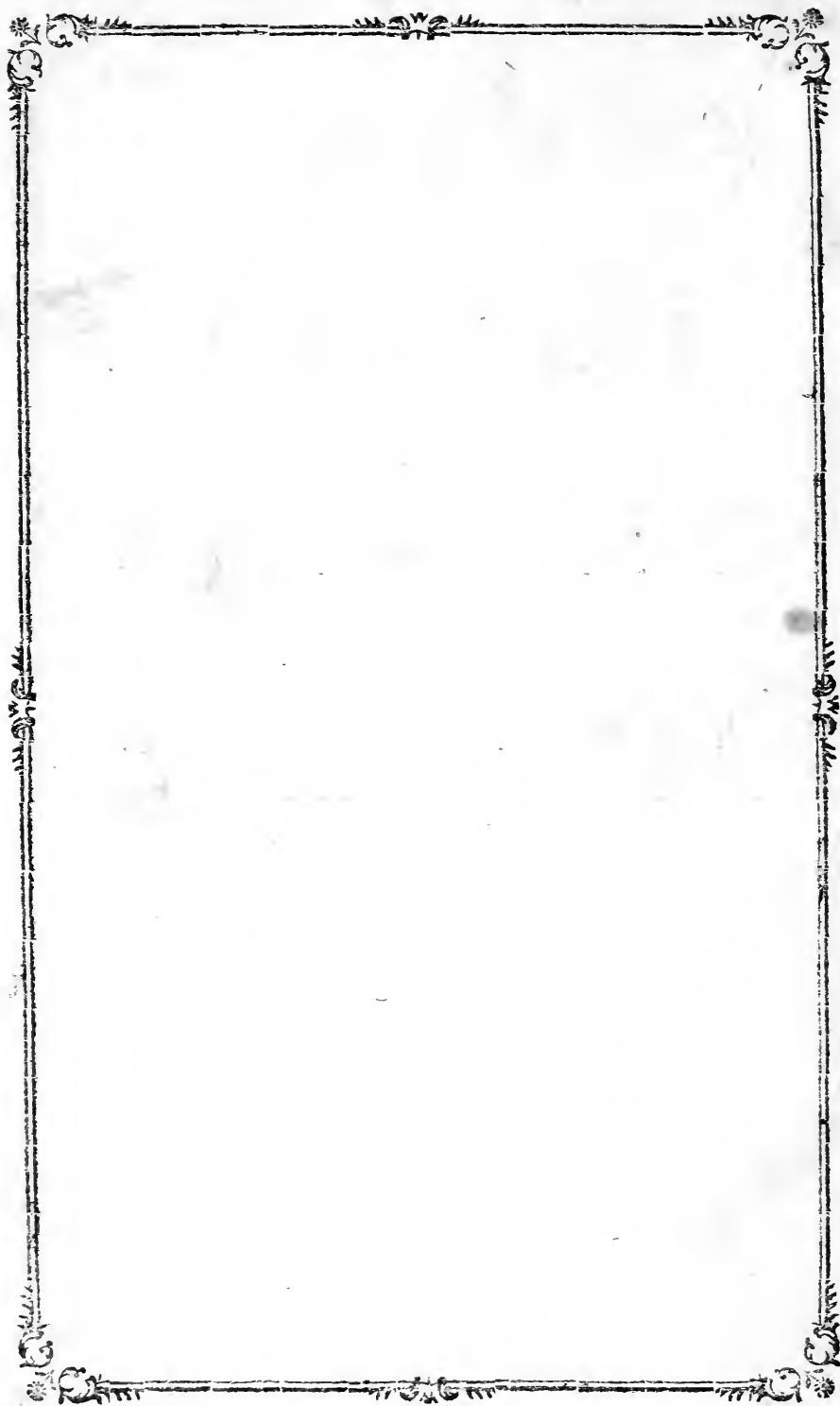
D E

*M<sup>R</sup>. DE VOLTAIRE.*

---

T O M E N E U V I È M E.

---



OUVRAGES  
DRAMATIQUES ,

PRÉCÉDÉS ET SUIVIS

DE TOUTES LES PIÈCES QUI LEUR  
SONT RELATIVES.

---

TOME HUITIÈME.

---



---

M. DCC. LXXV.

---

XX  
ADAMS  
232.1  
Vol. 9

LE CAFÉ,  
O U  
L'ECOSSAISE,  
COMÉDIE.

---

Par Monsieur HUME ; traduite en français par  
JÉRÔME CARRÉ ; représentée à Paris au mois  
d'Août 1760.

---

*J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.*

---

EPITRE DÉDICATOIRE  
 DU TRADUCTEUR  
 DE L'ÉCOSSAISE,  
 A MONSIEUR  
 LE COMTE DE LAURAGUAIS.

MONSIEUR,

**L**A petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre sous votre protection , n'est qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un service éternel aux beaux-arts & au bon goût , en contribuant par votre générosité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus sur la scène *César & Ptolomée* , *Athalie & Joad* , *Mérope* & son fils entourés & pressés d'une foule de jeunes gens , si les spectacles ont plus de décence , c'est à vous seul qu'on en est redevable. Ce bienfait est d'autant plus considérable , que l'art de la tragédie & de la comédie est celui dans lequel les Français se sont distingués davantage : il n'en est aucun dans lequel ils n'aient de très-illustres rivaux , ou même des maîtres. Nous avons quelques bons philosophes ; mais , il faut l'avouer ,



nous ne sommes que les disciples des *Newtons*, des *Lockes*, des *Galilées*. Si la France a quelques historiens, les Espagnols, les Italiens, les Anglais même nous disputent la supériorité dans ce genre. Le seul *Massillon* aujourd'hui passe chez les gens de goût pour un orateur agréable ; mais qu'il est encor loin de l'Archevêque *Tillotson* aux yeux du reste de l'Europe ! Je ne prétends point peser le mérite des hommes de génie ; je n'ai pas la main assez forte pour tenir cette balance. Je vous dis seulement comment pensent les autres peuples ; & vous savez, monsieur, vous qui dans votre première jeunesse avez voyagé pour vous instruire, vous savez que presque chaque peuple a ses hommes de génie qu'il préfère à ceux de ses voisins.

Si vous descendez des arts de l'esprit pur à ceux où la main a plus de part, quel peintre oserions-nous préférer aux grands peintres d'Italie ? C'est dans le seul art des *Sophocles* que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre ; c'est pourquoi dans plusieurs villes d'Italie la bonne compagnie se rassemble pour représenter nos pièces, ou dans notre langue, ou en italien ; c'est ce qui fait qu'on trouve des théâtres français à Vienne & à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la scène française, était le manque d'action & d'appareil. Les tragédies étaient souvent de longues conversations en cinq actes. Comment hasarder ces spectacles pompeux, ces tableaux frappans, ces actions grandes & terribles, qui bien ménagées sont un des plus grands ressorts de la tragédie ? Comment apporter le corps

de *César* sanglant sur la scène ? Comment faire descendre une reine éperdue dans le tombeau de son époux , & l'en faire sortir mourante de la main de son fils , au milieu d'une foule qui cache & le tombeau , & le fils , & la mère , & qui énerve la terreur du spectacle par le contraste du ridicule ?

C'est de ce défaut monstrueux que vos seuls bienfaits ont purgé la scène ; & quand il se trouvera des génies qui sauront allier la pompe d'un appareil nécessaire , & la vivacité d'une action également terrible & vraisemblable , à la force des pensées , & surtout à la belle & naturelle poésie , sans laquelle l'art dramatique n'est rien ; ce sera vous , monsieur , que la postérité devra remercier.

Mais il ne faut pas laisser ce soin à la postérité ; il faut avoir le courage de dire à son siècle , ce que nos contemporains font de noble & d'utile. Les justes éloges sont un parfum qu'on réserve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien , on étouffe ce bien pendant qu'il respire ; & si on en parle , on l'exténue , on le défigure : n'est-il plus ? on exagère son mérite pour abaisser ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage sachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme estimable & malheureux secouru par vous ; je veux qu'on sache que tandis que vous occupez votre loisir à faire revivre par les soins les plus coûteux & les plus pénibles un art utile perdu dans l'Asie qui l'inventa , vous faites naître un secret plus ignoré , celui de soulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente.

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a , dans ce qu'on appelle le monde , des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions , qu'ils sont incapables de faire ; & c'est ce qui redouble mon respect pour vous.

*P. S.* Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître , parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages ; & quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche , qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.





A MESSIEURS  
LES PARISIENS. (a)

M E S S I E U R S ,

**J**E suis forcé par l'illustre M. F...., de m'exposer vis-à-vis de vous. Je parlerai sur le ton du sentiment & du respect ; ma plainte sera marquée au coin de la bienveillance , & éclairée du flambeau de la vérité. J'espère que M. F.... sera confondu vis-à-vis des honnêtes gens qui ne sont pas accoutumés à se prêter aux méchancetés de ceux qui n'étant pas sentimentés, font métier & marchandise d'insulter le tiers & le quart , sans aucune provocation , comme dit Cicéron dans l'oraison pro Murena , page 4.

Messieurs , je m'appelle Jérôme Carré , natif de Montauban ; je suis un pauvre jeune homme sans fortune ; & comme la volonté me charge d'entrer dans Montauban , à cause que M. L. F.... de P..... m'y persécute , je suis venu implorer la protection des Parisiens. J'ai traduit la comédie de l'Ecoffaise de M. Hume. Les comédiens français , & les Italiens , voulaient la représenter : elle aurait peut-être été jouée cinq ou six fois , & voilà que M. F..... emploie son autorité & son crédit , pour empêcher ma traduction de paraître ; lui qui encourageait tant les jeunes gens

(a) Cette plaisanterie fut publiée la veille de la représentation.

quand il était Jésuite , les opprime aujourd'hui : il a fait une feuille entière contre moi ; il commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève , pour me faire suspecter d'être hérétique.

Ensuite il appelle M. Hume , M. Home ; & puis il dit que M. Hume le prêtre , auteur de cette pièce , n'est pas parent de Mr. Hume le philosophe. Qu'il consulte seulement le journal Encyclopédique du mois d'avril 1758 , journal que je regarde comme le premier des cent soixante & treize journaux qui paraissent tous les mois en Europe , il y verra cette annonce page 137.

L'auteur de Douglas est le Ministre Hume , parent du fameux David Hume , si célèbre par son impiété.

Je ne sais pas si M. David Hume est impie : s'il l'est , j'en suis bien fâché , & je prie Dieu pour lui comme je le dois ; mais il résulte que l'auteur de l'Ecoffaïse est M. Hume le prêtre , parent de M. David Hume ; ce qu'il fallait prouver , & ce qui est très-indifférent.

J'avoue à ma honte que je l'ai cru son frère ; mais qu'il soit frère ou cousin , il est toujours certain qu'il est l'auteur de l'Ecoffaïse. Il est vrai que dans le journal que je cite , l'Ecoffaïse n'est pas expressément nommée ; on n'y parle que d'Agis & de Douglas ; mais c'est une bagatelle.

Il est si vrai qu'il est l'auteur de l'Ecoffaïse , que j'ai en main plusieurs de ses lettres , par lesquelles il me remercie del'avoir traduite ; en voici une que je soumets aux lumières du charitable lecteur.

My dear translator , mon cher traducteur , you

have comitted many a blunder in yr. performan-  
cée , *vous avez fait plusieurs balourdises dans vo-  
tre traduction : you have quitte impoverish'd the  
caracter of Wasp , and you have blotted his chasti-  
tement at the end of the drama .... vous avez  
affaibli le caractère de Frélon , & vous avez sup-  
primé son châtiment à la fin de la pièce.*

*Il est vrai , & je l'ai déjà dit , que j'ai fort  
adouci les traits dont l'auteur peint son Wasp ,  
( ce mot Wasp veut dire Frélon ; ) mais je ne l'ai  
fait que par le conseil des personnes les plus judi-  
cieuses de Paris. La politesse française ne permet  
pas certains termes que la liberté anglaise emploie  
volontiers. Si je suis coupable , c'est par excès de  
retenue ; & j'espère que Messieurs les Parisiens , dont  
je demande la protection , pardonneront les défauts  
de la pièce en faveur de ma circonspection.*

*Il semble que M. Hume ait fait sa comédie  
uniquement dans la vue de mettre son Wasp sur la  
scène , & moi j'ai retranché tout ce que j'ai pu  
de ce personnage ; j'ai aussi retranché quelque chose  
de Mylady Alton , pour m'éloigner moins de vos  
mœurs , & pour faire voir quel est mon respect pour  
les Dames.*

*M. F..... , dans la vue de me nuire , dit dans  
sa feuille page 114 , qu'on l'appelle aussi Frélon ,  
que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nom-  
mé ainsi. Mais , messieurs , qu'est-ce que cela peut  
avoir de commun avec un personnage Anglais dans  
la pièce de M. Hume ? Vous voyez bien qu'il ne  
cherche que de vains prétextes pour me ravir la  
protection , dont je vous supplie de m'honorer.*

*Voyez , je vous prie , jusqu'où va sa malice :*

*il dit , pag. 115. que le bruit courut long-tems qu'il avait été condamné aux galères ; & il affirme , qu'en effet , pour la condamnation , elle n'a jamais eu lieu : mais , je vous en supplie , que ce monsieur ait été aux galères quelque tems , ou qu'il y aille , quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame anglais ? Il parle des raisons qui pouvaient , dit-il , lui avoir attiré ce malheur. Je vous jure , messieurs , que je n'entre dans aucune de ces raisons ; il peut y en avoir de bonnes , sans que M. Hume doive s'en inquiéter : qu'il aille aux galères ou non , je n'en suis pas moins le traducteur de l'Ecoffaïse. Je vous demande , messieurs , votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.*

*J'ai l'honneur d'être avec un profond respect ,*

MESSIEURS ,

*Votre très-humble & très-obéissant serviteur , JÉRÔME CARRÉ , natif de Montauban , demeurant dans l'impasse de St. Thomas du Louvre ; car j'appelle impasse , messieurs , ce que vous appelez cu de sac : je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cu , ni à un sac : je vous prie de vous servir du mot d'impasse , qui est noble , sonore , intelligible , nécessaire , au-lieu de celui de cu , en dépit du Sr. Fr. .... ci-devant J. ....*

## A V E R T I S S E M E N T.

CETTE lettre de M. *Jérôme Carré* eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut représentée au commencement d'Août 1760. On commença tard , & quelqu'un demandant pourquoi on attendait si long-tems ? *C'est apparemment* , répondit tout haut un homme d'esprit , *que F..... est monté à l'hôtel-de-ville.* Comme ce *F....* avait eu l'inadvertence de se reconnaître dans la comédie de l'*Ecoffaise* , quoique M. *Hume* ne l'eût jamais eu en vue , le public le reconnut aussi. La comédie était sue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât , & cependant elle fut reçue avec un succès prodigieux. *F.....* fit encor la faute d'imprimer dans je ne sais quelles feuilles , intitulées *l'année littéraire* , que l'*Ecoffaise* n'avait réussi qu'à l'aide d'une cabale composée de douze à quinze cents personnes , qui toutes , disait-il , le haïssaient & le méprisaient souverainement. Mais M. *Jérôme Carré* était bien loin de faire des cabales : tout Paris sait assez qu'il n'est pas à portée d'en faire ; d'ailleurs il n'avait jamais vu ce *F.....* & il ne pouvait comprendre pourquoi tous les spectateurs s'obstinaient à voir *F.....* dans *Frélon*. Un Avocat à la seconde représentation s'écria , Courage , M. *Carré* , vengez le public ; le parterre & les loges applaudirent à ces paroles par des battemens de mains qui ne finissaient point. *Carré* , au sortir du spectacle ,



fut embrassé par plus de cent personnes. Que vous êtes aimable , M. *Carré* , lui disait-on , d'avoir fait justice de cet homme , dont les mœurs sont encor plus odieuses que la plume ! Eh , Messieurs , répondit *Carré* , vous me faites plus d'honneur que je ne mérite ; je ne suis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale & d'intérêt.

Comme il parlait ainsi sur l'escalier , il fut barbouillé de deux baisers par la femme de *F...* ; Que je vous suis obligée , dit-elle , d'avoir puni mon mari ! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent *Carré* était tout confondu ; il ne comprenait pas comment un personnage anglais pouvait être pris pour un Français nommé *F....* ; & toute la France lui faisait compliment de l'avoir peint trait pout trait. Ce jeune homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonspection : il comprit en général que toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule , il se trouve toujours quelqu'un qui lui ressemble.

Ce rôle de *Frélon* était très-peu important dans la pièce ; il ne contribua en rien au vrai succès ; car elle reçut dans plusieurs provinces les mêmes applaudissemens qu'à Paris. On peut dire à cela que ce *Frélon* était autant estimé dans les provinces que dans la capitale : mais il est bien plus vraisemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de M. *Hume* en a fait tout le succès. Peignez un faquin , vous ne réussirez qu'auprès de quelques personnes : intéressez , vous plairez à tout le monde.

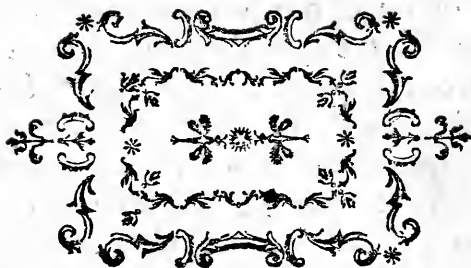
Quoi qu'il en soit , voici la traduction d'une

lettre de Mylord *Boldthinker* au prétendu *Hume*, au sujet de sa pièce de l'*Ecoffaise*.

« Je crois , mon cher *Hume* , que vous avez  
 » encor quelque talent ; vous en êtes comptable à  
 » la nation ; c'est peu d'avoir immolé ce vilain  
 » *Frélon* à la risée publique , sur tous les théâtres  
 » de l'Europe , où l'on joue votre aimable & ver-  
 » tueuse *Ecoffaise* : faites plus , mettez sur la scène  
 » tous ces vils persécuteurs de la littérature , tous  
 » ces hypocrites noircis de vices , & calomnia-  
 » teurs de la vertu ; traînez sur le théâtre , devant  
 » le tribunal du public , ces fanatiques enragés ,  
 » qui jettent leur écume sur l'innocence ; & ces  
 » hommes faux , qui vous flattent d'un œil & qui  
 » vous menacent de l'autre , qui n'osent parler de-  
 » vant un Philosophe , & qui tâchent de le détruire  
 » en secret : exposez au grand jour ces détestables  
 » cabales qui voudraient replonger les hommes  
 » dans les ténèbres.

« Vous avez gardé trop long-tems le silence ;  
 » on ne gagne rien à vouloir adoucir les pervers ;  
 » il n'y a plus d'autre moyen de rendre les lettres  
 » respectables , que de faire trembler ceux qui les  
 » outragent : c'est le dernier parti que prit *Pope*  
 » avant de mourir : il rendit ridicules à jamais ,  
 » dans sa *Dunciade* , tous ceux qui devaient l'être :  
 » ils n'osèrent plus se montrer , ils disparurent ;  
 » toute la nation lui applaudit ; car si dans les  
 » commencemens la malignité donna un peu de  
 » vogue à ces lâches ennemis de *Pope* , de *Swift*  
 » & de leurs amis , la raison reprit bientôt le des-  
 » sus. Les *Zoïles* ne sont soutenus qu'un tems.  
 » Le vrai talent des vers est une arme qu'il faut

» employer à venger le genre humain. Ce n'est pas  
» les *Pantolabes Nomentanus* seulement qu'il  
» faut effleurer ; ce sont les *Anitus* & les *Mé-*  
» *litus* qu'il faut écraser. Un vers bien fait  
» transmet à la dernière postérité la gloire d'un  
» homme de bien , & la honte d'un méchant.  
» Travaillez , vous ne manquerez pas de ma-  
» tière , &c.



## P R É F A C E.

**L**A comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature , est (a) de monsieur *Hume* , pasteur de l'église d'Edimbourg , déjà connu par deux belles tragédies , jouées à Londres : il est parent & ami de ce célèbre philosophe M. *Hume* , qui a creusé avec tant de hardiesse & de sagacité les fondemens de la métaphysique & de la morale ; ces deux philosophes font également honneur à l'Ecosse leur patrie.

La comédie intitulée *l'Ecossaïse* , nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues , parce que l'auteur peint la nature , qui est partout la même : il a la naïveté & la vérité de l'estimable *Goldoni* , avec peut-être plus d'intrigue , de force , & d'intérêt. Le dénouement , le caractère de l'héroïne , & celui de *Fréepart* , ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons sur les théâtres de France ; & cependant , c'est la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans Anglais qui ont fait tant de fortune : ce sont des touches semblables , la même peinture des mœurs , rien de recherché , nulle envie d'avoir de l'esprit , & de montrer misérablement l'auteur , quand on ne doit montrer que les personnages : rien d'étranger au sujet ; point de ti-

(a) On sent bien que c'était une plaisanterie d'attribuer cette pièce à M. *Hume*.

rade d'écolier , de ces maximes triviales qui remplissent le vuide de l'action. C'est une justice que nous sommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même tems que nous avons cru , par le conseil des hommes les plus éclairés , devoir retrancher quelque chose du rôle de *Frélon* , qui paraissait encor dans les derniers actes : il était puni , comme de raison , à la fin de la pièce ; mais cette justice qu'on lui rendait , semblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'esprit vers le dénouement.

De plus , le caractère de *Frélon* est si lâche , & si odieux , que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce personnage , plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il est dans la nature : car dans les grandes villes , où la presse jouit de quelque liberté , on trouve toujours quelques-uns de ces misérables qui se font un revenu de leur impudence ; de ces *Arétins* subalternes qui gagnent leur pain à dire & faire du mal , sous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres , comme si les vers qui rongent les fruits & les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illustres savans , & pour nous exprimer encor plus correctement , l'un de ces deux hommes de génie , qui ont présidé au dictionnaire Encyclopédique , à cet ouvrage nécessaire au genre humain , dont la suspension fait gémir l'Europe ; l'un de ces deux grands-hommes , dis-je , dans des essais qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la comédie , remarque très judicieusement , que l'on

doit songer à mettre sur le théâtre les conditions & les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de M. *Hume* est une espèce d'état en Angleterre : il y a même une taxe établie sur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état , ni ce caractère , ne paraissent dignes du théâtre en France ; mais le pinceau anglais ne dédaigne rien ; il se plaît quelquefois à tracer des objets , dont la bassesse peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas , pourvu qu'il soit vrai. Ils disent que la comédie étend ses droits sur tous les caractères , & sur toutes les conditions ; que tout ce qui est dans la nature doit être peint ; que nous avons une fausse délicatesse , & que l'homme le plus méprisable peut servir de contraste au plus galant-homme.

J'ajouterai , pour la justification de M. *Hume* , qu'il a l'art de ne présenter son *Frélon* que dans des momens où l'intérêt n'est pas encor vif & touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud , un lézard , une couleuvre dans un coin du tableau , en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce , c'est que l'unité de tems , de lieu , & d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encor ce mérite rare chez les Anglais , comme chez les Italiens , que le théâtre n'est jamais vuide. Rien n'est plus commun & plus choquant , que de voir deux acteurs sortir de la scène , & deux autres venir à leur place sans être appelés , sans être attendus , ce défaut insupportable ne se trouve point dans l'*Ecoffaise*.

Quand

Quant au genre de la pièce , il est dans le haut comique , mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête-homme y sourit de ce sourire de l'ame préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissans jusqu'aux larmes ; mais sans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être patétique : car de même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant , ainsi , celui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir ; il n'est point rhétoricien , tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche , dans quelque genre que ce puisse être !

Nous ne savons pas si cette pièce pourrait être représentée à Paris ; notre état , & notre vie , qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent les spectacles , nous laissent dans l'impuissance de juger quel effet une pièce anglaise ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire , c'est que malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original , nous sommes très loin d'avoir atteint au mérite de ses expressions , toujours fortes , & toujours naturelles.

Ce qui est beaucoup plus important , c'est que cette comédie est d'une excellente morale , & digne de la gravité du sacerdoce , dont l'auteur est revêtu , sans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainsi traitée est un des plus utiles efforts de l'esprit humain. Il faut convenir que c'est un art , & un art très-difficile. Tout le monde peut compiler des faits & des raisonnemens. Il est aisé d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent , & le talent est rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce passage de notre compatriote *Montagne* sur les spectacles.

« J'ai soutenu les premiers personnages ès tragédies latines de *Bucanam* , & de *Guerante* , & de *Muret* , qui se représentèrent à notre collège de Guienne avec dignité. En cela , *Andreas Goveanus* notre principal , comme en toutes autres parties de sa charge , fut sans comparaison le plus grand principal de France , & m'en tenait-on maître ouvrier. C'est un exercice que je ne mesloue point aux jeunes enfans de maison , & ai vu nos princes depuis s'y adonner en personne , à l'exemple d'aucuns des anciens , honnestement & louablement , il est loisible même d'en faire mestier aux gens d'honneur & en Grèce. *Aristoni tragico aëtori rem aperit: huic & genus, & fortuna honesta erant: nec ars: quia nihil tale apud Græcos pudori est , ea deformabat.* Car j'ai toujours accusé d'impertinence ceux qui condamnent ces esbatemens , & d'injustice ceux qui empêchent l'entrée de nos bonnes villes aux comédiens qui le valent , & envient au peuple ces plaisirs publics. Les bonnes polices prennent soin d'assembler les citoyens , & les rallier comme aux offices sérieux de la dévotion ; aussi aux exercices & jeux. La société & amitié s'en augmente , & puis on ne leur concède des passe-temps plus réglés que ceux qui se font en présence de chacun , & à la vue même du magistrat ; & trouverais raisonnable que le prince à ses dépens en gratifiast quelquefois la commune ; & qu'aux villes peuplées il y eût des lieux destinés ,



» & desposés pour ces spectacles ; quelque diver-  
» tissement de pires actions & occultes. Pour  
» revenir à mon propos , il n'y a tel que d'allé-  
» cher l'appétit & l'affection , autrement on ne fait  
» que des ânes chargés de livres ; on leur donne  
» à coups de fouet , en garde , leur pochette  
» pleine de science ; laquelle , pour bien faire , il  
» ne faut pas seulement loger chez soi , il la faut  
» épouser. »



## A C T E U R S.

Mtre. FABRICE , tenant un café avec des appartemens.

LINDANE , Ecoffaife.

Le lord MONROSE , Ecoffais.

Le lord MURRAI.

POLLY , suivante.

FRÉEPOR T , *qu'on prononce* FRIPOR T , gros négociant de Londres.

FRÉLON , écrivain de feuilles.

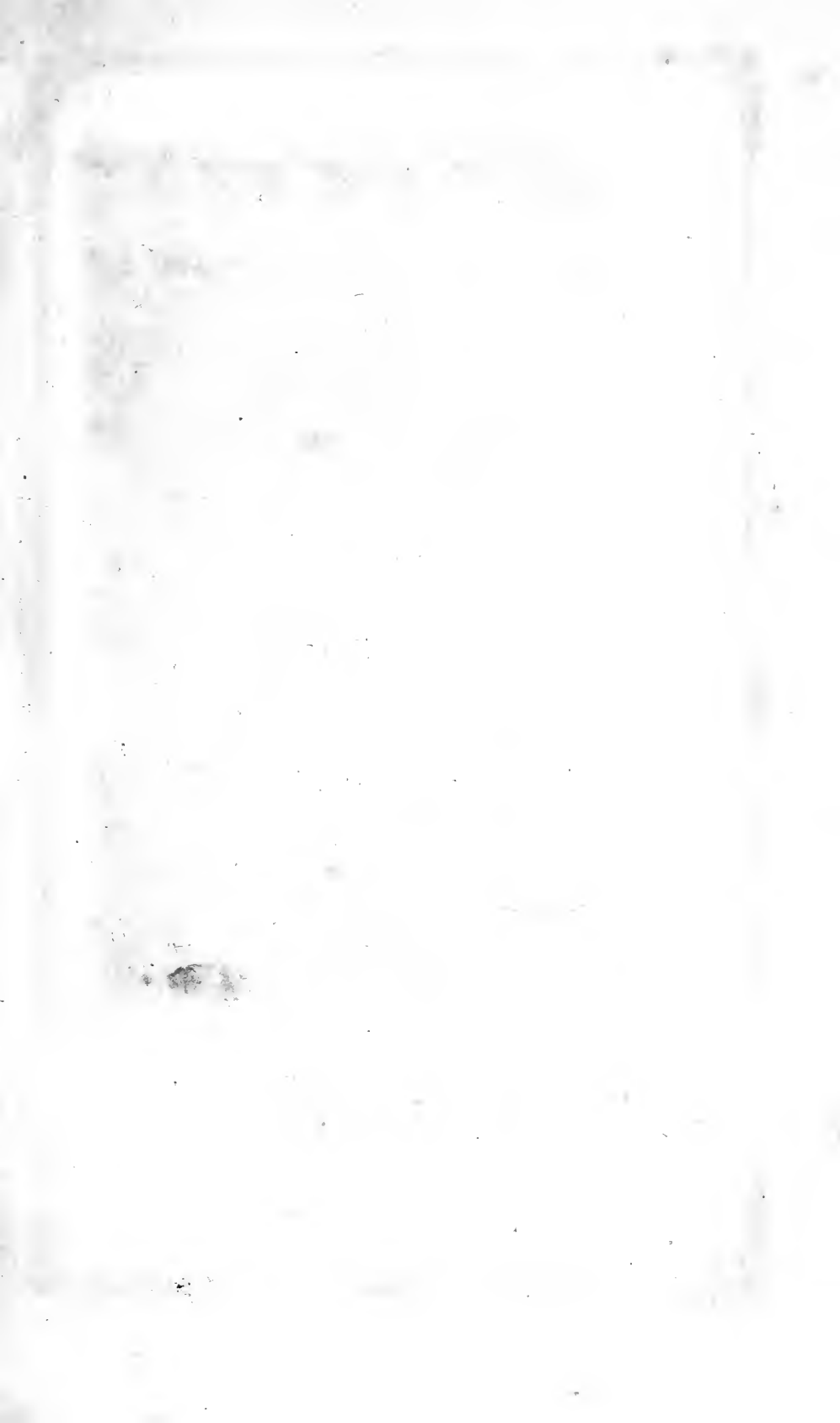
Lady ALTON , *on prononce* Lédy.

Plusieurs Anglais qui viennent au café.

Domestiques.

Un meffager d'état.

*La fcène eft à Londres.*





*Voilà ma dette de cinq cent quinze payée  
Point de remerciement . . . .*

*John Dalrymple*

*Marquis de Dalrymple*

L E C A F É ,  
O U  
L' E C O S S A I S E ,  
C O M É D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

( La scène représente un café & des chambres sur les ailes; de façon qu'on peut entrer de plain-pied des appartemens dans le café. (a) )

FRELON (*dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire & du café, lisant la gazette.*)

**Q**Ue de nouvelles affligeantes ! des graces répandues sur plus de vingt personnes ! aucunes sur moi ! Cent guinées de gratification à un bas-officier , parce qu'il

(a) On a fait hauffer & baisser une toile au théâtre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre; la vraisemblance & la décence

ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille & ailleurs. Il y avait sur le théâtre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.

a fait son devoir ; le beau mérite ! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers ! une à un pilote ! des places à des gens de lettres ! & à moi rien ! Encor , encor , & à moi rien. (*Il jette la gazette & se promène.*) Cependant , je rends service à l'état , j'écris plus de feuilles que personne , je fais enchérir le papier... & à moi rien ! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal ; si je peux parvenir à en faire , ma fortune est faite. J'ai loué des sots , j'ai dénigré les talens ; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'est pas à médire , c'est à nuire qu'on fait fortune.

(*au maître du Café.*)

Bon jour , monsieur Fabrice , bon jour. Toutes les affaires vont bien , hors les miennes : j'enrage.

F A B R I C E.

M. Frélon , M. Frélon , vous vous faites bien des ennemis.

F R E L O N.

Oui , je crois que j'excite un peu d'envie.

F A B R I C E.

Non , sur mon ame , ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis , M. Frélon ?

F R E L O N.

C'est que j'ai du mérite , M. Fabrice.

F A B R I C E.

Cela peut être , mais il n'y a encor que vous qui me payez dit ; on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien ; mais on ajoute que vous êtes malicieux , & cela me fâche , car je suis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon ; j'ai le cœur tendre ; je dis un peu de mal des hommes ; mais j'aime toutes les femmes , M. Fabrice , pourvu qu'elles soient jolies ; & pour vous le prouver , je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous , & que je n'ai pu encor voir dans son appartement.

FABRICE.

Oh pardy , M. Frélon , cette jeune personne-là n'est guère faite pour vous ; car elle ne se vante jamais , & ne dit de mal de personne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de personne , parce qu'elle ne connaît personne. N'en seriez-vous point amoureux , mon cher M. Fabrice ?

FABRICE.

Oh non ; elle a quelque chose de si noble dans son air , que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu.....

FRELON.

Ah ah ah ah , sa vertu !..

FABRICE.

Oui , qu'avez-vous à rire ? est-ce que vous ne croyez pas à la vertu , vous ? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte ; un domestique en livrée qui porte une malle : c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vite à lui , mon cher ami.



## S C E N E I I.

Le lord MONROSE, FABRICE, FRELON.

**V** MONROSE.  
OUS êtes monsieur Fabrice , à ce que je crois ?

FABRICE.

A vous servir , monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. O ciel ! daigne m'y protéger... infortuné que je suis !... On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ailleurs , que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici , monsieur , toutes les commodités de la vie , un appartement assez propre , table d'hôte si vous daignez me faire cet honneur , liberté de manger chez vous , l'amusement de la conversation dans le café.

MONROSE.

Ayez-vous ici beaucoup de locataires ?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne , très-belle & très vertueuse.

FRELON.

Eh oui , très vertueuse , eh , eh.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse & la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare , je vous prie , un appartement où je



puisse être en solitude... Que de peines !... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres ?

F A B R I C E.

Monsieur Frélon peut vous en instruire , car il en fait ; c'est l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus ; il est très-utile aux étrangers.

M O N R O S E (*en se promenant.*)

Je n'en ai que faire.

F A B R I C E.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.

(*Il sort.*)

F R E L O N.

Voici un nouveau débarqué : c'est un grand seigneur sans doute , car il a l'air de ne se soucier de personne. Mylord , permettez que je vous présente mes hommages , & ma plume.

M O N R O S E.

Je ne suis point mylord ; c'est être un sot de se glorifier de son titre , & c'est être un faussaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis ; quel est votre emploi dans la maison ?

F R E L O N.

Je ne suis point de la maison , monsieur ; je passe ma vie au café , j'y compose des brochures , des feuilles : je fers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges , ou quelque ennemi dont on doive dire du mal , quelque auteur à protéger ou à décrier , il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaissance agréable ou utile , je suis encor votre homme.

M O N R O S E.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville ?

F R E L O N.

Monsieur , c'est un très bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encor montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur ?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

## SCÈNE III.

FRELON. (*se remettant à sa table.*) Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du café.  
MONROSE avance sur le bord du théâtre.

MONROSE.

**M**ES infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses ? errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie : j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière : une fille me reste, errante comme moi, misérable, & peut-être déshonorée ; & je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans ! car enfin, je n'existe plus ; j'ai perdu jusqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecosse ; je ne suis qu'une ombre qui vient autour de son tombeau.

(*UN de ceux qui sont entrés dans le café frappant sur l'épaule de Frélon qui écrit.*)

Eh bien, tu étais hier à la pièce nouvelle ; l'auteur fut bien applaudi ; c'est un jeune homme de mérite, & sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me fonce bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent ; toutes les denrées sont à bon

marché ; on nage dans une abondance pernicieuse ; je suis perdu , je suis ruiné.

FRELON (*écrivant.*)

Cela n'est pas vrai , la pièce ne vaut rien , l'auteur est un sot , & ses protecteurs aussi ; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises ; tout renchérit ; l'état est anéanti , & je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne ; la vérité est que la philosophie est bien dangereuse , & que c'est elle qui nous a fait perdre l'isle de Minorque.

MONROSE (*toujours sur le devant du théâtre.*)

Le fils de mylord Murrai me paiera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins , avant de périr , punir par le sang du fils , toutes les barbaries du père !

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR (*dans le fond.*)

La pièce d'hier m'a paru très bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne ; elle est détestable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics , & qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la porte.

FRELON.

Il faut siffler la pièce qui réussit , & ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(*Ils parlent tous quatre en même tems.*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va , s'il n'y avait rien de bon , tu perdrais le plus

grand plaisir de la fatyre. Le cinquième acte surtout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque ; ces philosophes la feront prendre.

F R E L O N .

Le quatrième & le cinquième acte sont pi toyables.

M O N R O S E (*se retournant.*)

Quel sabbat !

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

M O N R O S E .

Se peut-il que toujours , & en tout pays , dès que les hommes sont rassemblés , ils parlent tous à la fois ! quelle rage de parler , avec la certitude de n'être point entendu !

M. F A B R I C E (*arrivant avec une serviette.*)

Messieurs , on a servi ; surtout , ne vous querellez point à table , ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monrose.*) monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous ?

M O N R O S E .

Avec cette cohue ? non , mon ami ; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*Il se retire à part & dit à Fabrice.*) Ecoutez , un mot , mylord Falbrige est-il à Londres ?

F A B R I C E .

Non , mais il revient bientôt.

MONROSE.

Est-il vrai qu'il vient ici quelque fois ?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela suffit : bon jour. Que la vie m'est odieuse !

( Il sort. )

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins & d'idées. Je ne serais point surpris qu'il allât se tuer là haut ; ce serait dommage , il a l'air d'un honnête homme.

( Les survenans sortent pour dîner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane. )

SCENE IV.

FABRICE , Mdlle POLLY , FRELON.

FABRICE.

**M** Ademoiselle Polly , mademoiselle Polly !

POLLY.

Eh bien , qu'y a-t-il , notre cher hôte ?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie ?

POLLY.

Hélas je n'ose , car ma maîtresse ne mange point : comment voulez-vous que je mange ? Nous sommes si tristes !

FABRICE.

Cela vous égayera.

POLLY.

Je ne peux être gaie ; quand ma maîtresse souffre ;  
il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous  
faudra. ( *Il sort.* )

FRELON ( *se levant de sa table.* )

Je vous suis, M. Fabrice. Ma chère Polly , vous ne  
voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse ?  
vous rebutez toutes mes prières ?

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une per-  
sonne de sa sorte !

FRELON.

Eh de quelle sorte est-elle donc ?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout  
au plus pour les suivantes.

FRELON.

C'est-à-dire que si je vous en contais , vous m'ai-  
meriez ?

POLLY.

Affurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne  
me point recevoir , & que la suivante me dédaigne ?

POLLY.

Pour trois raisons ; c'est que vous êtes bel esprit , en-  
nuyeux & méchant.

FRELON.

C'est bien à ta maîtresse , qui languit ici dans la pau-  
vreté , & qui est nourrie par charité , à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtresse pauvre ! qui vous a dit cela , langue de vipère ? ma maîtresse est très riche : si elle ne fait point de dépense , c'est qu'elle hait le faste : elle est vêtue simplement par modestie , elle mange peu , c'est par régime , & vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière : nous connaissons sa conduite ; nous savons sa naissance ; nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY.

Quoi donc ? que connaissez-vous ? que voulez-vous dire ?

FRELON.

J'ai partout des correspondances.

POLLY.

O ciel ! cet homme peut nous perdre. M. Frélon , mon cher M. Frélon , si vous savez quelque chose , ne nous trahissez pas.

FRELON.

Ah ah , j'ai donc deviné , il y a donc quelque chose , & je suis le cher M. Frélon. Ah ça , je ne dirai rien ; mais il faut...

POLLY.

Quoi ?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Ei donc ; cela n'est pas possible.

FRELON.

Ou aimez-moi , ou craignez-moi : vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY.

Non , il n'y a rien , sinon que ma maîtresse est aussi

respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très à notre aise , nous ne craignons rien , & nous nous moquons de vous.

F R É L O N .

Elles sont très à leur aise , delà je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien , c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes. ... Ah je viendrai à bout de ces aventurières , ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser M. Frélon !

( *Il sort.* )

### S C E N E V.

L I N D A N E ( *sortant de sa chambre , dans un déshabillé des plus simples.* ) P O L L Y .

L I N D A N E .

A H ma pauvre Polly , tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers , & un cœur de boue , dont la langue , la plume & les démarches sont également méchantes ; qu'il cherche à s'insinuer partout pour faire le mal s'il n'y en a point , & pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité & le bon cœur de notre hôte.

P O L L Y .

Il voulait absolument vous voir ! & je le rembarrais....

L I N D A N E .

Il veut me voir ; & mylord Murrai n'est point venu ! il n'est point venu depuis deux jours !

P O L L Y .

Non , madame : mais parce que mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

L I N D A N E .



L I N D A N E.

Ah ! souviens-toi surtout de lui cacher toujours ma misère , & à lui , & à tout le monde ; je veux bien vivre de pain & d'eau ; ce n'est point la pauvreté qui est intolérable , c'est le mépris : je fais manquer de tout , mais je veux qu'on l'ignore.

P O L L Y.

Hélas , ma chère maîtresse , on s'en apperçoit assez en me voyant : pour vous , ce n'est pas de même ; la grandeur d'ame vous soutient : il semble que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise fortune ; vous n'en êtes que plus belle ; mais moi je maigris à vue d'œil : depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Ecosse , je ne me reconnais plus.

L I N D A N E.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance : je supporte ma pauvreté , mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly , qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse : n'ayons d'obligation à personne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent & t'habillent : tu m'as aidée : il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

P O L L Y.

Laissez-moi baiser , laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui , madame , j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence , que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler ?

L I N D A N E.

Hélas ! mylord Murrain n'est point venu ! lui que je devrais haïr , lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! le nom de Murrain nous fera toujours

*Théâtre. Tom. VIII.*

C

funeste : s'il vient , comme il viendra fans doute , qu'il ignore absolument ma patrie , mon état , mon infortune.

P O L L Y.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance ?

L I N D A N E.

Eh comment pourrait-il en être instruit , puisque tu l'es à peine ? Il ne fait rien , personne ne m'écrit ; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly , tu le fais , je suis une infortunée , dont le père fut proscrit dans les derniers troubles , dont la famille est détruite : il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert en Ecosse. Je serais déjà partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune , si je n'avais pas quelque espérance en mylord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne , il est à Windsor ; j'attends son retour. Mais hélas ! Murrai ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur ; songe que tu le perces du coup de la mort , si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

P O L L Y.

Et à qui en parlerais-je ? je ne fors jamais d'auprès de vous ; & puis , le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui !

L I N D A N E.

Il est indifférent , Polly , mais il est curieux , mais il aime à déchirer les blessures des infortunés : & si les hommes sont compatissans avec les femmes , ils en abusent ; ils veulent se faire un droit de notre misère ; & je veux rendre cette misère respectable. Mais hélas ! mylord Murrai ne viendra point !

S C E N E V I.

LINDANE, POLLY, FABRICE (*avec une serviette.*)

F A B R I C E.

PARDONNEZ.. madame.. mademoiselle.. je ne fais comment vous nommer, ni comment vous parler : vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés... je ne fais comment m'y prendre.

L I N D A N E.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur ; que voulez-vous de moi ?

F A B R I C E.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point dîné hier.

L I N D A N E.

J'étais malade.

F A B R I C E.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste.. entre nous, pardonnez.. il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

L I N D A N E.

Comment ? quelle imagination ! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

F A B R I C E.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

L I N D A N E.

Que voulez-vous dire ?

F A B R I C E.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez ; je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple ; mais je vois tout votre mérite,

comme si j'étais un homme de la cour : ma chère dame , un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

L I N D A N E.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu ?

F A B R I C E.

C'est un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraîtiez bien affligée, il paraît bien triste aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

L I N D A N E.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

F A B R I C E.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour : daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins. ...

L I N D A N E.

Je vous rends grace avec sensibilité , mais je n'ai besoin de rien.

F A B R I C E.

Oh je n'y tiens pas ; vous n'avez besoin de rien , & vous n'avez pas le nécessaire.

L I N D A N E.

Qui vous en a pu imposer si témérairement ?

F A B R I C E.

Pardon !

L I N D A N E.

Ah ! Polly , il est deux heures , & mylord Murrai ne viendra point !

F A B R I C E.

Eh bien , madame , ce mylord dont vous parlez , je fais que c'est l'homme le plus vertueux de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement , devant témoins ,

quelques petits repas que j'aurais fournis ? c'est peut-être votre parent ?

L I N D A N E.

Vous extravezuez , mon cher hôte.

F A B R I C E (*en tirant Polly par la manche.*)

Va , ma pauvre Polly ; il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet , qui donne dans la chambre de ta maîtresse , je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais qui est donc cette autre dame qui entre dans mon café comme si c'était un homme ? elle a l'air bien furibond.

P O L L Y.

Ah ! ma chère maîtresse , c'est mylady Alton , celle qui voulait épouser mylord ; je l'ai vue une fois roder près d'ici : c'est elle.

L I N D A N E.

Mylord ne viendra point , c'en est fait , je suis perdue : pourquoi me suis-je obstinée à vivre ? (*Elle rentre.*)

S C E N E V I I.

Lady ALTON (*ayant traversé avec colère le théâtre & prenant Fabrice par le bras.*)

SUIVEZ-MOI , il faut que je vous parle.

F A B R I C E.

A moi , madame ?

L A D Y A L T O N.

A vous , malheureux.

F A B R I C E.

Quelle diablesse de femme !

*Fin du premier acte.*

## A C T E I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

Lady ALTON, FABRICE.

L A D Y A L T O N.

J E ne crois pas un mot de ce que vous me dites, M. le cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

F A B R I C E.

Eh bien, madame, rentrez donc toute dans vous-même.

L A D Y A L T O N.

Vous m'osez affurer que cette aventurière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour : vous devriez mourir de honte.

F A B R I C E.

Pourquoi, madame ? Quand mylord y est venu, il n'y est point venu en secret, elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité ; & quand à celle que vous appelez une aventurière, si vous connaissiez ses mœurs, vous les respecteriez.

L A D Y A L T O N.

Laissez-moi, vous m'importunez.

F A B R I C E.

Oh quelle femme ! quelle femme !

L A D Y A L T O N, (*elle va à la porte de Lindane,  
& frappe rudement.*)

Qu'on m'ouvre.

SCENE II.

LINDANE, lady ALTON.

LINDANE.  
EH qui peut frapper ainsi ? & que vois-je ?

LADY ALTON.

Connaissez-vous les grandes passions, mademoiselle ?

LINDANE.

Hélas, madame, voilà une étrange question.

LADY ALTON.

Connaissez-vous l'amour véritable, non pas l'amour insipide, l'amour langoureux, mais cet amour-là, qui fait qu'on voudrait empoisonner sa rivale, tuer son amant, & se jeter ensuite par la fenêtre ?

LINDANE.

Mais c'est la rage dont vous me parlez là.

LADY ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je suis jalouse, vindicative, furieuse, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous, madame.

LADY ALTON.

Répondez-moi : mylord Murrai n'est-il pas venu ici quelquefois ?

LINDANE.

Que vous importe, madame ? & de quel droit venez-vous m'interroger ? suis-je une criminelle ? êtes-vous mon juge ?

LADY ALTON

Je suis votre partie, si mylord vient encor vous voir,

si vous flattez la passion de cet infidèle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

L I N D A N E.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

L A D Y A L T O N.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe, & que vous me bravez : mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

L I N D A N E.

Eh bien, madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

L A D Y A L T O N.

Avant de me venger, je veux vous confondre ; tenez, connaissez le traître ; voilà les lettres qu'il m'a écrites ; voilà son portrait qu'il m'a donné ; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je.....

L I N D A N E (*en rendant le portrait.*)

Qu'ai-je vu, malheureuse !... Madame...

L A D Y A L T O N.

Eh bien !...

L I N D A N E (*en rendant le portrait.*)

Je ne l'aime plus.

L A D Y A L T O N.

Gardez votre résolution & votre promesse : sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère....

L I N D A N E.

Arrêtez, madame ; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encor. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait ; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.



POLLY.

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse, & qu'est devenu votre courage?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence. Il y a cent traits qui s'émoussent sur un cœur noble; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(Elles sortent.)

SCENE III.

Lady ALTON, FRELON.

LADY ALTON.

QUOI! être trahie, abandonnée pour cette petite créature! (à *Frélon*.) *Gazetier littéraire*, approchez; m'avez-vous servie? avez-vous employé vos correspondances? m'avez-vous obéi? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur; je fais qu'elle est *Ecoffaïse*, & qu'elle se cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADY ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc servie?

FRELON.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, & quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

L A D Y A L T O N.

Comment, pédant ! une hypothèse !

F R E L O N.

Oui, j'ai supposé qu'elle est mal intentionnée contre le gouvernement.

L A D Y A L T O N.

Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai : elle est très-mal intentionnée, puisqu'elle veut m'enlever mon amant.

F R E L O N.

Vous voyez bien que dans un tems de trouble, une Ecoffaïse qui se cache est une ennemie de l'état.

L A D Y A L T O N.

Je ne le vois pas ; mais je voudrais que la chose fût.

F R E L O N.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

L A D Y A L T O N.

Et tu serais capable de l'affirmer devant des gens de conséquence ?

F R E L O N.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet de chambre d'un premier commis du ministre : je pourrais même parler aux laquais de mylord votre amant, & dire que le père de cette fille, en qualité de mal-intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal-intentionnée. Je supposerais même que le père est ici. Voyez-vous, cela pourrait avoir des suites, & on mettrait votre rivale, pour ses mauvaises intentions, dans la prison où j'ai déjà été pour mes feuilles.

L A D Y A L T O N.

Ah ! je respire ; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule, je veux que le vaisseau

aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison; une Ecoffaïse qui se cache dans un tems où tous les gens de son pays sont suspects, est sûrement une ennemie de l'état; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà récompensé; je te récompenserai encor. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

F R E L O N.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous faurez, & même de ce que vous ne faurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle; qu'est-ce, après tout, que la vérité? la conformité à nos idées: or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

L A D Y A L T O N.

Tu me parais subtil: il me semble que tu aies étudié à St. Omer <sup>(a)</sup>. Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

## S C E N E I V.

Lady A L T O N, F A B R I C E.

L A D Y A L T O N.

**V**OILA, je l'avoue, le plus impudent, & le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage; & lui par instinct de bassesse; à présent que je suis un peu plus de sang-froid,

(a) Autrefois on envoyait plusieurs enfans faire leurs études au collège de St. Omer.

je pense qu'il me ferait haïr la vengeance. Je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale : elle a dans son état humble une fierté qui me plaît : elle est décente ; on la dit sage ; mais elle m'enlève mon amant , il n'y a pas moyen de pardonner. (à Fabrice *qu'elle aperçoit agissant dans le café.*) Adieu , mon maître , faisons la paix ; vous êtes un honnête homme , vous , mais vous avez dans votre maison un vilain griffonneur.

F A B R I C E.

Bien des gens m'ont déjà dit , madame , qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse & aimable.

L A D Y A L T O N.

Aimable ! tu me perces le cœur.

### S C E N E V.

FRIPORT (*vêtu simplement , mais proprement , avec un large chapeau* ) , F A B R I C E.

F A B R I C E.

AH ! Dieu soit béni , vous voilà de retour , M. Friport ; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

F R I P O R T.

Fort bien , M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup , mais je m'ennuie. (*au garçon du café.*) Eh ! du chocolat ; les papiers publics ; on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

F A B R I C E.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

F R I P O R T.

Non , que m'importe ce fatras ? Je me soucie bien

qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour sucer le sang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'état?

FABRICE.

Rien pour le présent.

FRIPORT.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? Qui logez-vous à présent?

FABRICE.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

FRIPORT.

Il a raison : les hommes ne sont pas bons à grand chose, fripons ou sots : voilà pour les trois quarts ; & pour l'autre quart, il se tient chez soi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

FRIPORT.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante?

FABRICE.

Elle est encor plus singulière que lui ; il y a quatre mois qu'elle est chez moi, & qu'elle n'est pas sortie de son appartement ; elle s'appelle Lindane, mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

FRIPORT.

C'est sans doute un honnête femme, puisqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle est bien plus qu'honnête ; elle est belle, pauvre & vertueuse : entre nous, elle est dans la dernière misère, & elle est fière à l'excès.

F R I P O R T.

Si cela est, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

F A B R I C E.

Oh point ; sa fierté est encor une vertu de plus ; elle consiste à se priver du nécessaire , & à ne vouloir pas qu'on le sache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer , ne se plaint jamais ; dévore ses larmes : j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer ; il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours ; je lui compte tout ce que je lui fournis , à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en aperçoit , ce sont des querelles qu'on ne peut apaiser , & c'est la seule qu'elle ait eu dans la maison : enfin , c'est un prodige de malheur , de noblesse & de vertu ; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendresse.

F R I P O R T.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attends point , moi ; je n'admire personne , mais j'estime... Ecoutez ; comme je m'ennuie , je veux voir cette femme-là , elle m'amusera.

F A B R I C E.

Oh ! M. elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avons un mylord qui venait quelquefois chez elle , mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente : depuis quelque tems il n'y vient plus , & elle vit plus retirée que jamais.

F R I P O R T.

J'aime qu'on se retire ; je hais la cohue aussi-bien qu'elle : qu'on me la fasse venir ; où est son appartement :

F A B R I C E.

Le voici de plain-pied au café.

F R I P O R T.

Allons , je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne se peut pas.

FRIPORT.

Il faut bien que cela se puisse ; où est la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*Il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de tems à perdre , mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il pousse la porte & entre.*)

SCENE VI.

LINDANE *paraissant toute effrayée*, POLLY  
*la suit.* FRIPORT, FABRICE.

LINDANE.

**E**H mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ? Monsieur , vous me paraissez peu civil , & vous devriez respecter davantage ma solitude & mon sexe.

FRIPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat , vous dis-je.

FABRICE.

Oui , monsieur , si madame le permet.

(*FRIPORT s'assied près d'une table , lit la gazette , & jette un coup d'œil sur Lindane & sur Polly : il ôte son chapeau & le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FRIPORT.

Madame , pourquoi ne vous asséyez-vous pas quand je suis assis ?

L I N D A N E.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être, c'est que je suis très-étonnée, c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

F R I P O R T.

Je suis très-connu ; je m'appelle Friport , loyal négociant , riche ; informez-vous de moi à la bourse.

L I N D A N E.

Monsieur, je ne connais personne en ce pays-là, & vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

F R I P O R T.

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aises, prenez les vôtres ; je lis les gazettes , travaillez en tapisserie , & prenez du chocolat avec moi ,... ou sans moi ,.. comme vous voudrez.

P O L L Y.

Voilà un étrange original !

L I N D A N E.

O ciel ! quelle visite je reçois ! Et mylord ne vient point ! cet homme bizarre m'affaîne , je ne pourrai m'en défaire ; comment M. Fabrice a-t-il pu souffrir cela ? Il faut bien s'asseoir.

( Elle s'assied , & travaille à son ouvrage. )

( Un garçon apporte du chocolat, Friport en prend sans en offrir ; il parle & boit par reprises. )

F R I P O R T.

Ecoutez. Je ne suis pas homme à complimens ; on m'a dit de vous... le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme : vous êtes pauvre & vertueuse ; mais on ajoute que vous êtes fière , & cela n'est pas bien.

P O L L Y.

Et qui vous a dit tout cela , monsieur ?

F R I P O R T.



F R I P O R T.

Parbleu , c'est le maître de la maison , qui est un très-galant homme , & que j'en crois sur sa parole.

L I N D A N E.

C'est un tour qu'il vous joue ; il vous a trompé monsieur ; non pas sur la fierté , qui n'est que le partage de la vraie modestie ; non pas sur la vertu , qui est mon premier devoir ; mais sur la pauvreté , dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

F R I P O R T.

Vous ne dites pas la vérité , & cela est encor plus mal que d'être fière : je fais mieux que vous que vous manquez de tout , & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

P O L L Y.

C'est par ordre du médecin.

F R I P O R T.

Taisez-vous ; est-ce que vous êtes fière aussi vous ?

P O L L Y.

Oh l'original ! l'original !

F R I P O R T.

En un mot , ayez de l'orgueil ou non , peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque , qui m'a valu cinq mille guinées ; je me suis fait une loi ( & ce doit être celle de tout bon chrétien ) de donner toujours le dixième de ce que je gagne ; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui , où vous êtes , & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remerciement , point de reconnaissance ; gardez l'argent & le secret.

( *Il jette une grosse bourse sur la table.* )

P O L L Y.

Ma foi , ceci est bien plus original encor.

*Théâtre. Tom. VIII.*

D

L I N D A N E (*se levant & se détournant.*)

Je n'ai jamais été si confondue. Hélas que tout ce qui m'arrive m'humilie ! quelle générosité ! mais quel outrage !

F R I P O R T (*continuant à lire les gazettes , & à prendre son chocolat.*)

L'impertinent gazetier ! le plat animal ! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique ? *Le roi est venu en haute personne.* Eh malotru ! qu'importe que sa personne soit haute ou petite ? Dis le fait tout rondement.

L I N D A N E (*s'approchant de lui.*)

Monsieur...

F R I P O R T.

Eh bien ?

L I N D A N E.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encor que ce que vous dites ; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

F R I P O R T.

Qui vous parle de le rendre ?

L I N D A N E.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé , mais la mienne ne peut en profiter ; recevez mon admiration ; c'est tout ce que je puis.

P O L L Y.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh ! madame , dans l'état où vous êtes , abandonnée de tout le monde , avez-vous perdu l'esprit , de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde ?

F R I P O R T.

Eh que veux-tu dire , toi ? En quoi suis-je bizarre ?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous , madame , prenez pour moi ; je vous fers dans votre malheur , il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur , il ne faut plus dissimuler ; nous sommes dans la dernière misère , & sans la bonté attentive du maître du café , nous serions mortes de froie & de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service ; vous l'avez su malgré elle , obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur , ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie , ma chère maîtresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes , prends pitié de ma gloire ; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FRIPORT (*toujours lisant.*)

Que disent ces bavardes-là ?

POLLY.

Si vous m'aimez , ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly , que dirait mylord , s'il m'aimait encor , s'il me croyait capable d'une telle bassesse ? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours , & j'en accepterais d'un autre , d'un inconnu ?

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre , & vous faites très-mal de refuser. Mylord ne dira rien , car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly , au nom de nos malheurs , ne nous

déshonorons point ; congédie honnêtement cet homme estimable & grossier , qui fait donner , & qui ne fait pas vivre : dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels présens , elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

F R I P O R T ( *toujours prenant son chocolat & lisant.* )

Hem , que dit-elle là ?

P O L L Y ( *s'approchant de lui.* )

Hélas , monsieur , elle dit des choses qui me paraissent absurdes ; elle parle de soupçons ; elle dit qu'une fille. ....

F R I P O R T .

Ah , ah , est-ce qu'elle est fille ?

P O L L Y .

Oui , monsieur , & moi aussi.

F R I P O R T .

Tant mieux ; elle dit donc qu'une fille ? ...

P O L L Y .

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

F R I P O R T .

Elle ne fait ce qu'elle dit ; pourquoi me soupçonner d'un dessein malhonnête , quand je fais une action honnête ?

P O L L Y .

Entendez-vous , mademoiselle ?

L I N D A N E .

Oui , j'entends , je l'admire , & je suis inébranlable dans mon refus. Polly , on dirait qu'il m'aime : oui , ce méchant homme de Frélon le dirait , je serais perdue.

P O L L Y ( *allant vers Friport.* )

Monsieur , elle craint que vous ne l'aimiez.

F R I P O R T .

Quelle idée ! comment puis-je l'aimer ? je ne la con-

nais pas. Rassurez-vous, mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, & vous aussi à m'aimer, à la bonne heure.... comme vous vous aviserez je m'aviserais. Si vous vous en passez, je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuieriez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire sa montre.*) Mon tems se perd, j'ai des affaires, serviteur.

L I N D A N E.

Allez, monsieur, emportez mon estime & ma reconnaissance, mais surtout emportez votre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

F R I P O R T.

Elle est folle.

L I N D A N E.

Fabrice ! monsieur Fabrice ! à mon secours, venez.

F A B R I C E (*arrivant en hâte.*)

Quoi donc, madame ?

L I N D A N E (*lui donnant la bourse.*)

Tenez, prenez cette bourse que monsieur a laissée par mégarde ; remettez-la lui, je vous en charge ; assurez-le de mon estime ; & sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

F A B R I C E (*prenant la bourse.*)

Ah ! monsieur Friport, je vous reconnais bien à cette bonne action ; mais comptez que mademoiselle vous trompe, & qu'elle en a très-grand besoin.

L I N D A N E.

Non, cela n'est pas vrai ! monsieur Fabrice ! est-ce vous qui me trahissez ?

F A B R I C E.

Je vais vous obéir, puisque vous le voulez. (*bas à*

*mon* sieur Friport. ) Je garderai cet argent , & il servira , sans qu'elle le sache , à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne ; son état & sa vertu me pénètrent l'ame.

F R I P O R T.

Elles me font aussi quelque sensation ; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

S C E N E VII.

L I N D A N E , P O L L Y.

V OUS avez là bien opéré , madame ; le ciel daignait vous secourir ; vous voulez mourir dans l'indigence ; vous voulez que je sois la victime d'une vertu , dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité ; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

L I N D A N E.

C'est à moi de mourir , ma chère enfant ; mylord ne m'aime plus ; il m'abandonne depuis trois jours ; il a aimé mon impitoyable & superbe rivale ; il l'aime encor sans doute ; c'en est fait ; j'étais trop coupable en l'aimant ; c'est une erreur qui doit finir. *( Elle écrit. )*

P O L L Y.

Elle paraît désespérée ; hélas ! elle a sujet de l'être ; son état est bien plus cruel que le mien ; une suivante a toujours des ressources ; mais une personne qui se respecte n'en a pas.

L I N D A N E *( ayant plié sa lettre. )*

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tiens , quand je ne ferai plus , porte cette lettre à celui. . .

P O L L Y.

Que dites-vous ?

L I N D A N E.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui , mes dernières volontés le toucheront. Va. (*elle l'embrasse.*) Sois fure que de tant d'amertumes , celle de n'avoir pu te récompenser moi-même , n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

P O L L Y.

Ah ! mon adorable maîtresse ! que vous me faites verser de larmes , & que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel dessein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préserve de la lui rendre jamais ! (*Elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec mylord ? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

L I N D A N E.

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplu sans doute ; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père & ma famille ?

P O L L Y.

Quoi , madame , ce fut donc le père de mylord qui...

L I N D A N E.

Oui , ce fut lui-même qui persécuta mon père , qui le fit condamner à la mort , qui nous a dégradés de noblesse , qui nous a ravi notre existence. Sans père , sans mère , sans bien , je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murrai ; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître ; je l'ai aimé , & je dois m'en punir.

P O L L Y.

Que vois-je ! vous pâlissez , vos yeux s'obscurcissent...

L I N D A N E.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison & du fer que j'implorais !

P O L L Y.

A l'aide ! monsieur Fabrice, à l'aide ! ma maîtresse s'évanouit.

F A B R I C E.

Au secours ! que tout le monde descende , ma femme , ma servante , monsieur le gentilhomme de là-haut , tout le monde . . .

( *La femme & la servante de Fabrice & Polly emmènent Lindane dans sa chambre.* )

L I N D A N E ( *en sortant.* )

Pourquoi me rendez-vous à la vie ?

## S C E N E V I I I .

MONROSE, FABRICE.

M O N R O S E.

Q U'Y a-t-il donc , notre hôte ?

F A B R I C E.

C'était cette belle demoiselle dont je vous ai parlé , qui s'évanouissait ; mais ce ne sera rien.

M O N R O S E.

Ces petites fantaisies de filles passe vite , & ne sont pas dangereuses : que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal ? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre ? je croyais que le feu était à la maison.

F A B R I C E.

J'aimerais mieux qu'il y fût , que de voir cette jeune



personne en danger. Si l'Ecosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

M O N R O S E.

Quoi ! elle est d'Ecosse ?

F A B R I C E.

Oui, monsieur, je ne le fais que d'aujourd'hui ; c'est notre faiseur de feuilles qui me l'a dit, car il fait tout, lui.

M O N R O S E.

Et son nom, son nom ?

F A B R I C E.

Elle s'appelle Lindane.

M O N R O S E.

Je ne connais point ce nom-là. (*Il se promène*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice & de barbarie ? tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi ! ton fils reste ; j'aurai justice ou vengeance. O ma femme ! ô mes chers enfans ! ma fille ! j'ai donc tout perdu sans ressource ! que de coups de poignard auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau détestable de la vie !

F A B R I C E (*revenant.*)

Tout va mieux, dieu merci.

M O N R O S E.

Comment ? quel changement y a-t-il dans les affaires ? quelle révolution ?

F A B R I C E.

Monsieur, elle a repris ses sens ; elle se porte très-bien ; encor un peu pâle, mais toujours belle.

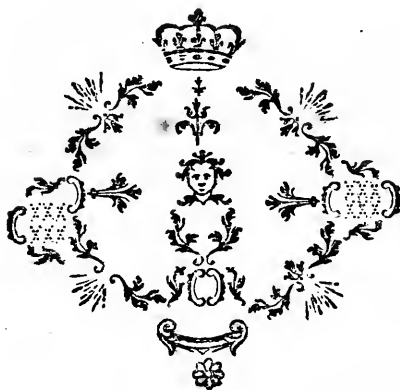
M O N R O S E.

Ah , ce n'est que cela. Il faut que je sorte , que j'aïlle ,  
que je hafarde. . . oui. . . je le veux.

*( Il sort. )*

F A B R I C E.

Cet homme ne se foucie pas des filles qui s'évanouif-  
sent. S'il avait vu Lindane , il ne serait pas si indifférent.

*Fin du second acte.*

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

Lady ALTON, ANDRÉ.

LADY ALTON.  
OUI, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici, il y viendra sans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raison; une Ecoffaïse cachée ici dans ce tems de trouble! elle conspire contre l'état; elle sera enlevée, l'ordre est donné: ah! du moins, c'est contre moi qu'elle conspire! c'est de quoi je ne suis que trop sûre. Voici André le laquais de mylord; je serai instruite de tout mon malheur. André! vous apportez-ici une lettre de mylord, n'est-il pas vrai?

ANDRÉ.

Oui, madame.

LADY ALTON.

Elle est pour moi.

ANDRÉ.

Non, madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment? ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'est pas pour vous; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

L A D Y A L T O N .

Eh bien , ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait ?

A N D R É .

Oh que non , madame , il vous aimait si tranquillement ! mais ici ce n'est pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour & nuit ; il ne parle que de sa chère Lindane ; cela est tout différent , vous dis-je .

L A D Y A L T O N .

Le perfide ! le méchant homme ! n'importe , je vous dis que cette lettre est pour moi ; n'est-elle pas sans dessus ?

A N D R É .

Oui , madame .

L A D Y A L T O N .

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi ?

A N D R É .

Oui , mais elle est pour Lindane .

L A D Y A L T O N .

Je vous dis qu'elle est pour moi , & pour vous le prouver , voici dix guinées de port que je vous donne .

A N D R É .

Ah oui , madame , vous m'y faites penser , vous avez raison , la lettre est pour vous , je l'avais oublié . . . . . mais cependant , comme elle n'était pas pour vous , ne me décelez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane .

L A D Y A L T O N .

Laisse-moi faire .

A N D R É .

Quel mal , après tout , de donner à une femme une lettre écrite pour une autre ? il n'y a rien de perdu ,

toutes ces lettres se ressemblent. Si mademoiselle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh ! je fais bien mes commissions, moi !

( Il sort. )

LADY ALTON ( ouvre la lettre & lit. )

Lisons : *Ma chère , ma respectable , ma vertueuse Lindane. . . il ne m'en a jamais tant écrit. . . il y a deux jours , il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds , mais c'est pour vos seuls intérêts : je sais qui vous êtes , & ce que je vous dois : je périrai , ou les choses changeront. Mes amis agissent ; comptez sur moi , comme sur l'amant le plus fidele , & sur un homme digne peut-être de vous servir.*

( après avoir lu. )

C'est une conspiration , il n'en faut point douter ; elle est d'Ecosse , sa famille est mal-intentionnée ; le père de Murrai a commandé en Ecosse ; ses amis agissent ; il court jour & nuit ; c'est une conspiration. Dieu merci , j'ai agi aussi , & si elle n'accepte pas mes offres , elle sera enlevée dans une heure , avant que son indigne amant la secoure.

S C E N E II.

Lady ALTON, POLLY, LINDANE.

LADY ALTON ( à Polly qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café. )

**M**ADEMOISELLE , allez dire tout-à-l'heure à vo're maîtresse qu'il faut que je lui parle , qu'elle ne craigne rien , que je ne n'ai que des choses très agréables à lui dire ; qu'il s'agit de son bonheur , ( avec emportement. ) & qu'il faut qu'elle viennetout-à-l'heure , tout-à-l'heure : entendez-vous ? qu'elle ne craigne point , vous dis-je.

POLLY.

Oh madame ! nous ne craignons rien ; mais votre physionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons , si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse , avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE (*arrivant toute tremblante soutenue par Polly.*)

Que voulez-vous , madame ? venez-vous insulter encor à ma douleur ?

LADY ALTON.

Non , je viens vous rendre heureuse. Je fais que vous n'avez rien ; je suis riche , je suis grande dame ; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Ecosse , avec les terres qui en dépendent ; allez-y vivre avec votre famille , si vous en avez ; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez mylord pour jamais , & qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas , madame , c'est lui qui m'abandonne ; ne soyez point jalouse d'une infortunée ; vous m'offrez en vain une retraite ; j'en trouverai sans vous une éternelle , dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez , téméraire !

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre ; mon cœur vaut peut-être mieux : & quant à ma fortune , elle ne dépendra jamais de personne , encor moins de ma rivale.

( elle sort. )

L A D Y A L T O N (*seul.*)

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servi de ce faquin de Frélon ; mais enfin , elle m'y a forcée. Infidèle amant ! passion funeste ! Je suffoque.

S C E N E I I I.

FRIPORT, MONROSE *paraissent dans le café avec la femme de Fabrice, la servante, les garçons du café, qui mettent tout en ordre*  
FABRICE, lady ALTON.

**M** L A D Y A L T O N (*à Fabrice.*)  
Monsieur Fabrice , vous me voyez ici souvent , c'est votre faute.

F A B R I C E.

Au contraire , madame , nous souhaiterions....

L A D Y A L T O N.

J'en suis fâchée plus que vous ; mais vous m'y reverrez encor , vous dis-je. (*elle sort.*)

F A B R I C E.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc ? Quelle différence d'elle à cette Lindane , si belle & si patiente !

F R I P O R T.

Oui , à propos , vous m'y faites songer ; elle est , comme vous dites , belle & honnête.

F A B R I C E.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue , il en aurait été touché.

M O N R O S E (à part.)

Ah ! j'ai d'autres affaires en tête. ... Malheureux que je suis !

F R I P O R T.

Je passe mon tems à la bourse ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant-homme. Vous me faites songer , vous dis-je , à cette petite créature : beau maintien , conduite sage , belle tête , démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encor une fois. ... C'est dommage qu'elle soit si fière.

M O N R O S E (à Friport.)

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

F R I P O R T.

Moi ? non : ... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

M O N R O S E.

Je le crois si j'étais riche , & si elle le méritait.

F R I P O R T.

Eh bien , que trouvez-vous donc là d'admirable ? (*il prend les gazettes.*) Ah , ah , voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom , hom , le Lord Falbrige mort !

M O N R O S E (s'avancant.)

Falbrige mort ! le seul ami qui me restait sur la terre ! le seul dont j'attendais quelque appui ! Fortune , tu ne cesseras jamais de me persécuter !

F R I P O R T.

Il était votre ami ? j'en suis fâché. ... *D'Edimbourg le 14 Avril..... On cherche partout le Lord Monrose , condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSES.



M O N R O S E.

Juste ciel ! qu'entends-je ! hem , que dites-vous ?  
mylord Monrose condamné à. . .

F R I P O R T.

Oui parbleu , le lord Monrose : . . . lisez vous-même ,  
je ne me trompe pas.

M O N R O S E *lit.*

( *froidement.* )

Oui cela est vrai . . . ( *à part.* ). Il faut sortir d'ici , la  
maison est trop publique . . . Je ne crois pas que la terre  
& l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant  
d'infortunes contre un seul homme , ( *à son valet Jacq ,  
qui est dans un coin de la salle.* ) Eh ! va faire feller mes  
chevaux ; & que je puisse partir , s'il est nécessaire , à  
l'entrée de la nuit . . . Comme les nouvelles courent !  
comme le mal vole !

F R I P O R T.

Il n'y a point de mal à cela ; qu'importe que le lord  
Monrose soit décapité ou non ? Tout s'imprime , tout  
s'écrit , rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui ,  
le gazetier le dit le lendemain , & le surlendemain on  
n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si  
fière , j'irais savoir comme elle se porte : elle est fort jolie ,  
& fort honnête.

S C E N E IV.

Les acteurs précédens , un messager d'état.

L E M E S S A G E R.

V OUS vous appelez Fabrice ?

F A B R I C E.

Oui , monsieur ; en quoi puis-je vous servir ?

*Théâtre. Tom. VIII.*

E

LE MESSAGER.

Vous tenez un café, &amp; des appartemens ?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecoffaïse nommée Lindane ?

FABRICE.

Oui, assurément, &amp; c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FRIPORT.

Oui, elle est jolie &amp; honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement ; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE (à part.)

Une jeune Ecoffaïse qu'on arrête ! & le jour même que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. O patrie ! ô famille ! Hélas ! que deviendra ma fille infortunée ? elle est peut-être ainsi la victime de mes malheurs ; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah pourquoi est-elle née ?

FRIPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement ; si que cela est vilain ! vous êtes un grand brutal, monsieur le messager d'état.

FABRICE.

Ouais ! mais si c'était une aventurière, comme le disait notre ami Frélon ; cela va perdre ma maison ; ... me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ses raisons, je

le vois bien . . . Non , non , elle est très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnement , en prison , ou caution ; c'est la règle.

FABRICE.

Je me fais caution , moi , ma maison , mon bien , ma personne.

LE MESSAGER.

Votre personne , & rien , c'est la même chose ; votre maison ne vous appartient peut-être pas ; votre bien , où est-il ? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon monsieur Friport , donnerai-je les cinq cents guinées que je garde , & qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes ?

FRIPORT.

Belle demande ! apparemment . . . monsieur le messager , je dépose cinq cents guinées , mille , deux mille , s'il le faut ; voilà comme je suis fait. Je m'appelle Friport. Je réponds de la vertu de la fille . . . autant que je peux .... mais il ne faudrait pas qu'elle fut si fière.

LE MESSAGER.

Venez , monsieur , faire votre soumission.

FRIPORT.

Très-volontiers , très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FRIPORT.

En l'employant à faire du bien , c'est le placer au plus haut intérêt. ( *Friport & le messager vont compter de l'argent , & écrire au fond du café.* )

## S C E N E V.

M O N R O S E , F A B R I C E .

M O N S I E U R , vous êtes étonné peut-être du procédé de monsieur Friport , mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout-d'un-coup en amitié ! Il n'est pas complimenteur ; mais il rend service en moins de tems que les autres ne font des protestations de services.

M O N R O S E .

Il y a de belles ames... Que deviendrai-je ?

F A B R I C E .

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

M O N R O S E .

Allons , partons cette nuit même.

F A B R I C E .

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

M O N R O S E .

Le seul ami que j'avais à Londres est mort !... Que fais-je ici ?

F A B R I C E .

Nous la ferions évanouir encor une fois.



SCENE VI.

MONROSE *seul.*

**O**N arrête une jeune Ecoffaïse , une personne , qui vit retirée , qui se cache , qui est suspecte au gouvernement ! Je ne fais , ... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions : ... tout réveille l'idée de mes malheurs , mes afflictions , mon attendrissement , mes fureurs.

SCENE VII.

MONROSE (*apercevant POLLY qui passe.*)

**M**ADEMOISELLE , un petit mot , de grace... êtes-vous cette jeune & aimable personne née en Ecoffe , qui...

POLLY.

Oui , monsieur , je suis assez jeune ; je suis Ecoffaïse , & pour aimable , bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays ?

POLLY.

Oh non , monsieur , il y a si long-tems que je l'ai quitté !

MONROSE.

Et qui sont vos parens , je vous prie ?

P O L L Y.

Mon pere était un excellent boulanger , à ce que j'ai oui dire , & ma mère avait servi une dame de qualité.

M O N R O S E.

Ah , j'entends, c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé ; je me méprenais.

P O L L Y.

Vous me faites bien de l'honneur.

M O N R O S E.

Vous savez sans doute qui est votre maîtresse ?

P O L L Y.

Oui , monsieur , c'est la plus douce , la plus aimable fille , la plus courageuse dans le malheur.

M O N R O S E.

Elle est donc malheureuse ?

P O L L Y.

Oui , monsieur , & moi aussi ; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

M O N R O S E.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille ?

P O L L Y.

Monsieur , ma maîtresse veut être inconnue ; elle n'a point de famille ; que me demandez-vous là ? pourquoi ces questions ?

M O N R O S E.

Une inconnue ! O ciel , si long-tems impitoyable ! s'il était possible qu'à la fin je pusse !.. mais quelles vaines chimères ! Dites-moi , je vous prie , quel est l'âge de votre maîtresse ?

P O L L Y.

Oh pour son âge , on peut le dire ; car elle est bien au-dessus de son âge ; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans !... hélas ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose , ma chère fille ; seul reste de ma maison , seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau : dix-huit ans ?...

POLLY.

Oui , monsieur , & moi je n'en ai que vingt-deux , il n'y a pas une si grande différence. Je ne fais pas pour-quoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge ?

MONROSE.

Dix-huit ans , & née dans ma patrie ! & elle veut être inconnue : je ne me possède plus ; il faut avec votre permission que je la voie , que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monsieur , il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse ; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah ! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée , qui ont déchiré son cœur , lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas ! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouissent pour peu de chose. Elle est à peine revenue à elle , & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble & d'amertume ; de grâce , monsieur , ménagez sa faiblesse & ses douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote ; je partage toutes ses afflictions ; je les diminuerai peut-être ; souffrez qu'avant de quitter cette ville , je puisse entretenir votre maîtresse.

P O L L Y .

Mon cher compatriote , vous m'attendrifiez ; attendez encor quelques momens. Les filles qui se sont évanouies sont bien long-tems à se remettre , avant de recevoir une visite. Je vais à elle. Jereviendrai à vous.

## S C E N E V I I I .

M O N R O S E , F A B R I C E .

M F A B R I C E ( *le tirant par la manche.* )  
M O N S I E U R , n'y a-t-il personne là ?

M O N R O S E .

Que j'attends son retour avec des mouvemens d'impatience & de trouble !

F A B R I C E .

Ne nous écoute-t-on point ?

M O N R O S E .

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

F A B R I C E .

On vous cherche...

M O N R O S E ( *se retournant.* )

Qui ? quoi ? comment ? pourquoi ? que voulez-vous dire ?

F A B R I C E .

On vous cherche , monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne fais qui vous êtes ; mais on est venu me demander qui vous étiez : on rode autour de la maison , on s'informe , on entre , on passe , on repasse , on guette , & je ne serai point surpris si dans



peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chère demoiselle , qui est , dit-on , de votre pays.

M O N R O S E.

Ah ! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

F A B R I C E.

Partez vite , croyez-moi , notre ami Friport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

M O N R O S E.

Pardon... Je ne fais... où j'étais... je vous entendais à peine... Que faire ? où aller , mon cher hôte ? Je ne peux partir sans la voir... Venez , que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire , & surtout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Ecossaïse.

F A B R I C E.

Ah ! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau & plus honnête.

*Fin du troisième acte.*



## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I E R E.

FABRICE, FRELON (*dans le café à une table.*)

FRIPORT *une pipe à la main au milieu d'eux.*

F A B R I C E.

J E suis obligé de vous l'avouer , monsieur Frélon ; si tout ce qu'on dit est vrai , vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

F R E L O N.

Tout ce qu'on dit est toujours faux ; quelle mouche vous pique , monsieur Fabrice ?

F A B R I C E.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon café passera pour une boutique de poisons.

FRIPORT (*se retournant vers Fabrice.*)

Ceci mérite qu'on y pense , voyez-vous ?

F A B R I C E.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

F R I P O R T (*à Frélon.*)

De tout le monde , entendez-vous ? c'est trop.

F A B R I C E.

On commence même à dire que vous êtes un délateur , un fripon ; mais je ne veux pas le croire.

F R I P O R T (*à Frélon.*)

Un fripon... entendez-vous ? cela passe la raillerie.

F R E L O N.

Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

F A B R I C E.

De goût ou de dégoût ; vous me faites tort , vous dis-je.

F R E L O N.

Au contraire , c'est moi qui achalande votre café ; c'est moi qui l'ai mis à la mode ; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

F A B R I C E.

Plaisante réputation ! celle d'un espion , d'un mal-honnête homme , ( pardonnez , si je répète ce qu'on dit ) & d'un mauvais auteur !

F R E L O N.

Monsieur Fabrice , monsieur Fabrice , arrêtez , s'il vous plaît ; on peut attaquer mes mœurs ; mais pour ma réputation d'auteur , je ne le souffrirai jamais.

F A B R I C E.

Laissez-là vos écrits ; savez-vous bien , puisqu'il faut tout vous dire , que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre Mlle. Lindane ?

F R I P O R T.

Si je le croyais , je le noierais de mes mains , quoique je ne sois pas méchant.

F A B R I C E.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être Ecoffaïse , & qui avez aussi accusé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Ecoffais.

F R E L O N.

Eh bien , quel mal y a-t-il à être de son pays ?

F A B R I C E.

On prétend que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette dame si colère qui est venue ici , &

avec ceux de ce mylord qui n'y vient plus ; que vous redites tout , que vous envenimez tout.

F R I P O R T ( à *Frélon.* )

Seriez-vous un fripon en effet , je ne les aime pas , au moins.

F A B R I C E .

Ah ! Dieu merci , je crois que j'apperçois enfin notre mylord.

F R I P O R T .

Un mylord ! Adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

F A B R I C E .

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

F R I P O R T .

Ou comme un autre , ou différent d'un autre , n'importe. Je ne me gêne jamais , & je sors. Mon ami , je ne fais , il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune EcoSSaïse : je reviendrai incessamment ; oui , je reviendrai , je veux lui parler sérieusement ; serviteur. Cette EcoSSaïse est belle & honnête. Adieu. (*en revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

## S C E N E I I.

Lord MURRAI ( *pensif & agité.* ) FRELON ,  
*lui faisant la révérence , qu'il ne regarde pas.*  
 FABRICE s'éloignant par respect.

J LORD MURRAI ( à Fabrice , d'un air distrait. )  
 JE suis très-aise de vous revoir , mon brave & honnête homme ; comment se porte cette belle & respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous ?

F A B R I C E.

Mylord , elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu : mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

L O R D M U R R A I.

Grand Dieu , protecteur de l'innocence , je t'implore pour elle ; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu , & pour tirer d'oppression les infortunés. Graces à tes bontés & à mes soins , tout m'annonce un succès favorable. Ami , (*à Fabrice.*) laissez-moi parler en particulier à cet homme , (*en montrant Frélon.*)

F R E L O N (*à Fabrice.*)

Eh bien , tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte , & que j'ai dû crédit à la cour.

F A B R I C E (*en sortant.*)

Je ne vois point cela.

L O R D M U R R A I (*à Frélon.*)

Mon ami !

F R E L O N.

Monseigneur , permettez-vous que je vous dédie un tome ? ...

L O R D M U R R A I.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecosse ; c'est vous qui l'avez dépeint , qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'état.

F R E L O N.

Monseigneur , je n'ai fait que mon devoir.

L O R D M U R R A I (*lui donnant quelques guinées.*)

Vous m'avez rendu service sans le savoir : je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire , & que vous avez fait du bien ; tenez , voilà pour le bien que vous avez fait : mais si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme & de mademoiselle

Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

F R E L O N.

Grand-merci, monseigneur, tout le monde me dit des injures, & me donne de l'argent; je suis bien plus habile que je ne croyais.

---

### S C E N E   I I I.

Lord MURRAI, POLLY.

**U** LORD MURRAI, *seul un moment.*  
UN vieux gentilhomme arrivé d'Ecosse, Lindane née dans le même pays! Hélas! s'il était possible que je pusse réparer les torts de mon père! si le ciel permettait!... Entrons. (*à Polly qui sort de la chambre de Lindane.*) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aie passé tant de tems sans venir ici? deux jours entiers!... je ne me le pardonnerais jamais, si je ne les avais employés pour la respectable fille de mylord Monrose; les ministres étaient à Vindfor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à mes prières, & que tu m'appris le secret de sa naissance.

P O L L Y.

J'en tremble encor, ma maîtresse me l'avait tant défendu! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, & je me ferais évanouie aussi, si je n'avais pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

L O R D   M U R R A I.

Tiens, voilà pour l'évanouissement où tu as eu envie de tomber.

P O L L Y.

Mylord, j'accepte vos dons; je ne suis pas si fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien; & qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la plus extrême indigence.

L O R D M U R R A I.

Juste ciel! la fille de Monrose dans la pauvreté! malheureux que je suis! que m'as-tu dit? combien je suis coupable! que je vais tout réparer! que son sort changera! Hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

P O L L Y.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

L O R D M U R R A I.

Entrons, entrons vite, jetons-nous à ses pieds, c'est trop tarder.

P O L L Y.

Ah! mylord! gardez-vous en bien, elle est actuellement avec un gentilhomme si vieux, si vieux, qui est de son pays, & ils se disent des choses si intéressantes!

L O R D M U R R A I.

Quel est-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéresse déjà comme elle?

P O L L Y.

Je l'ignore.

L O R D M U R R A I.

O destinée! Juste ciel! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je desire qu'il soit? Et que se disaient-ils, Polly?

P O L L Y.

Mylord, ils commençaient à s'attendrir; & comme ils s'attendrissaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fusse présente, & je suis sortie.

## SCENE IV.

Lady ALTON, lord MURRAI, POLLY.

L A D Y A L T O N.

AH! je vous y prends enfin, perfide! me voilà fure de votre inconstance, de mon opprobre, & de votre intrigue.

L O R D M U R R A I.

Oui, madame, vous êtes fure de tout. (*à part.*) Quel contretems effroyable!

L A D Y A L T O N.

Monstre, perfide!

L O R D M U R R A I.

Je peux être un monstre à vos yeux, & je n'en suis pas fâché, mais pour perfide, je suis très-loin de l'être, ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

L A D Y A L T O N.

Après une promesse de mariage! scélérat, après m'avoir juré tant d'amour!

L O R D M U R R A I.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

L A D Y A L T O N.

Eh qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure?

L O R D M U R R A I.

Votre caractère, vos emportemens; je me mariais pour être heureux, & j'ai vu que nous ne l'aurions jamais été ni l'un ni l'autre.

L A D Y



LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde , pour une aventurière.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu , pour la douceur & pour les graces.

LADY ALTON.

Traître , tu n'es pas où tu crois en être ; je me vengerai plutôt que tu ne penses.

LORD MURRAI.

Je fais que vous êtes vindicative , envieuse plutôt que jalouse , emportée plutôt que tendre ; mais vous ferez forcée à respecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez , lâche , je connais l'objet de vos amours mieux que vous ; je fais qui elle est , je fais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle ; je fais tout ; des hommes plus puissans que vous sont instruits de tout ; & bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire , Polly ? elle me fait mourrir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah ! Madame , arrêtez-vous , un mot , expliquez-vous , écoutez. . .

LADY ALTON.

Je n'écoute point , je ne réponds rien , je ne m'explique point. Vous êtes , comme je vous l'ai déjà dit , un inconstant , un volage , un cœur faux , un traître , un perfide , un homme abominable.

( elle sort. )

## S C E N E V.

Lord MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.  
 QUE prétend cette furie ? Que la jalousie est affreuse ! O Ciel ! fais que je sois toujours amoureux , & jamais jaloux. Que veut-elle ? elle parle de faire enlever ma chère Lindane , & cet étranger ; que veut-elle dire ? fait-elle quelque chose ?

POLLY.

Hélas ! il faut vous l'avouer , ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement ; je crois que je le suis aussi ; & sans un gros homme , qui est la bonté même , & qui a bien voulu être notre caution , nous serions en prison à l'heure que je vous parle : on m'avait fait jurer de n'en rien dire , mais le moyen de se taire avec vous ?

LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu ? quelle aventure ! & que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne ; le ciel , la fortune , mon amour , l'équité , la raison , allaient tout réparer ; la vertu m'inspirait ; le crime s'oppose à tout ce que je tente , il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse ; je cours chez le ministre ; je vais tout presser , tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours , & je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore.  
*( Il sort. )*

POLLY seule.

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons , & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

S C E N E V I.

MONROSE, LINDANE, (*POLLY reste un moment, & sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*)

M O N R O S E.

**C**HAQUE mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber ! & témoin de tant d'horreurs , persécutée , errante , & si malheureuse avec des sentimens si nobles !

L I N D A N E.

Peut-être je dois ces sentimens même à mes malheurs ; peut-être si j'avais été élevée dans le luxe & la mollesse , cette ame qui s'est fortifiée par l'infortune , n'eût été que faible.

M O N R O S E.

O vous ! digne du plus beau sort du monde , cœur magnanime , ame élevée , vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites , dont le sang a coulé sur les échaffauts dans nos guerres civiles , & vous vous obstinez à me cacher votre nom & votre naissance !

L I N D A N E.

Ce que je dois à mon père , me force au silence ; il est proscrit lui-même ; on le cherche ; je l'exposerais peut-être si je me nommais ; vous m'inspirez du respect & de l'attendrissement ; mais je ne vous connais pas ; je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même , que je suis arrêtée & prisonnière ; un mot peut me perdre.

M O N R O S E.

Hélas ! un mot ferait peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père , qui fut depuis si malheureux ?

L I N D A N E.

Je n'avais que cinq ans.

M O N R O S E.

Grand Dieu ! qui avez pitié de moi, toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O providence ! ne t'arrête point dans tes bontés.

L I N D A N E.

Quoi ! vous versez des larmes ! hélas ! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

M O N R O S E ( *s'essuyant les yeux.* )

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère ?

L I N D A N E.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur & de misère, & que mon frère fut tué dans une bataille.

M O N R O S E.

Ah je succombe ! Quel moment, & quel souvenir ! Chère & malheureuse épouse !... fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vu tant de désastres ! Reconnaissez-vous ce portrais ? ( *Il tire un portrait de sa poche.* )

L I N D A N E.

Que vois-je ? est-ce un songe ? c'est le portrait même de ma mère ; mes larmes l'arrosent, & mon cœur qui se fend, s'échappe vers vous.

M O N R O S E.

Oui, c'est là votre mère, & je suis ce père infortuné dont la tête est proscrite, & dont les mains tremblantes vous embrassent.

L I N D A N E.

Je respire à peine ! Où suis-je ? Je tombe à vos genoux ! voici le premier instant heureux de ma vie. . . . O mon père ! hélas ! comment osez-vous venir dans cette ville ? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

M O N R O S E.

Ma chère fille , vous connaissez toutes les infortunes de notre maison ; vous savez que la maison des Murrai toujours jalouse de la nôtre , nous plongeait dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restait un ami , qui pouvait par son crédit me tirer de l'abyme où je suis , qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé , qu'on me cherche en Ecosse , que ma tête y est à prix ; c'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encor ; il faut que je meure de sa main , ou que je lui arrache la vie.

L I N D A N E.

Vous venez , dites-vous pour tuer mylord Murrai ?

M O N R O S E.

Oui , je vous vengerai , je vengerai ma famille , ou je périrai ; je ne hasarde qu'un reste de jours déjà pros crits.

L I N D A N E.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me re jettes ! que faire ? quel parti prendre ? Ah mon père !

M O N R O S E.

Ma fille , je vous plains d'être née d'un père si malheu- reux.

L I N D A N E.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez. . . Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

M O N R O S E.

Résolu comme à la mort.

L I N D A N E.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre, lorsque je vous retrouve . . . . ayez pitié de moi, épargnez votre vie & la mienne.

M O N R O S E.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mère. Hélas ! que voulez-vous ?

L I N D A N E.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous . . . & pour moi . . . Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerais à tout pour vous . . . oui à tout . . . je suis prête à vous suivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades ; je vous y servirai de mes mains ; c'est mon devoir, je le remplirai . . . C'en est fait, partons.

M O N R O S E.

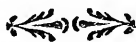
Vous voulez que je renonce à vous venger ?

L I N D A N E.

Cette vengeance me ferait mourir ; partons, vous dis-je.

M O N R O S E.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte, puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée ; je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe ; soyez prête, & recevez encor mes embrassemens & mes larmes.



S C E N E VII.

LINDANE, POLLY.

**C** LINDANE.  
 'EN est fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus  
 mylord Murrai, je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, mademoiselle, vous le reverrez dans  
 quelques minutes. Il était ici tout-à l'heure.

LINDANE.

Il était ici, & il ne m'a point vue! c'est là le comble.  
 O mon malheureux père! que ne suis-je partie plutôt?

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable  
 mylady Alton...

LINDANE.

Quoi! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver,  
 après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire!  
 Peut-on plus indignement se voir outrager? Va, sois  
 fure que je m'arracherais la vie dans ce moment, si ma  
 vie n'était pas nécessaire à mon père.

POLLY.

Mais, mademoiselle, écoutez-moi donc; je vous jure  
 que mylord...

LINDANE.

Lui perfide! c'est ainsi que font faits les hommes!  
 père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort que mylord n'est point  
 perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il

vous aime de tout son cœur , qu'il m'en a donné des marques.

L I N D N E.

La nature doit l'emporter sur l'amour ; je ne fais où je vais ; je ne fais ce que je deviendrai ; mais sans doute je ne ferai jamais si malheureuse que je le suis.

P O L L Y.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos esprits , ma chère maîtresse : on vous aime.

L I N D A N E.

Ah Polly ! es-tu capable de me fuivre ?

P O L L Y.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde ; mais on vous aime , vous dis-je.

L I N D A N E.

Laisse-moi : ne me parle point de mylord : hélas ! quand il m'aimerait , il faudrait partir encor. Ce gentil-homme que tu as vu avec moi. . .

P O L L Y.

Eh bien ?

L I N D A N E.

Viens , tu apprendras tout : les larmes , les soupirs me suffoquent. Suis-moi , & sois prête à partir.

*Fin du quatrième acte.*





A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

F A B R I C E.  
**C**ELA perce le cœur , mademoiselle ; Polly fait votre paquet ; vous nous quittez.

L I N D A N E.

Mon cher hôte , & vous , monsieur , à qui je dois tant , vous qui avez déployé un caractère si généreux , vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits , je ne vous oublierai de ma vie.

F R I P O R T.

Qu'est-ce donc que tout cela ? qu'est-ce que c'est que ça ? qu'est que ça ? si vous êtes contente de nous , il ne faut point vous en aller ; est-ce que vous craignez quelque chose ? vous avez tort , une fille n'a rien à craindre.

F A B R I C E.

M. Friport , ce vieux gentilhomme qui est de son pays fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait , & ce monsieur pleurait aussi , & ils partent ensemble : je pleure aussi en vous parlant.

F R I P O R T.

Je n'ai pleuré de ma vie ; si ! que cela est sot de pleurer ! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette besogne. Je suis affligé , je ne le cache pas ; & quoiqu'elle soit fière , comme je le lui ai dit , elle est si honnête , qu'on

est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, mademoiselle. Je vous ferai toujours du bien... nous nous retrouverons peut-être un jour, que fait-on? ne manquez pas de m'écrire... n'y manquez pas.

L I N D A N E.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance; & si jamais la fortune...

F R I P O R T.

Ah! mon ami Fabrice, cette personne-là est très-bien née. Je serai très-aise de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'esprit au moins.

F A B R I C E.

Mademoiselle, pardonnez, mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M. Friport, & qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

L I N D A N E.

Oh ciel! autre infortune! autre humiliation! quoi! il faudrait que je fusse enchaînée ici, & que mylord... & mon père...

F R I P O R T (à Fabrice.)

Oh qu'à cela ne tienne; quoiqu'elle ait je ne fais quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie; il ne faut point gêner les filles; je me soucie de cinq cents guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Foure-lui encor les cinq cents autres guinées dans sa valise. Allez, mademoiselle, partez quand il vous plaira; écrivez-moi; revoyez-moi quand vous reviendrez... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime & d'affection.



S C E N E II.

Lord MURRAI, & ses gens, *dans l'enfoncement.*  
LINDANE, & les acteurs précédens, *sur le devant.*

**R** LORD MURRAI (*à ses gens.*)  
RESTEZ ici, vous : vous, courez à la chancellerie,  
& rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il  
sera scellé, Vous, qu'on aille préparer tout dans la nou-  
velle maison que je viens de louer. (*Il tire un papier de*  
*sa poche & le lit.*) Quel bonheur d'affurer le bonheur de  
Lindane !

LINDANE (*à Polly.*)  
Hélas ! en le voyant je me sens déchirer le cœur.

F R I P O R T.

Ce mylord là vient toujours mal-à-propos ; il est si  
beau & si bien mis, qu'il me déplaît souverainement ;  
mais après tout , que cela me fait-il ? j'ai quelque affec-  
tion . . . mais je n'aime point, moi. Adieu, mademoiselle.

L I N D A N E.

Je ne partirai point sans vous témoigner encor ma re-  
connaissance & mes regrets.

F R I P O R T.

Non , non , point de ces cérémonies-là, vous m'atten-  
driez peut-être. Je vous dis que je n'aime point : . . je  
vous verrai pourtant encor un fois : je resterai dans la  
maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider  
ce bon gentilhomme de là-haut. Je me sens, vous dis-je,  
de la bonne volonté pour cette demoiselle.



## SCÈNE III.

Lord MURRAI, LINDANE.

LORD MURRAI.

**E**NFIN donc, je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous convient pas ; une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baïssez les yeux , & vous pleurez ! quel est ce gros homme qui vous parlait ? vous aurait-il causé quelque chagrin ? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE (*en essuyant ses larmes.*)

Hélas ! c'est un bon homme , un homme grossièrement vertueux , qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur , qui ne m'a point abandonnée , qui n'a pas insulté à mes disgrâces , qui n'a point parlé ici long-tems à ma rivale en dédaignant de me voir , qui , s'il m'avait aimée , n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

LORD MURRAI.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été absent que pour vous , je n'ai songé qu'à vous , je vous ai servie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre , je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand dieu ! moi ne vous avoir pas écrit !

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a , je le vois bien , intercepté mes lettres ; sa méchanceté augmente encor , s'il se peut , ma tendresse : qu'elle rappelle la vôtre. Ah ! cruelle , pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre , & l'état malheureux où

vous êtes, si peu fait pour ce grand nom ?

L I N D A N E.

Qui vous l'a dit ?

L O R D M U R R A I (*montrant Polly.*)

Elle-même, votre confidente.

L I N D A N E.

Quoi ! tu m'as trahie ?

P O L L Y.

Vous vous trahissiez vous-même, je vous ai servie.

L I N D A N E.

Eh bien, vous me connaissez, vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons ; votre père a fait condamner le mien à la mort ; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher ; & vous son fils ! vous ! vous osez m'aimer.

L O R D M U R R A I.

Je vous adore, & je le dois ; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père : c'est une justice de la providence ; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage ; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords & l'amour du fils réparer les fautes du père !

L I N D A N E.

Hélas ! & il faut que je parte, & que je vous quitte pour jamais.

L O R D M U R R A I.

Que vous partiez ! que vous me quittiez, vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas ! daignez-vous m'aimer ?

P O L L Y.

Vous ne partirez point, mademoiselle, j'y mettrai bon

ordre ; vous prenez toujours des résolutions désespérées  
Mylord , fécondé-moi bien.

L O R D M U R R A I .

Eh qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir , de  
rendre tous mes soins inutiles ?

L I N D A N E .

Mon père.

L O R D M U R R A I .

Votre père ? eh où est-il ? que veut-il ? que ne me  
parlez-vous ?

L I N D A N E .

Il est ici ; il m'emmène , c'en est fait.

L O R D M U R R A I .

Non , je jure par vous , qu'il ne vous enlèvera pas.  
Il est ici ? conduisez-moi à ses pieds.

L I N D A N E .

Ah ! cher amant , gardez qu'il ne vous voie ; il n'est  
venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la  
vie , & je ne fuyais avec lui que pour détourner cette  
horrible résolution.

L O R D M U R R A I .

La vôtre est plus cruelle ; croyez que je ne le crains  
pas , & que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se re-*  
*tournant.*) Quoi ! on n'est pas encor revenu ? ciel , que  
le mal se fait rapidement , & le bien avec lenteur !

L I N D A N E .

Le voici qui vient me chercher ; si vous m'aimez , ne  
vous montrez pas à lui , privez-vous de ma vue , éparg-  
nez-lui l'horreur de la vôtre , écarterez-vous , du moins  
pour quelque tems.

L O R D M U R R A I .

Ah ! que c'est avec regret ! mais vous m'y forcez ; je

vais rentrer ; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les fiennes de ses mains.

SCÈNE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALLONS, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie ! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée ! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez souffrir que je reste encor.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir pressé vous-même de partir, après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgrâces ! avez-vous changé de dessein ? avez-vous retrouvé & perdu en si peu de tems le sentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en suis incapable ; .. je vous suivrai ; .. mais encor une fois, attendez quelque tems ; accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages ; ne me refusez pas des instans précieux.

MONROSE.

Ils sont précieux en effet, & vous les perdez ; songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice ?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi ; je n'y

résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé : . . cependant j'avais quelque espoir ; . . n'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah malheureuse !

S C E N E V.

FRIPORT & FABRICE *paraissent d'un côté ,*  
*tandis que MONROSE & sa fille parlent de l'autre.*

FRIPORT (à Fabrice.)

SA suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre ; elles ne partiront point , j'en suis bien aise : je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point, mais elle est si bien née, que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude, que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble, . . je ne fais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE (à Friport.)

Adieu, monsieur, nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela : vous devriez rester : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.



SCENE



SCÈNE VI.

Les acteurs précédens , le lord MURRAI *dans le fond , recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

L O R D M U R R A I .

AH ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni , ô ciel ! qui m'avez secondé.

F R I P O R T .

Quoi ! verrai-je toujours ce mylord ? que cet homme me choque avec ses graces !

MONROSE (*à sa fille , tandis que mylord Murrai parle à son domestique.*)

Quel est cet homme , ma fille ?

L I N D A N E .

Mon père , c'est . . . . ô ciel ! ayez pitié de nous.

F A B R I C E .

Monsieur c'est mylord Murrai , le plus galant-homme de la cour , le plus généreux.

M O N R O S E .

Murrai ! grand Dieu ! mon fatal ennemi , qui vient encor insulter à tant de malheurs ! (*il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie , ou moi la sienne.

L I N D A N E .

Que faites-vous , mon père ? arrêtez.

M O N R O S E .

Cruelle fille , est-ce ainsi que vous me trahissiez ?

FABRICE (*se jetant au-devant de Monrose.*)

Monsieur , point de violence dans ma maison , je vous en conjure , vous me perdriez.

Théâtre. Tom. VIII.

G

F R I P O R T.

Pourquoi empêcher les gens de se battre quand ils en ont envie ? les volontés sont libres , laissez - les faire.

L O R D M U R R A I *toujours au fond du théâtre ,  
( à Monroe. )*

Vous êtes le père de cette respectable personne , n'est-il pas vrai ?

L I N D A N E.

Je me meurs !

M O N R O S E.

Oui , puisque tu le fais , je ne le désavoue pas. Viens , fils cruel d'un père cruel , achève de te baigner dans mon sang.

F A B R I C E.

Monsieur , encor une fois. . .

L O R D M U R R A I.

Ne l'arrêtez pas , j'ai de quoi le défarmer. ( *Il tire son épée.* )

L I N D A N E ( *entre les bras de Polly.* )

Cruel ! . . . vous oseriez ! . . .

L O R D M U R R A I.

Oui , j'ose . . . Père de la vertueuse Lindane , je suis le fils de votre ennemi : ( *il jette son épée.* ) c'est ainsi que je me bats contre vous.

F R I P O R T.

En voici bien d'une autre !

L O R D M U R R A I.

Percez mon cœur d'une main , mais de l'autre , prenez cet écrit , lisez , & connoissez-moi. ( *il lui donne le rouleau.* )

M O N R O S E.

Que vois-je ? ma grace ! le rétablissement de ma mai-

fon ! O ciel ! & c'est à vous , c'est à vous , Murrai , que je dois tout ? Ah mon bienfaiteur !... (*il veut se jeter à ses pieds.*) vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups.

L I N D A N E.

Ah que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

L O R D M U R R A I.

Embrassez-moi , mon père.

M O N R O S E.

Hélas ! & comment reconnaître tant de générosité ?

L O R D M U R R A I (*en montrant Lindane.*)

Voilà ma récompense.

M O N R O S E.

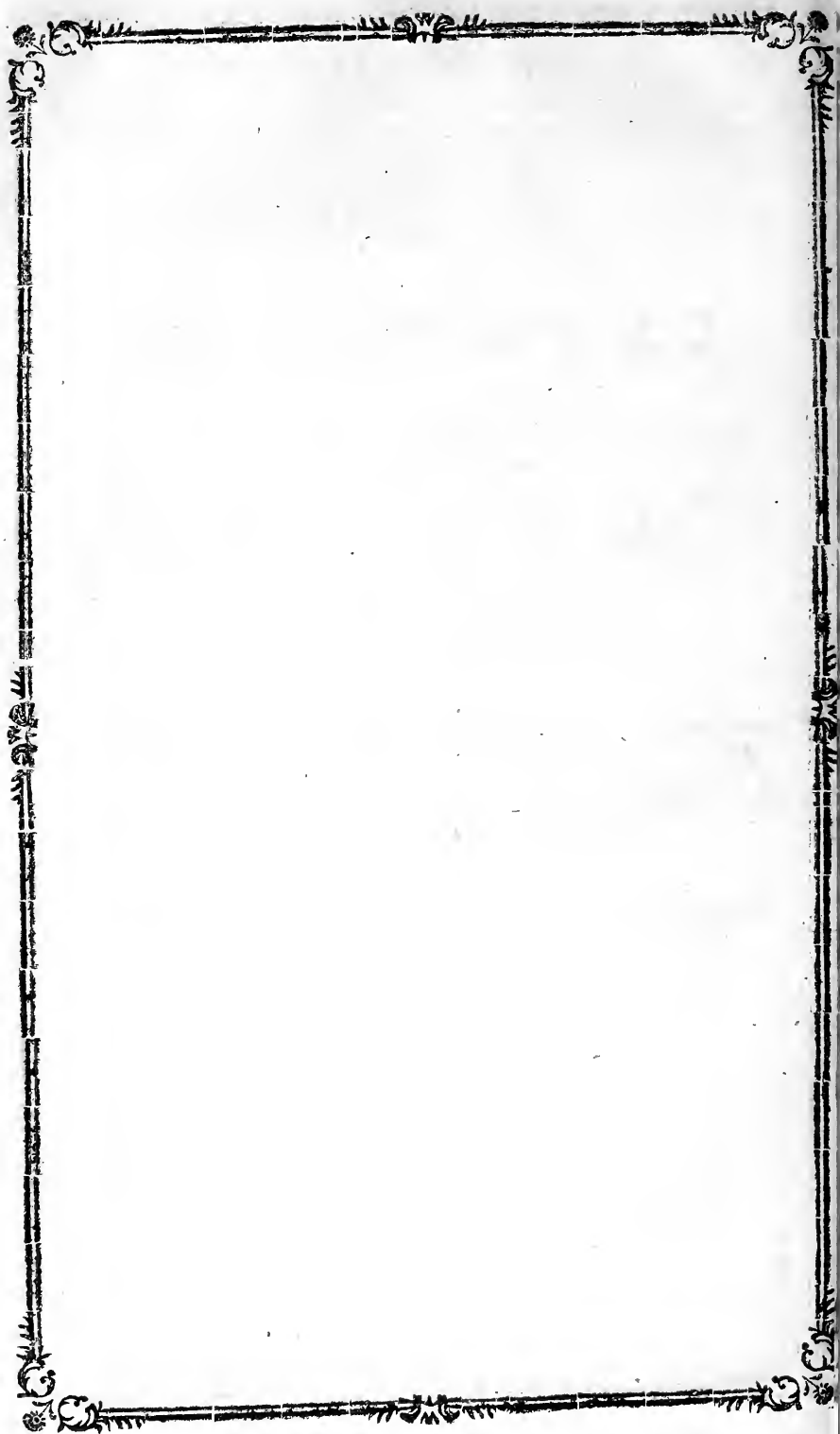
Le père & la fille sont à vos genoux pour jamais.

F R I P O R T (*à Fabrice.*)

Mon ami , je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi ; mais après tout , elle est tombée en bonnes mains , & cela fait plaisir.

. *Fin du cinquième & dernier acte.*





LA PRINCESSE  
D E  
N A V A R R E ,  
*COMÉDIE-BALLET.*

---

*Fête donnée par le ROI en son château de Versailles,  
le mardi 23 Février 1745.*

---

## A V E R T I S S E M E N T.

**L**E roi a voulu donner à madame la dauphine une fête qui ne fut pas seulement un de ces spectacles pour les yeux , tels que toutes les nations peuvent les donner , & qui passant avec l'éclat qui les accompagne , ne laissent après eux aucune trace. Il a commandé un spectacle qui pût à la fois servir d'amusement à la cour , & d'encouragement aux beaux arts , dont il sait que la culture contribue à la gloire de son royaume. M. le duc de Richelieu , premier gentilhomme de la chambre en exercice , a ordonné cette fête magnifique.

Il a fait élever un théâtre de cinquante-fix pieds de profondeur dans le grand manège de Versailles , & a fait construire une salle , dont les décorations & les embellissemens sont tellement ménagés , que tout ce qui sert au spectacle doit s'enlever en une nuit , & laisser la salle ornée pour un bal paré , qui doit former la fête du lendemain.

Le théâtre & les loges ont été construits avec la magnificence convenable , & avec le goût qu'on connaît depuis long-tems dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir sur ce théâtre tous les talens qui pourraient contribuer aux agrémens de la fête , & rassembler à la fois tous les charmes de la déclamation , de la danse & de la musi-

que, afin que la personne auguste , à qui cette fête est consacrée , pût connaître tout-d'un-coup les talens qui doivent être dorénavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de composer la fête , fît un de ces ouvrages dramatiques , où les divertissemens en musique forment une partie du sujet , où la plaisanterie se mêle à l'héroïque , & dans lesquels on voit un mélange de l'opéra , de la comédie , & de la tragédie.

On n'a pu ni dû donner à ces trois genres toute leur étendue ; on s'est efforcé seulement de réunir les talens de tous les artistes qui se distinguent le plus , & l'unique mérite de l'auteur a été de faire valoir celui des autres.

Il a choisi le lieu de la scène sur les frontières de la Castille , & il en a fixé l'époque sous le roi de France *Charles V* , prince juste , sage & heureux , contre lequel les Anglais ne purent prévaloir , qui secourut la Castille , & qui lui donna un monarque.

Il est vrai que l'histoire n'a pu fournir de semblables allégories pour l'Espagne. Car il régnait alors un prince cruel & sans foi ; & sa femme n'était point une héroïne , dont les enfans fussent des héros. Presque tout l'ouvrage est donc une fiction dans laquelle il a fallu s'affervir à introduire un peu de bouffonnerie , au milieu des plus grands intérêts , & des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertissement a été exécuté le 23 Février 1745 , vers les six heures du soir. Le roi s'est

placé au milieu de la salle , environné de la famille royale , des princes & princesses de son sang , & des dames de la cour , qui formaient un spectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait leur donner.

Il eût été à desirer qu'un plus grand nombre de Français eût pu voir cette assemblée , tous les princes de cette maison qui est sur le trône long-tems avant les plus anciennes du monde , cette foule de dames parées de tous les ornemens qui sont encor des chefs-d'œuvre du goût de la nation , & qui étaient effacés par elles , enfin cette joie noble & décente qui occupait tous les cœurs & qu'on lisait dans tous les yeux.

On est fortit du spectacle à neuf heures & demie dans le même ordre qu'on était entré , & alors on a trouvé toute la façade du palais , & des écuries illuminée. La beauté de cette fête n'est qu'une faible image de la joie d'une nation qui voit réunir le sang de tant de princes auxquels elle doit son bonheur & sa gloire.

Sa Majesté , satisfaite de tous les soins qu'on a pris pour lui plaire , a ordonné que ce spectacle fût représenté encor une seconde fois.





# PROLOGUE

## DE LA FÊTE POUR LE MARIAGE DE MONSIEUR LE DAUPHIN.

*LE SOLEIL descend dans son char , & prononce  
ces paroles.*

**L'**INVENTEUR des beaux, arts le dieu de sa lumière,  
Descend du haut des cieus dans le plus beau séjour ,  
Qu'il puisse contempler en sa vaste carrière.

La gloire , l'hymen & l'amour ,

Astres charmans de cette cour ,

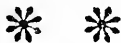
Y répandent plus de lumière.

Que le flambeau du dieu du jour.

J'envisage en ces lieux le bonheur de la France ,  
Dans ce roi qui commande à tant de cœurs soumis ;  
Mais tout dieu que je suis , & dieu de l'éloquence ,

Je ressemble à ses ennemis ,

Je suis timide en sa présence.



Faut-il qu'ayant tant d'assurance ,  
Quand je fais entendre son nom ,  
Il ne m'inspire ici que de la défiance ?

Tout grand-homme a de l'indulgence,  
Et tout héros aime Apollon.

Qui rend son siècle heureux , veut vivre en la mémoire.  
Pour mériter Homère , Achille a combattu.

Si l'on dédaignait trop la gloire ,  
On chérirait peu la vertu.

( *Tous les acteurs bordent le théâtre , représentant les  
muses & les beaux arts.* )

O vous qui lui rendez tant de divers hommages ,  
Vous qui le couronnez , & dont il est l'appui ,  
N'espérez pas pour vous avoir tous les suffrages ,  
Que vous réunissez pour lui.

Je fais que de la cour la science profonde ,  
Serait de plaire à tout le monde ;

C'est un art qu'on ignore : & peut-être les dieux  
En ont cédé l'honneur au maître de ces lieux.

Muses , contentez-vous de chercher à lui plaire ,  
Ne vantez point ici d'une voix téméraire

La douceur de ses loix , les efforts de son bras ,  
Themis , la Prudence , & Bellone

Conduisant son cœur & ses pas ,

La bonté généreuse assise sur son trône ;

Le Rhin libre par lui , l'Escaut épouvanté ,

Les Apennins fumans que sa poudre environne ,

Laiſſons ces entretiens à la postérité ,

Ces leçons à son fils , cet exemple à la terre.

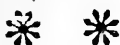
Vous graverez ailleurs dans les fastes des tems ,

Tous ces terribles monumens ,

Dreſſés par les mains de la guerre.

Célébrez aujourd'hui l'hymen de ses enfans ,

Déployez l'appareil de vos jeux innocens.  
L'objet qu'on desirait , qu'on admire , & qu'on aime ,  
Jette déjà sur vous des regards bienfaisans :  
On est heureux sans vous ; mais le bonheur suprême  
Veut encor des amusemens.



Cueillez toutes les fleurs , & parez-en vos têtes ;  
Mêlez tous les plaisirs , unissez tous les jeux ,  
Souffrez le plaissant même ; il faut de tout aux fêtes ,  
Et toujours les héros ne sont pas sérieux.  
Enchantez un loisir , hélas ! trop peu durable.  
Ce peuple de guerriers qui ne paraît qu'aimable ,  
Vous écoute un moment , & revole aux dangers.  
Leur maître en tous les tems veille sur la patrie.  
Les soins sont éternels , ils consomment la vie :

Les plaisirs sont trop passagers.

Il n'en est pas ainsi de la vertu solide ,  
Cet hymen l'éternise , il assure à jamais ,  
A cette race auguste , à ce peuple intrépide  
Des victoires & des bienfaits.



Muses que votre zèle à mes ordres réponde.  
Le cœur plein des beautés dont cette cour abonde ,  
Et que ce jour illustre assemble autour de moi ;  
Je vais voler au ciel , à la source féconde  
De tous les charmes que je vois ;  
Je vais , ainsi que votre roi ,  
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.

# ACTEURS CHANTANS

DANS TOUS LES CŒURS.

Quinze femmes & vingt-cinq hommes.

---

## ACTEURS DE LA COMEDIE.

CONSTANCE, princesse de Navarre.

LE DUC DE FOIX.

DOM MORILLO, seigneur de campagne.

SANCHETTE, fille de Morillo.

LÉONOR, l'une des femmes de la princesse.

HERNAND, écuyer du duc.

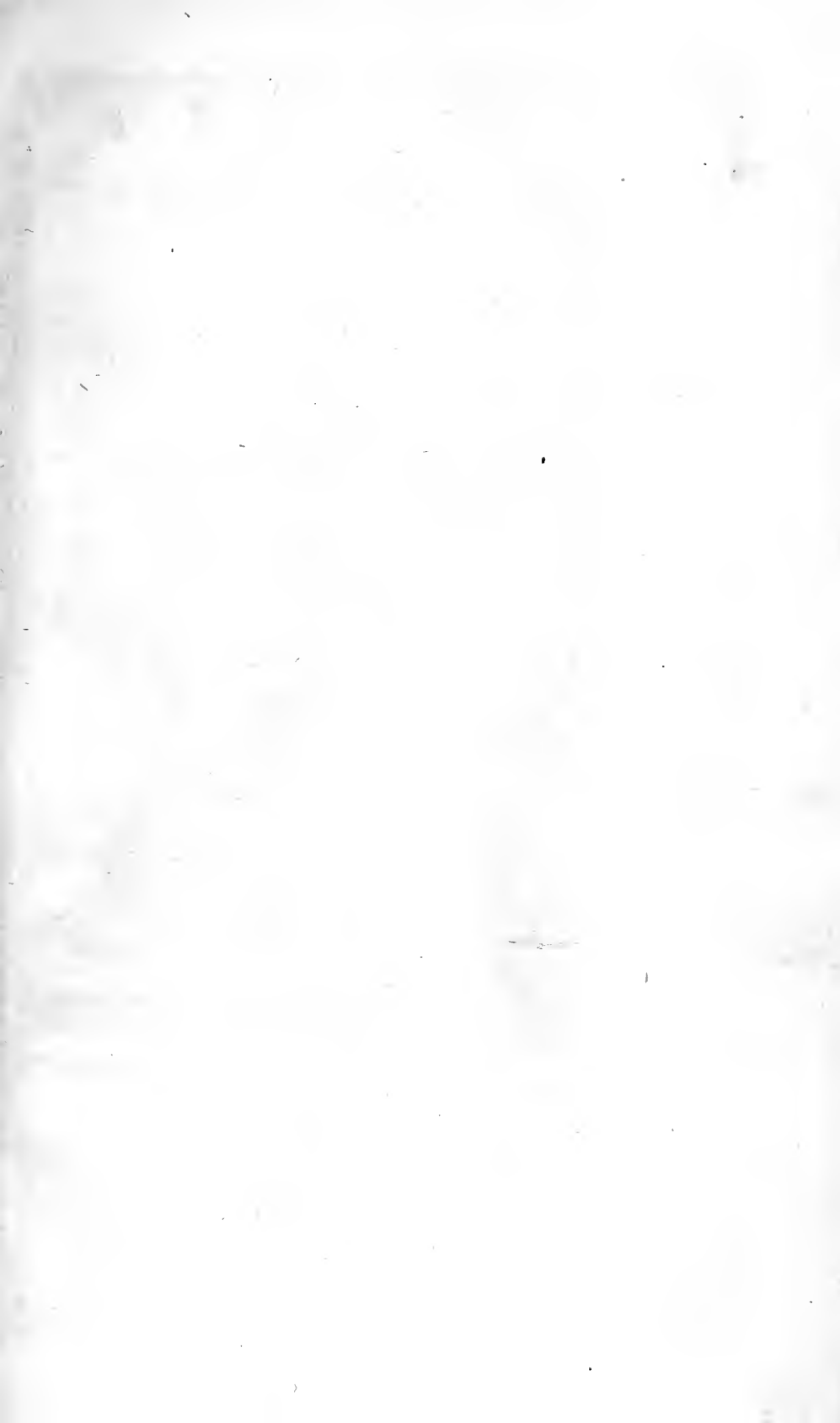
Un officier des gardes.

Un Alcade.

Un jardinier.

Suite.

*La scène est dans les jardins de Dom Morillo ,  
sur les confins de la Navarre.*





*Punissez donc son crime en terminant sa peine ;*

LA PRINCESSE

D E

NAVARRÉ,  
*COMÉDIE-BALLET.*

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, LÉONOR.

L É O N O R.

A H quel voyage, & quel séjour,  
Pour l'héritière de Navarre !

Votre tuteur Dom Pedre est un tyran barbare,

Il vous force à fuir de sa cour.

Du fameux duc de Foix vous craignez la tendresse ;

Vous fuyez la haine & l'amour ;

Vous courez la nuit & le jour,

Sans page & sans dame d'atour,

Quel état pour une princesse !

Vous vous exposez tour-à-tour  
A des dangers de toute espèce.

C O N S T A N C E.

J'espère que demain , ces dangers , ces malheurs ,  
De la guerre civile effet inévitable ,  
Seront au moins suivis d'un ennui tolérable ;  
Et je pourrai cacher mes pleurs ,  
Dans un asile inviolable.

O fort ! à quels chagrins me veux-tu réserver ?  
De tous côtés infortunée ,  
Dom Pedre aux fers m'avait abandonnée ,  
Gaston de Foix veut m'enlever.

L É O N O R.

Je suis de vos malheurs comme vous occupée ;  
Malgré mon humeur gaie ils troublent ma raison ;  
Mais un enlèvement , ou je suis fort trompée ,  
Vaut un peu mieux qu'une prison.  
Contre Gaston de Foix quel courroux vous anime ?  
Il veut finir votre malheur ;  
Il voit ainsi que nous Dom Pedre avec horreur.  
Un roi cruel qui vous opprime ,  
Doit vous faire aimer un vengeur.

C O N S T A N C E.

Je hais Gaston de Foix autant que le roi même.

L É O N O R.

Et pourquoi ? parce qu'il vous aime ?

C O N S T A N C E.

Lui m'aimer ? nos parens se sont toujours haïs.

L É O N O R.

Belle raison !



ACTE PREMIER. III

CONSTANCE.

Son père accabla ma famille.

LÉONOR.

Le fils est moins cruel , madame , avec la fille ;  
Et vous n'êtes point fait pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tout tems la haine sépare  
Le sang de Foix , & le sang de Navarre.

LÉONOR.

Mais l'amour est utile aux raccommodemens.  
Enfin dans vos raisons je n'entre qu'avec peine ;  
Et je ne crois point que la haine  
Produise les enlèvemens.  
Mais ce beau duc de Foix que votre cœur déteste ,  
L'avez-vous vu , madame ?

CONSTANCE.

Au moins mon sort funeste ,  
A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.  
Quelque hasard aux siens m'a pu faire paraître.

LÉONOR.

Vous m'avouerez qu'il faut connaître  
Du moins avant que de haïr.

CONSTANCE.

J'ai juré , Léonor , au tombeau de mon père ,  
De ne jamais m'unir à ce sang que je hais.

LÉONOR.

Serment d'aimer toujours , ou de n'aimer jamais ,  
Me paraît un peu téméraire.  
Enfin , de peur des rois & des amans , hélas !  
Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas.

C O N S T A N C E.

Je vais dans un couvent tranquille ,  
Loin de Gaston , loin des combats ,  
Cette nuit trouver un asile.

L É O N O R.

Ah ! c'était à Burgos , dans votre appartement ,  
Qu'était en effet le couvent.  
Loin des hommes renfermée ,  
Vous n'avez pas vu seulement  
Ce jeune & redoutable amant  
Qui vous avait tant alarmée.

Graces aux troubles affreux dont nos états sont pleins ,  
Au moins dans ce château nous voyons des humains.  
Le maître du logis , ce baron qui vous prie  
A dîner malgré vous , faute d'hôtellerie ,  
Est un baron absurde , ayant assez de bien ,  
Grossièrement galant avec peu de scrupule ;  
Mais un homme ridicule  
Vaut peut-être encor mieux que rien.

C O N S T A N C E.

Souvent dans le loisir d'une heureuse fortune ,  
Le ridicule amuse , on se prête à ses traits ;  
Mais il fatigue , il importune  
Les cœurs infortunés & les esprits bien faits.

L É O N O R.

Mais un esprit bien fait peut remarquer , je pense ,  
Ce noble cavalier si prompt à vous servir ,  
Qu'avec tant de respect , de soin , de complaisance ,  
Au-devant de vos pas nous avons vu venir.

CONSTANCE.

CONSTANCE.

Vous le nommez ?

LÉONOR.

Je crois qu'il se nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir ? il paraît d'une toute autre espèce  
Que monsieur le baron.

LÉONOR.

Oui, plus de politesse,  
Plus de monde, de grace.

CONSTANCE.

Il porte dans son air  
Je ne fais quoi de grand.

LÉONOR.

Oui

CONSTANCE.

De noble.

LÉONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LÉONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne fais quoi de tendre.

CONSTANCE.

Oh point. Dans tous les soins qu'ils s'empresse à nous rendre  
Son respect est si retenu !

LÉONOR.

Son respect est si grand, qu'en vérité j'ai cru  
Qu'il a deviné votre altesse.

CONSTANCE.

Les voici, mais sur-tout point d'altesse en ces lieux :

Dans mes destins injurieux  
Je conserve le cœur, non le rang de princesse.  
Garde de découvrir mon secret à leurs yeux :  
Modère ta gaieté déplacée, imprudente ;  
Ne me parle point en suivante.

Dans le plus secret entretien,  
Il faut t'accoutumer à passer pour ma tante.

L É O N O R.

Oui, j'aurai cet honneur, je m'en souviens très-bien.

C O N S T A N C E.

Point de respect, je te l'ordonne.

S C E N E I I.

DOM MORILLO , & LE DUC DE FOIX  
en jeune officier, *d'un côté du théâtre.*

*De l'autre*, CONSTANCE & LÉONOR.

MORILLO *au Duc de Foix, qu'il prend toujours  
pour Alamir.*

O H, oh, qu'est-ce donc que j'entends ?  
La tante est tutoyée ? Ah, ma foi, je soupçonne  
Que cette tante-là n'est pas de ses parens.  
Alamir, mon ami, je crois que la friponne

Ayant sur moi du dessein,  
Pour renchérir sa personne,  
Prit cette tante en chemin.

L E D U C D E F O I X.

Non, je ne le crois pas ; elle paraît bien née.

La vertu , la noblesse éclate en ses regards.  
De nos troubles civils les funestes hafards,  
Près de votre château l'ont sans doute amenée.

M O R I L L O.

Parbleu, dans mon château je prétends la garder ;  
En bon parent tu dois m'aider :  
C'est une bonne aubaine, & des niées pareilles  
Se trouvent rarement, & m'iraient à merveilles.

L E D U C D E F O I X.

Gardez de les laisser échapper de vos mains.

L É O N O R à la princesse.

On parle ici de vous, & l'on a des desseins.

M O R I L L O.

Je réponds de leurs complaisances.

(*Il s'avance vers la princesse de Navarre.*)

Madame, jamais mon château, ...

(*au duc de Foix.*)

Aide-moi donc un peu.

L E D U C D E F O I X, *bas.*

Ne vit rien de si beau.

M O R I L L O.

Ne vit rien de si beau. ... Je sens en sa présence

Un embarras tout nouveau ;

Que veut dire cela ? Je n'ai plus d'assurance.

L E D U C D E F O I X.

Son aspect en impose, & se fait respecter.

M O R I L L O.

A peine elle daigne écouter.

Ce maintien réservé glace mon éloquence ;

Elle jette sur nous un regard bien altier !

Quels grands airs ! Allons donc , fers-moi de chancelier ,  
Explique-lui le reste , & touche un peu son ame .

LE DUC DE FOIX .

Ah ! que je le voudrais ! ... Madame ,  
Tout reconnaît ici vos souveraines loix ;  
Le ciel , fans doute ; vous a faite  
Pour en donner aux plus grands rois .  
Mais du fein des grandeurs , on aime quelquefois  
A se cacher dans la retraite .  
On dit que les dieux autrefois ,  
Dans de simples hameaux se plaisaient à paraître :  
On put souvent les méconnaître ,  
On ne peut se méprendre aux charmes que je vois .

MORILLO .

Quels discours ampoulés , quel diable de langage !  
Es-tu fou ?

LE DUC DE FOIX .

Je crains de n'être pas trop sage .

(à Léonor.)

Vous qui semblez la sœur de cet objet divin ,  
De nos empressemens daignez être attendrie ,  
Accordez un seul jour , ne partez que demain ;  
Ce jour le plus heureux , le plus beau de ma vie ,  
Du reste de nos jours va régler le destin .

(à Morillo.)

Je parle ici pour vous .

MORILLO .

Eh bien , que dit la tante ?

LÉONOR .

Je ne vous cache point que cette offre me tente :

Mais, madame, ma nièce.

MORILLO à Léonor.

Oh, c'est trop de raison;

A la fin, je serai le maître en ma maison.

Ma tante, il faut souper alors que l'on voyage;

Petites façons & grands airs,

A mon avis, font des travers.

Humanisez un peu cette nièce sauvage.

Plus d'une reine en mon château,

A couché dans la route, & l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces reines voyageaient en des tems plus paisibles,

Et vous savez quel trouble agite ces états.

A tous vos soins polis nos cœurs seront sensibles;

Mais nous partons, daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obstinée! Où courez-vous si vite?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

Quelle idée, & quels tristes projets!

Pourquoi préférez-vous un aussi vilain gîte?

Qu'y pourriez-vous trouver?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix est loin de ce cœur qui soupire!

MORILLO.

Eh bien, espères-tu de pouvoir la réduire?

LE DUC DE FOIX.

Je vous promets du moins d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'emploierai tout le mien.

LÉONOR.

Souffrez qu'on se retire ;

Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.

*(Elles font un pas vers la porte.)*

LE DUC DE FOIX.

Le respect nous défend d'insister davantage ;

Vous obéir en tout est le premier devoir.

*(Ils font une révérence.)*

Mais quand on cesse de vous voir,

En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

S C E N E I I I.

LE DUC DE FOIX , DOM MORILLO.

MORILLO.

ON ne partira point , & j'y suis résolu.

LE DUC DE FOIX.

Le sang m'unit à vous , & c'est une vertu

D'aider dans leurs desseins des parens qu'on révère.

MORILLO.

La nièce est mon vrai fait , quoiqu'un peu froide & fière ;

La tante sera ton affaire.

Que me conseilles-tu ?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable , de plaire.

MORILLO.

Fais-moi plaire.



LE DUC DE FOIX.

Il y faut mille soins complaisans,  
Les plus profonds respects, des fêtes & du tems.

MORILLO.

J'ai très-peu de respect, le tems est long; les fêtes  
Coûtent beaucoup, & ne sont jamais prêtes;  
C'est de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé  
Pour payer, si l'on peut, l'agréable & l'utile.  
Eh jamais le plaisir fut-il trop acheté?

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu?

LE DUC DE FOIX.

La chose est très-facile.

Laissez-moi partager les frais.

Il vient de venir ici près

Quelques comédiens de France,

Des troubadours experts dans la haute science,

Dans le premier des arts, le grand art du plaisir :

Ils ne sont pas dignes, peut-être,

Des adorables yeux qui les verront paraître ;

Mais ils savent beaucoup, s'ils savent réjouir.

MORILLO.

Réjouissons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

- Oui, mais avec mystère.

MORILLO.

Avec mystère, avec fracas,

Sers-moi tout comme tu voudras ;

Je trouve tout fort bon quand j'ai l'amour en tête.

Prépare ta petite fête :

De mes menus plaisirs je te fais l'intendant.

Je veux subjuguier la friponne

Avec son air important ,

Et je vais pour danser ajuster ma personne.

# SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.  
HERNAND, tout est-il prêt ?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter ?

Quand monseigneur ordonne , on fait exécuter. |

Par mes soins secrets tout s'apprête ,

Pour amollir ce cœur & si fier & si grand.

Mais j'ai grand peur que votre fête  
Réussisse aussi mal que votre enlèvement.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! c'est-là ce qui fait la douleur qui me presse ;

Je pleure ces transports d'une aveugle jeunesse ,

Et je veux expier le crime d'un moment

Par une éternelle tendresse.

Tout me réussira ; car j'aime à la fureur.

HERNAND.

Mais en déguisemens vous avez du malheur :

Chez Dom Pedre en secret j'eus l'honneur de vous suivre

En qualité de conjuré ,  
 Vous fûtes reconnu , tout prêt d'être livré ,  
 Et nous sommes heureux de vivre ;  
 Vos affaires ici ne tournent pas trop bien ,  
 Et je crains tout pour vous.

LE DUC DE FOIX.

J'aime & je ne crains rien :

Mon projet avorté , quoique plein de justice ,  
 Dut sans doute être malheureux ;  
 Je ne méritais pas un destin plus propice ,  
 Mon cœur n'était point amoureux.  
 Je voulais d'un tyran punir la violence ,  
 Je voulais enlever Constance ,  
 Pour unir nos maisons , nos noms & nos amis ;  
 La seule ambition fut d'abord mon partage.  
 Belle Constance je vous vis ,  
 L'amour seul arme mon courage.

HERNAND.

Elle ne vous vit point , c'est-là votre malheur.  
 Vos grands projets lui firent peur ;  
 Et dès qu'elle en fut informée ,  
 Sa fureur contre vous dès long-tems allumée ,  
 En avertit toute la cour.  
 Il fallut fuir alors.

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à son tour.  
 Nos communs ennemis la rendront plus traitable.

HERNAND.

Elle hait votre sang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomptable  
Peut tenir contre tant d'amour ?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune & sans expérience ,  
Vous embrassez beaucoup de terrain à la fois :  
Vous voudriez finir la mésintelligence  
Du sang de Navarre & de Foix ;  
Vous avez en secret avec le roi de France ,  
Un chiffre de correspondance.  
Contre un roi formidable ici vous conspirez ;  
Vous y risquez vos jours & ceux des conjurés.  
Vos troupes vers ces lieux s'avancent à la file ;  
Vous préparez la guerre au milieu des festins ,  
Vous bernez le seigneur qui vous donne un asile ;  
Sa fille pour combler vos singuliers destins ,  
Devient folle de vous , & vous tient en contrainte ;  
Il vous faut employer & l'audace & la feinte :  
Téméraire en amour & criminel d'état ,  
Perdant votre raison , vous risquez votre tête.  
Vous allez livrer un combat ,  
Et vous préparez une fête ?

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un seul ici.  
Je ne vois , je n'entends que la belle Constance.  
Si par mes tendres soins son cœur est adouci ,  
Tout le reste est en assurance.  
Dom Pedre périra , Dom Pedre est trop haï.  
Le fameux du Guesclin vers l'Espagne s'avance ;  
Le fier Anglais notre ennemi ,

D'un tyran détesté prend en vain la défense :  
 Par le bras des Français les rois sont protégés ,  
 Des tyrans de l'Europe ils domptent la puissance ;  
 Le sort des Castillans sera d'être vengés  
 Par le courage de la France.

H E R N A N D.

Et cependant en ce séjour  
 Vous ne connaissez rien qu'un charmant esclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va ; tu verras bientôt ce que peut un courage ,  
 Qui sert la patrie & l'amour.  
 Ici tout ce qui m'inquiète ,  
 C'est cette passion dont m'honore Sanchette ,  
 La fille de notre baron.

H E R N A N D.

C'est une fille neuve , innocente , indiscrette ,  
 Bonne par inclination ,  
 Simple par éducation ,  
 Et par instinct un peu coquette ;  
 C'est la pure nature en sa simplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa simplicité même est fort embarrassante ,  
 Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.  
 J'étais loin d'en vouloir à cette ame innocente.  
 J'apprends que la princesse arrive en ce canton.  
 Je me rends sur la route , & me donne au baron  
 Pour un fils d'Alamir , parent de la maison.  
 En amour comme en guerre une ruse est permise.  
 J'arrive , & sur un compliment ,  
 Moitié poli , moitié galant ,

Que partout l'usage autorise ,  
Sanquette prend feu promptement ,  
Et son cœur tout neuf s'humanise :  
Elle me prend pour son amant ,  
Se flatte d'un engagement ,  
M'aime , & le dit avec franchise.  
Je crains plus sa naïveté ,  
Que d'une femme bien apprise  
Je ne craindrais la fausseté.

H E R N A N D.

Elle vous cherche.

L E D U C D E F O I X.

Je te laisse :

Tâche de dérouter sa curiosité ,  
Je vole aux pieds de la princesse.

---

### S C E N E V.

SANCHETTE, HERNAND.

J E S A N C H E T T E.  
E suis au désespoir.

H E R N A N D.

Qu'est-ce qui vous déplaît ,  
Mademoiselle ?

S A N C H E T T E.

Votre maître.

H E R N A N D.

Vous déplaît-il beaucoup ?

SANCHETTE.

Beaucoup ; car c'est un traître ,  
 Ou du moins il est prêt de l'être ;  
 Il ne prend plus à moi nul intérêt.  
 Avant-hier il vint , & je fus transportée  
 De son séduisant entretien ;  
 Hier il m'a beaucoup flattée ,  
 A présent il ne me dit rien.  
 Il court , ou je me trompe , après cette étrangère :  
 Moi je cours après lui , tous mes pas sont perdus ;  
 Et depuis qu'elle est chez mon père ,  
 Il semble que je n'y sois plus.  
 Quelle est donc cette femme , & si belle & si fière ,  
 Pour qui l'on fait tant de façons ?  
 On va pour elle encor donner les violons ,  
 Et c'est ce qui me désespère.

HERNAND.

Elle va tout gâter... mademoiselle , eh bien  
 Si vous me promettiez de n'en témoigner rien ,  
 D'être discrète.

SANCHETTE.

Oh oui , je jure de me taire ,  
 Pourvu que vous parliez.

HERNAND.

Le secret ; le mystère  
 Rend les plaisirs piquans.

SANCHETTE.

Je ne vois pas pourquoi.

HERNAND.

Mon maître né galant , dont vous tournez la tête ,

Sans vous en avertir , vous prépare une fête.

S A N C H E T T E.

Quoi tous ces violons !

H E R N A N D.

Sont tous pour vous.

S A N C H E T T E.

Pour moi !

H E R N A N D.

N'en faites point semblant , gardez un beau silence ,  
Vous verrez vingt Français entrer dans un moment ;

Ils sont parés superbement ;

Ils parlent en chansons , ils marchent en cadence ,  
Et la joie est leur élément.

S A N C H E T T E.

Vingt beaux messieurs Français ! j'en ai l'âme ravie ;  
J'eus de voir des Français toujours très-grande envie :  
Entreront-ils bientôt ?

H E R N A N D.

Ils sont dans le château.

S A N C H E T T E.

L'aimable nation ! que de galanterie !

H E R N A N D.

On vous donne un spectacle , un plaisir tout nouveau.  
Ce que font les Français est si brillant , si beau !

S A N C H E T T E.

Eh qu'est-ce qu'un spectacle ?

H E R N A N D.

Une chose charmante.

Quelquefois un spectacle est un mouvant tableau  
Où la nature agit , où l'histoire est parlante ,



Où les rois , les héros sortent de leur tombeau :  
Des mœurs des nations , c'est l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entends point.

HERNAND.

Un spectacle assez beau

Serait encor une fête galante ;

C'est un art tout français d'expliquer ses desirs ,  
Par l'organe des jeux , par la voix des plaisirs ;  
Un spectacle est sur-tout un amoureux mystère ,  
Pour courtoiser Sanchette & tâcher de lui plaire ,

Avant d'aller tout uniment ,  
Parler au baron votre père ,  
De notaire , d'engagement ,  
De fiançaille & de douaire.

SANCHETTE.

Ah ! je vous entends bien ; mais moi , que dois-je faire ?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment , rien du tout ?

HERNAND.

Le goût , la dignité

Consistent dans la gravité ,  
Dans l'art d'écouter tout finement sans rien dire ;  
D'approuver d'un regard , d'un geste , d'un sourire.

Le feu dont mon maître soupire ,  
Sous des noms empruntés , devant vous paraîtra.

Et l'adorable Sanchette ,  
Toujours tendre , toujours discrète ,

En silence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprends fort peu tout cela;  
Mais je vous avouerai que je suis enchantée  
De voir de beaux Français , & d'en être fêtée.

S C E N E VI.

SANCHETTE & HERNAND *sont sur le devant* ,  
LA PRINCESSE DE NAVARRE *arrive par*  
*un des côtés du fond sur le théâtre* , entre DOM  
MORRILLO & LE DUC DE FOIX, *suite.*

○ LÉONOR *à Morillo.*  
UI , monsieur , nous allons partir.

LE DUC DE FOIX *à part.*  
Amour , daigne éloigner un départ qui me tue.

SANCHETTE *à Hernand.*  
On ne commence point. Je ne peux me tenir ;  
Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnue ?  
Je la verrai jalouse , & c'est un grand plaisir.

CONSTANCE *voulant passer par une porte , elle s'ouvre ,*  
*& paraît remplie de guerriers.*

Que vois-je , oh ciel , suis-je trahie ?  
Ce passage est rempli de guerriers menaçans !  
Quoi Dom Pedre en ces lieux étend sa tyrannie ?

LÉONOR.  
La frayeur trouble tous mes sens.

( Les

( Les guerriers entrent sur la scène précédés de trompettes, & tous les acteurs de la comédie se rangent d'un côté du théâtre. )

U N G U E R R I E R *chantant.*

Jeune beauté cessez de vous plaindre ,

Bannissez vos terreurs ,

C'est vous qu'il faut craindre :

Bannissez vos terreurs ,

C'est vous qu'il faut craindre ,

Régnez sur nos cœurs.

L E C H Œ U R *répète.*

Jeune beauté cessez de vous plaindre , &c.

( *Marche de guerriers dansans.* )

U N G U E R R I E R.

Lorsque Vénus vient embellir la terre ,

C'est dans nos champs qu'elle établit sa cour.

Le terrible dieu de la guerre ,

Désarmé dans ses bras fourit au tendre amour.

Toujours la beauté dispose

Des invincibles guerriers ;

Et le charmant amour est sur un lit de rose

A l'ombre des lauriers.

L E C H Œ U R.

Jeune beauté , cessez de vous plaindre , &c.

( *On danse.* )

U N G U E R R I E R.

Si quelque tyran vous opprime ,

Il va tomber la victime

De l'amour & de la valeur ,

Il va tomber sous le glaive vengeur.

U N G U E R R I E R ,

A votre présence

Tout doit s'enflammer ,

Pour votre défense

Tout doit s'armer ;

L'amour , la vengeance

Doit nous animer.

L E C H Œ U R *répète.*

A votre présence

Tout doit s'enflammer , &c.

( *On danse.* )

C O N S T A N C E à Léonor.

Je l'avouerai , ce divertissement

Me plaît , m'alarme davantage ;

On dirait qu'ils ont su l'objet de mon voyage,

Ciel ! avec mon état quel rapport étonnant !

L E O N O R .

Bon , c'est pure galanterie,

C'est un air de chevalerie ,

Que prend le vieux baron pour faire l'important.

( *La princesse veut s'en aller , le cœur l'arrête en chantant.* )

L E C H Œ U R .

Demeurez , présidez à nos fêtes ,

Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

D E U X G U E R R I E R S .

Tout l'univers doit vous rendre

L'hommage qu'on rend aux dieux ;

Mais en quels lieux

Pouvez-vous attendre  
Un hommage plus tendre,  
Plus digne de vos yeux ?

LE CHŒUR.

Demeurez , présidez à nos fêtes ,  
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

( *Les acteurs du divertissement rentrent par le même portique.* )

( *Pendant que Constance parle à Léonor , Dom Morillo qui est devant elles , leur fait des mines.* )

( *Et Sanchette qui est alors auprès du duc de Foix , le tire à part sur le devant du théâtre.* )

SANCHETTE au duc de Foix.

Ecoutez donc , mon cher amant ,  
L'aubade qu'on me donne est étrangement faite ,  
Je n'ai pas pu danser. Pourquoi cette trompette ?  
Qu'est-ce qu'un Mars , Vénus , des tyrans , des combats ,  
Et pas un seul mot de Sanchette ?  
A cette dame-ci , tout s'adresse en ces lieux.  
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi , taisons-nous ; l'amour respectueux  
Doit avoir quelquefois son bandeau sur la bouche ,  
Bien plus encor que sur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau , quel respects ! ils sont bien ennuyeux !

MORILLO s'avançant vers la princesse.

Eh bien , que dites-vous de notre sérénade ?  
La tante est-elle un peu contente de l'aubade ?

L E O N O R.

Et la tante & la nièce y trouvent mille appas.

L A P R I N C E S S E à *Léonor*.

Qu'est-ce que tout ceci ? Non , je ne comprends pas

Les contrariétés qui s'offrent à ma vue ;

Cette rusticité du seigneur du château ;

Et ce goût si noble , si beau ,

D'une fête si prompte & si bien entendue.

M O R I L L O .

Eh bien donc , notre tante approuve mon cadeau.

L E O N O R .

Il me paraît brillant , fort heureux & nouveau.

M O R I L L O .

La porte était gardée avec de beaux gens-d'armes ,

Eh , eh , l'on n'est pas neuf dans le métier des armes.

C O N S T A N C E .

C'est magnifiquement recevoir nos adieux ;

Toujours le souvenir m'en sera précieux.

M O R I L L O .

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde

Sans être fêtée , ainsi qu'on l'est ici :

Soyez sage , demeurez-y ;

Cette fête , ma foi , n'aura pas sa seconde ,

Vous chommerez ailleurs. Quand je vous parle ainsi ,

C'est pour votre seul bien ; car pour moi , je vous jure ,

Que si vous décampez , de bon cœur je l'endure ,

Et quand il vous plaira , vous pourrez nous quitter.

C O N S T A N C E .

De cette offre polie il nous faut profiter ;

Par cet autre côté, permettez que je sorte.

LEONOR.

On nous arrête encor à la seconde porte ?

CONSTANCE.

Que vois-je, quels objets ! quels spectacles charmans !

LEONOR.

Ma nièce, c'est ici le pays des romans.

( Il sort de cette seconde porte une troupe de danseurs  
& de danseuses avec des tambours de basque & des  
tambourins. )

( Après cette entrée, Léonor se trouve à côté de Morillo ,  
& lui dit : )

Qui sont donc ces gens-ci ?

MORILLO au duc de Foix.

C'est à toi de leur dire

Ce que je ne fais point.

LE DUC DE FOIX à la princesse de Navarre.

Ce sont des gens savans,

Qui dans le ciel tout courant savent lire,

Des mages d'autrefois illustres descendans,

A qui fut réservé le grand art de prédire.

( Les astrologues arabes qui étaient restés sous le portique pendant la danse, s'avancent sur le théâtre, & tous les acteurs de la comédie se rangent pour les écouter. )

UNE DEVINERESSE chante.

Nous enchaînons le tems, le plaisir fuit nos pas ;

Nous portons dans les cœurs la flatteuse espérance ;

Nous leur donnons la jouissance

Des biens même qu'ils n'ont pas ;

Le présent fuit , il nous entraîne,  
 Le passé n'est plus rien.  
 Charme de l'avenir vous êtes le seul bien  
 Qui reste à la faiblesse humaine.  
 Nous enchaînons le tems , &c.

( *On danse.* )

U N A S T R O L O G U E .

L'astre éclatant & doux de la fille de l'onde ,  
 Qui devance ou qui fuit le jour ,  
 Pour vous recommençait son tour.  
 Mars a voulu s'unir pour le bonheur du monde  
 A la planète de l'amour.

Mais quand les faveurs célestes  
 Sur nos jours précieux allaient se rassembler ,  
 Des dieux inhumains & funestes  
 Se plaisent à les troubler.

U N A S T R O L O G U E *alternativement avec le cœur.*

Dieux ennemis, dieux impitoyables,  
 Soyez confondus :  
 Dieux fecourables,  
 Tendres Vénus  
 Soyez à jamais favorables.

C O N S T A N C E .

Ces astrologues me paraissent  
 Plus instruits du passé que du sombre avenir ;  
 Dans mon ignorance ils me laissent ;  
 Comme moi sur mes maux, ils semblent s'attendrir ,  
 Ils forment comme moi des souhaits inutiles ,  
 Et des espérances stériles ,  
 Sans rien prévoir , & sans rien prévenir.



LE DEC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire ;  
Des secrets de nos cœurs ils percent le mystère.

UNE DEVINERESSE *s'approche de la princesse & chante.*

Vous excitez la plus sincère ardeur ,  
Et vous ne sentez que la haine ;  
Pour punir votre ame inhumaine

Un ennemi doit toucher votre cœur :

( *Ensuite s'avançant vers Sanchette.* )

Et vous, jeune beauté que l'amour veut conduire,  
L'amour doit vous instruire ,  
Suivez ses douces loix.  
Votre cœur est né tendre ;  
Aimez , mais en faisant un choix ,  
Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah l'on s'adresse à moi , la fête était pour nous.  
J'attendais, j'éprouvais des transports si jaloux.

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE *s'adressant*  
*à Sanchette.*

En mariage  
Un fort heureux ,  
Est un rare avantage ;  
Ses plus doux feux  
Sont un long esclavage.

Du mariage  
Formez les nœuds ;  
Mais ils sont dangereux.

L'amour heureux  
Est trop volage.

Du mariage  
Craignez les nœuds ,  
Ils sont trop dangereux.

SANCHETTE *au duc de Foix.*

Bon ! quels dangers seraient à craindre en mariage ?  
Moi , je n'en vois aucun ; de bon cœur je m'engage :  
Nous nous aimons , tout ira bien.  
Puisque nous nous aimons , nous ferons fort fideles ;  
Donnez-moi bien souvent des fêtes aussi belles ,  
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC D N FOIX.

Hélas ! j'en donnerais tous les jours de ma vie ,  
Et les fêtes sont ma folie ;  
Mais je n'espère point faire votre bonheur.

SANCHETTE.

Il est déjà tout fait , vous enchantez mon cœur.

( *On danse.* )

( *Les acteurs de la comédie sont rangés sur les ailes ;  
Sanchette veut danser avec le duc de Foix , qui s'en  
défend ; Morillo prend la princesse de Navarre &  
danse avec elle.* )

GUILLOT *avec un garçon jardinier* vient interrompre  
la danse , dérange tout , prend le duc de Foix &  
Morillo par la main , fait des signes en leur parlant  
bas , & ayant fait cesser la musique , il dit au duc  
de Foix.

Oh ! vous allez bientôt avoir une autre danse ,

Tout est perdu , comptez sur moi.

LE DUC DE FOIX à *Morillo*.

Quelle étrange aventure ! Un alcade ! Eh pourquoi ?

MORILLO.

Il vient là demander par ordre exprès du roi.

LE DUC DE FOIX.

De quel roi ?

MORILLO.

De dom Pedre.

LE DUC DE FOIX.

Allez ; le roi de France

Vous défendra bientôt de cette violence.

LEONOR à la *princesse*.

Il paraît que sur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon ; mais en attendant qu'allons-nous devenir ?

Quand un alcade parle , il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir , moi ?

MORILLO.

Sans doute , & que peut-tu prétendre ?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous , contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui toi te révolter contre un ordre précis ,

Emané du roi même ? es-tu de sang raffiné ?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs est de servir les belles ,

Et les rois ne vont qu'après elles.

M O R I L L O.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien :  
 Tu feras... Mais ma foi je ne m'en mêle en rien.  
 Rebelle à la justice ! allons, rentrez Sanchette ,  
 Plus de fête.

( *Morillo pousse Sanchette dans la maison , ren-  
 voie la musique & sort avec son monde.* )

S A N C H E T T E.

Eh quoi donc !

L E O N O R.

D'où vient cette retraite ,  
 Ce trouble , cet effroi , ce changement soudain ?

C O N S T A N C E.

Je crains de nouveaux coups de mon triste destin.

L E D U C D E F O I X.

Madame, il est affreux de causer vos alarmes :  
 Nos divertissemens vont finir par des larmes.  
 Un cruel...

C O N S T A N C E.

Ciel ! qu'entends-je ? Eh quoi jusqu'en ces lieux  
 Gaston poursuivrait-il ses projets odieux ?

L E O N O R.

Qu'avez-vous dit ?

L E D U C D E F O I X.

Quel nom prononce votre bouche ?  
 Gaston de Foix , madame , a-t-il un cœur farouche ?  
 Sur la foi de son nom , j'ose vous protester ,  
 Qu'ainsi que moi , pour vous , il donnerait sa vie ;  
 Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie ,  
 De la part de dom Pedre on vient vous arrêter.

CONSTANCE

M'arrêter ?

LE DUC DE FOIX.

Un alcade avec impatience ,  
Jusqu'en ces lieux suivit vos pas.

Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Eh sur quelle apparence ,  
Sous quel nom , quel prétexte ?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas ,  
Mais il a désigné vos gens , votre équipage ;  
Tout envoyé qu'il est d'un ennemi sauvage ,  
Il a sur-tout désigné vos appas.

LEONOR.

Ah , cachons-nous , madame.

CONSTANCE.

Où ?

LEONOR.

Chez la jardinière ,

Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher.  
La beauté ne peut se cacher.

CONSTANCE.

Fuyons.

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LEONOR.

Restons donc.

C O N S T A N C E.

Ciel ! que faire ?

L E D U C D E F O I X.

Si vous restez , si vous fuyez ,  
Je mourrai partout à vos pieds.

Madame , je n'ai point la coupable imprudence ,  
D'oser vous demander quelle est votre naissance :  
Soyez reine ou bergère , il n'importe à mon cœur :

Et le secret que vous m'en faites ,  
Du soin de vous servir n'affaiblit point l'ardeur ;  
Le trône est partout où vous êtes.

Cachez , s'il se peut , vos appas ,  
Je vais voir en ces lieux si l'on peut vous surprendre ,  
Et je ne me cacherai pas ,  
Quand il faudra vous défendre.

## S C E N E VII.

C O N S T A N C E , L E O N O R.

L E O N O R.

**E**N F I N , nous avons un appui ,  
Le brave chevalier ! nous viendrait-il de France ?

C O N S T A N C E.

Il n'est point d'Espagnol plus généreux que lui.

L E O N O R.

J'en espère beaucoup , s'il prend votre défense.

C O N S T A N C E.

Mais que peut-il seul aujourd'hui

Contre le danger qui me presse ?  
Le sort a sur ma tête épuisé tous ses coups.

L E O N O R.

Je craindrais le sort en courroux ,  
Si vous n'étiez qu'une princesse ;  
Mais vous avez , madame , un partage plus doux.  
La nature elle-même a pris votre querelle.  
Puisque vous êtes jeune & belle ,  
Le monde entier fera pour vous.

*Fin du premier acte.*



A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

SANCHETTE, GUILLOT jardinier.

SANCHETTE.  
ARRÊTE, parle-moi, Guillot.  
GUILLOT.

Oh, Guillot est pressé.

SANCHETTE.  
Guillot, demeure ; un mot ;  
Que fait notre Alamir ?

GUILLOT.  
Oh, rien n'est plus étrange ;  
SANCHETTE.  
Mais que fait-il, dis-moi ?

GUILLOT.  
Moi, je crois qu'il fait tout,  
Libéral comme un roi, jeune & beau comme un ange.

SANCHETTE.  
L'infidèle me pousse à bout.  
N'est-il pas au jardin avec cette étrangère ?

GUILLOT.  
Eh vraiment oui !  
SANCHETTE.  
Qu'elle doit me déplaire !



GUILLOT.

Eh mon Dieu ! d'où vient ce courroux ?  
Vous devez l'aimer au contraire ,  
Car elle est belle comme vous.

SANCHETTE.

D'où vient qu'on a cessé si-tôt la sérénade ?

GUILLOT.

Je n'en fais rien.

SANCHETTE.

Que veut dire un Alcade ?

GUILLOT.

Je n'en fais rien.

SANCHETTE.

D'où vient que mon père voulait  
M'enfermer sous la clef ? d'où vient qu'il s'en allait ?

GUILLOT.

Je n'en fais rien.

SANCHETTE.

D'où vient qu'Alamir est près d'elle ?

GUILLOT.

Eh , je le fais , c'est qu'elle est belle ;  
Il lui parle à genoux , tout comme on parle au roi ;  
C'est des respects , des soins , j'en suis tout hors de moi.  
Vous en seriez charmée.

SANCHETTE.

Ah , Guillot , le perfide !

GUILLOT.

Adieu ; car on m'attend , on a besoin d'un guide ,  
Elle veut s'en aller.

( Il sort. )

SANCHETTE *seule.*

Puisse-t-elle partir,

Et me laisser mon Almir !

Oh , que je suis honteuse , &amp; dépitée !

Il m'aimait en un jour ; en deux , suis-je quittée ?

Monsieur Hernand m'a dit que c'est-là le bon ton.

Je n'en crois rien du tout. Almir ! quel fripon !

S'il était sot &amp; laid , il me ferait fidele ,

Et ne pouvant trouver de conquête nouvelle ,

Il m'aimerait faute de mieux.

Comment faut-il faire à mon âge ?

J'ai des amans constans , ils sont tous ennuyeux ,

J'en trouve un seul aimable , &amp; le traître est volage.

## S C E N E II.

SANCHETTE, L'ALCADE &amp; sa fuite.

L'ALCADE.

**M**ES amis , vous avez un important emploi ;  
 Elle est dans ces jardins ; ah , la voici , c'est elle ;  
 Le portrait qu'on m'en fit me semble assez fidele ;  
 Voilà son air , sa taille , elle est jeune , elle est belle ,  
 Remplissons les ordres du roi.

Soyez prêts à me suivre &amp; faites sentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons , comptez sur notre zèle.

SANCHETTE.

Ah , messieurs , vous parlez de moi.

L'ALCADE.

L' A L C A D E.

Oui , madame , à vos traits nous savons vous connaître ;  
Votre air nous dit assez ce que vous devez être ;  
Nous venons vous prier de venir avec nous ;  
La moitié de mes gens marchera devant vous ,  
L'autre moitié suivra ? vous serez transportée  
Sûrement & sans bruit ? & par-tout respectée.

S A N C H E T T E.

Quel étrange propos ! Me transporter ! Qui ? moi !  
Eh , qui donc êtes-vous ?

L' A L C A D E.

Des officiers du roi ;  
Vous l'offensez beaucoup d'habiter ces retraites ;  
Monsieur l'amirante en secret ,  
Sans nous dire qui vous êtes ,  
Nous a fait votre portrait.

S A N C H E T T E.

Mon portrait dites-vous ?

L' A L C A D E.

Madame , trait pour trait.

S A N C H E T T E.

Mais je ne connais point ce monsieur l'amirante.

L' A L C A D E.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

S A N C H E T T E.

Món portrait à la cour a donc été porté ?

L' A L C A D E.

Apparemment.

S A N C H E T T E.

Voyez ce que fait la beauté.

Et de la part du roi vous m'enlevez ?

L'ALCADE.

Sans doute ,

C'est notre ordre précis , il le faut quoiqu'il coûte.

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener ?

L'ALCADE.

A Burgos , à la cour ;

Vous y ferez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la cour ! mais vraiment ce n'est pas me déplaire ;

La cour , j'y consens fort ; mais que dira mon père ?

L'ALCADE.

Votre père ? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là !

L'ALCADE.

C'est un honneur très-grand qui sans doute le flatte,

SANCHETTE.

On m'a dit que la cour est un pays si beau !

Hélas ! hors ce jour-ci , la vie en ce château

Fut toujours ennuyeuse & plate.

L'ALCADE.

Il faut que dans la cour votre personne éclate.

SANCHETTE.

Eh , qu'est-ce qu'on y fait ?

L'ALCADE.

Mais , du bien & du mal ;

On y vit d'espérance , on tâche de paraître ;

Près des belles toujours on a quelque rival,  
On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Eh, quand je serai-là, je verrai donc le roi ?

L'ALCADE.

C'est lui qui veut vous voir.

SANCHETTE.

Ah, quel plaisir pour moi !

Ne me trompez-vous point ? eh quoi, le roi souhaite

Que je vive à sa cour ? il veut avoir Sanchette ?

Hélas ! de tout mon cœur, il m'enlève, partons.

Est-il comme Alamir ? quelles sont ses façons ?

Comment en use-t-il, messieurs, avec les belles ?

L'ALCADE.

Il ne m'appartient pas d'en savoir des nouvelles ;

A ses ordres sacrés, je ne fais qu'obéir.

SANCHETTE.

Vous emmenez sans doute à la cour Alamir ?

L'ALCADE.

Comment ? quel Alamir ?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable,

Le plus fait pour la cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'est un gentilhomme à vous,

Sans doute, il peut venir, vous êtes la maîtresse.

SANCHETTE.

Un gentilhomme à moi, plutôt à Dieu !

L'ALCADE.

Le tems presse,

K 2

La nuit vient, les chemins ne sont pas sûrs pour nous.  
Partons.

S A N C H E T T E.

Ah, volontiers.

*S C E N E III.*

MORILLO, SANCHETTE, L'ALCADE, suite.

M O R I L L O.

**M**ESSIEURS, êtes-vous fous ?

Arrêtez donc, qu'allez-vous faire ?

Où menez-vous ma fille ?

S A N C H E T T E.

A la cour, mon cher père.

M O R I L L O.

Elle est folle; arrêtez, c'est ma fille.

L' A L C A D E.

Comment ?

Ce n'est pas cette dame, à qui je....

M O R I L L O.

Non vraiment,

C'est ma fille, & je suis Dom Morillo son père ;

Jamais on ne l'enlèvera.

S A N C H E T T E.

Quoi, jamais !

M O R I L L O.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangère,

Mais ma fille me restera.

SANCHETTE.

Elle aura donc sur moi toujours la préférence ;  
C'est elle qu'on enlève !

MORILLO.

Allez en diligence.

SANCHETTE.

L'heureuse créature ! on l'emmène à la cour :

Hélas ! quand fera-ce mon tour ?

MORILLO.

Vous voyez que du roi la volonté sacrée  
Est chez Dom Morillo comme il faut révérée ,  
Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui , fiez-vous à nos soins.

SANCHETTE.

Messieurs , ne prenez qu'elle au moins.

SCENE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

**J**E suis faisi de crainte ; ah ! l'affaire est fâcheuse.

SANCHETTE.

Eh , qu'ai-je à craindre moi ?

MORILLO.

La chose est sérieuse,

C'est affaire d'état , vois-tu , que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'état ?

M O R I L L O.

Eh , oui , j'apprends que près d'ici  
Tous les Français sont en campagne  
Pour donner un maître à l'Espagne.

S A N C H E T T E.

Qu'est-ce que cela fait ?

M O R I L L O.

On dit qu'en ce canton  
Alamir est leur espion ;  
Cette dame est errante , & chez moi se déguise ;  
Elle a tout l'air d'être comprise  
Dans quelque conspiration ;  
Et si tu veux que je le dise ,  
Tout cela sent la pendaïson.  
J'ai fait une grosse sottise ,  
De faire entrer dans ma maison  
Cette dame en ce tems de crise ,  
Et cet agréable fripon ,  
Qui me joue , & qui la courtise :  
Je veux qu'il parte tout de bon ,  
Et qu'ailleurs il s'impatronise.

S A N C H E T T E.

Lui , mon père , ce beau garçon ?

M O R I L L O.

Lui-même , il peut ailleurs donner la sérénade.





S C E N E V.

MORILLO , SANCHETTE , GUILLOT.

**A** GUILLOT *tout essoufflé.*  
 AU secours , au secours , ah , quelle étrange aubade !

M O R I L L O .

Quoi donc ?

S A N C H E T T E .

Qu'a-t-il donc fait ?

G U I L L O T .

Dans ces jardins là-bas.

M O R I L L O .

Eh bien !

G U I L L O T .

Cet Alamir , & ce monsieur l'alcade ,

Les gens d'Alamir , des soldats ,

Ayant du fer partout , en tête , au dos , aux bras ,

L'étrangère enlevée au milieu des gens d'armes ,

Et le brave Alamir tout brillant sous les armes ,

Qui la reprend soudain , & fait tomber à bas ,

Tout alentour de lui , nez , mentons , jambes ; bras ,

Et la belle étrangère en larmes ,

Des chevaux renversés , & des maîtres dessous ,

Et des valets dessus , des jambes fracassées ,

Des vainqueurs , des fuyards , des cris , du sang , des coups ,

Des lances à la fois , & des têtes cassées ,

Et la tante , & ma femme , & ma fille , avec moi ,

C'est horrible à penser , je suis tout mort d'effroi.

S A N C H E T T E.

Eh , n'est-il point blessé ?

G U I L L O T.

C'est lui qui blesse & tue ,  
C'est un héros , un diable.

M O R I L L O.

Ah , quelle étrange issue !

Quel maudit Alamir ! quel enragé , quel fou !  
S'attaquer à son maître ; & hasarder son cou !  
Et le mien , qui pis est ! Ah , le maudit esclandre !  
Qu'allons-nous devenir ? Le plus grand châtiment  
Sera le digne fruit de cet emportement ;  
Et moi bien sot aussi de vouloir entreprendre  
De retenir chez moi cette fière beauté ;

Voilà ce qu'il m'en a coûté.

Assemblons nos parens , allons chez votre mère ,  
Et tâchons d'assoupir cette effroyable affaire.

S A N C H E T T E *en s'en allant.*

Ah , Guillot ! prends bien soin de ce jeune officier ;  
Il a tort , en effet , mais il est bien aimable ,  
Il est si brave !

## S C E N E VI.

G U I L L O T *seul.*

AH , oui , c'est un homme admirable !  
On ne peut mieux se battre , on ne peut mieux payer :  
Que j'aime les héros , quand ils sont de l'espèce  
De cet amoureux chevalier !

J'ai vu ça tout-d'un-coup. La dame a sa tendresse.

J'aime à voir un jeune guerrier,  
Bien payer ses amis, bien servir sa maîtresse,  
C'est comme il faut me plaire.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

Où me réfugier ?

Hélas ! qu'est devenu ce guerrier intrépide,  
Dont l'âme généreuse & la valeur rapide  
Étalent tant d'exploits avec tant de vertu ?  
Comme il me défendait ! comme il a combattu !  
L'aurais-tu vu ? répons.

GUILLOT.

J'ai vu, je n'ai rien vu.  
Je ne vois rien encor. Une semblable fête  
Trouble terriblement les yeux.

LEONOR.

Eh, va donc t'informer.

GUILLOT.

Où, madame ?

CONSTANCE.

En tous lieux.

Va, vole, répons donc : que fait-il ? cours, arrête :  
Aurait-il succombé ? que ne puis-je à mon tour  
Défendre ce héros & lui sauver le jour ?

L E O N O R.

Hélas ! plus que jamais, le danger est extrême,  
Le nombre était trop grand.

G U I L L O T.

Contre un , ils étaient dix.

L E O N O R.

Peut-être qu'on vous cherche, & qu'Alamir est pris,

G U I L L O T.

Qui ? lui ! vous vous moquez ; il aurait pris lui-même  
Tous les alcades d'un pays.

Allez , croyez sans vous méprendre ,  
Qu'il fera mort cent fois avant que de se rendre.

C O N S T A N C E.

Il ferait mort ?

L E O N O R.

Va donc.

C O N S T A N C E.

( *Il sort.* )           Tâche de t'éclaircir.

Va vite. . . . Il ferait mort !

L E O N O R.

Je vous en vois frémir ;  
Il le mérite bien , votre ame est attendrie ;  
Mais , sur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie ?

C O N S T A N C E.

S'il vivait , Léonor , il ferait près de moi.  
De l'honneur qui le guide , il connaît trop la loi.  
Sa main pour me servir par le ciel réservée ,  
M'abandonnerait-elle après m'avoir sauvée ?  
Non ; je crois qu'en tout tems il ferait mon appui.  
Puisqu'il ne paraît pas je dois trembler pour lui.

LEONOR.

Tremblez aussi pour vous ; car tout vous est contraire.

En vain partout vous savez plaire ,

Partout on vous poursuit , on menace vos jours ;

Chacun craint ici pour sa tête.

Le maître du château qui vous donne une fête ,

N'ose vous donner du secours.

Alamir seul vous sert ; le reste vous opprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir ? & quel sera mon sort ?

LEONOR.

Songez au vôtre , hélas , quel transport vous anime !

CONSTANCE.

Léonor , ce n'est point un aveugle transport ,

C'est un sentiment légitime.

Ce qu'il a fait pour moi.

SCENE VIII.

CONSTANCE , LEONOR , ALAMIR.

ALAMIR.

J'AI fait ce que j'ai dû.

J'exécutais votre ordre , & vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point blessé ?

ALAMIR.

Le ciel , ce ciel propice ,

De votre cause en tout seconda la justice.  
Puisse un jour cette main, par de plus heureux coups,  
De tous vos ennemis vous faire un sacrifice !  
Mais un de vos regards doit les désarmer tous.

C O N S T A N C E.

Hélas ! du fort encor je ressens le courroux ;  
De vous récompenser il m'ôte la puissance.  
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

A L A M I R.

Non , c'est moi qui vous dois de la reconnaissance.  
Vos yeux me regardaient, je combattais pour vous,  
Quelle plus belle récompense !

C O N S T A N C E.

Ce que j'entends , ce que je vois ,  
Votre fort & le mien , vos discours , vos exploits ,  
Tout étonne mon ame ; elle en est confondue ;  
Quel destin nous rassemble , & par quel noble effort ,  
Par quelle grandeur d'ame en ces lieux peu connue ,  
Pour ma seule défense affrontiez-vous la mort ?

A L A M I R.

Eh n'est-ce pas assez que de vous avoir vue ?

C O N S T A N C E.

Quoi , vous ne connaissez ni mon nom , ni mon fort ,  
Ni mes malheurs , ni ma naissance ?

A L A M I R.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort  
Qu'un moment de votre présence ?

C O N S T A N C E.

Alamir , je vous dois ma juste confiance ,  
Après des services si grands.

Je suis fille des rois & du sang de Navarre ;

Mon sort est cruel & bizarre :

Je fuyais ici deux tyrans :

Mais vous de qui le bras protège l'innocence ,

A votre tour daignez vous découvrir.

A L A M I R.

Le sort juste une fois me fit pour vous servir ,

Et ce bonheur me tient lieu de naissance :

Quoi puis-je encor vous secourir ?

Quels sont ces deux tyrans de qui la violence

Vous persécutait à la fois ?

Dom Pedre est le premier ? Je brave sa vengeance.

Mais l'autre quel est-il ?

C O N S T A N C E.

L'autre est le duc de Foix.

A L A M I R.

Ce duc de Foix qu'on dit & si juste, & si tendre !

Eh que pourrai-je contre lui ?

C O N S T A N C E.

Alamir , contre tous vous serez mon appui ;

Il cherche à m'enlever.

A L A M I R.

Il cherche à vous défendre ;

On le dit, il le doit, & tout le prouve assez.

C O N S T A N C E.

Alamir ! & c'est vous ! c'est vous qui l'excusez !

A L A M I R.

Non , je dois le haïr si vous le haïssez.

Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même ;

Mais comment condamner un mortel qui vous aime ?

On dit que la vertu l'a pu seule enflammer ;  
S'il est ainsi , grand dieu , comme il doit vous aimer !  
On dit que devant vous il tremble de paraître ,  
Que ses jours aux remords sont tous sacrifiés ;  
On dit qu'enfin si vous le connaissiez ,  
Vous lui pardonneriez peut-être.

C O N S T A N C E .

C'est vous seul que je veux connaître ,  
Parlez-moi de vous seul , ne trompez plus mes vœux.

A L A M I R .

Ah daignez épargner un soldat malheureux ;  
Ce que je suis dément ce que je peux paraître.

C O N S T A N C E .

Vous êtes un héros , & vous le paraîsez.

A L A M I R .

Mon sang me fait rougir. Il me condamne assez.

C O N S T A N C E .

Si votre sang est d'une source obscure ,  
Il est noble par vos vertus ,  
Et des destins j'effacerai l'injure.  
Si vous êtes sorti d'une source plus pure ,  
Je. . . . mais vous êtes prince , & je n'en doute plus ;  
Je n'en veux que l'aveu , le reste me l'assure ,  
Parlez.

A L A M I R .

J'obéis à vos loix ;  
Je voudrais être prince , alors que je vous vois.  
Je suis un cavalier.





SCENE IX.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX,  
LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

**V**OUS ? vous êtes un traître,  
Vous n'échapperez pas , & je prétends connaître  
Pour qui la fête était, qui vous trompiez des deux.

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé personne, & si je fais des vœux,  
Ces vœux sont trop cachés, & tremblent de paraître.  
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.

Une fête est un hommage,  
Que la galanterie, ou bien la vanité,  
Sans en prendre aucun avantage,  
Quelquefois donne à la beauté.

Si j'aimais, si j'osais m'abandonner aux flammes  
De cette passion, vertu des grandes ames,  
J'aimerais constamment sans espoir de retour ;

Je mêlerais dans le silence  
Les plus profonds respects au plus ardent amour.  
J'aimerais un objet d'une illustre naissance.

SANCHETTE *à part.*

Mon père est bon baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingénu.

SANCHETTE.

— Je la suis fort.

LE DUC DE FOIX.

Doux, fier, éclairé, retenu,  
Qui joindrait sans effort l'esprit & l'innocence.

SANCHE TTE à part.

Est-ce moi ?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerais certain air de grandeur,  
Qui produit le respect sans inspirer la crainte,  
La beauté sans orgueil, la vertu sans contrainte,  
L'auguste majesté sur le visage empreinte,  
Sous les voiles de la douceur.

SANCHE TTE.

De la majesté ! moi !

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutais mon cœur,  
Si j'aimais, j'aimerais avec délicatesse,  
Mais en brûlant avec transport :  
Et je cacherais ma tendresse,  
Comme je dois cacher mes malheurs & mon sort.

LÉONOR.

Eh bien, connaissez-vous la personne qu'il aime ?

CONSTANCE à Léonor.

Je ne me connais pas moi-même,  
Mon cœur est trop ému pour oser vous parler.



SCENE

S C E N E X.

MORILLO & les personnages précédens.

MORILLO.  
HÉLAS ! tout cela fait trembler :

Ta mère en va mourir , que deviendra ma fille ?  
L'enfer est déchaîné , mon château , ma famille ;  
Mon bien , tout est pillé , tout est à l'abandon ,  
Le duc de Foix a fait investir ma maison.

CONSTANCE.

Le duc de Foix ? Qu'entends-je ? O ciel ! ta tyrannie  
Veut encor par ses mains persécuter ma vie !

MORILLO.

Bon , ce n'est là que la moindre partie  
De ce qu'il nous faut essuyer.

Un certain du Guesclin , brigand de son métier ,  
Turc de religion , & Breton d'origine ,  
Avec des spadassins , devers Burgos chemine.  
Ce traître duc de Foix vient de s'affocier  
Avec toute cette racaille.

Contr'eux , tout près d'ici , le roi va guerroyer ,  
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainsi donc à mon sort je n'ai pu résister ;  
Son inévitable poursuite  
Dans le piège me précipite ,  
Par les mêmes chemins choisis pour l'éviter.  
Toujours le duc de Foix ! sa funeste tendresse

Est pire que la haine , il me poursuit sans cesse.

M O R I L L O.

C'est bien moi qu'il poursuit , si vous le trouvez bon :  
Serait-ce donc pour vous que je suis au pillage ?

On fera sauter ma maison.

Est-ce vous qui causez tout ce maudit ravage ?

Quelle personne étrange êtes-vous , s'il vous plaît ,

Pour que les rois & les princes

Prennent à vous tant d'intérêt ,

Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces ?

C O N S T A N C E.

Je suis infortunée , & c'est assez pour vous.

Si vous avez un cœur.

---

### *S C E N E   X I.*

Les acteurs précédens , UN OFFICIER du  
duc de Foix , suite.

L' O F F I C I E R.

**V**OYEZ à vos genoux ,

Madame, un envoyé du duc de Foix mon maître ;

De sa part je mets en vos mains

Cette place où lui-même il n'oserait paraître :

En son nom je viens reconnaître

Vos commandemens souverains.

Mes soldats sous vos loix vont , avec allégresse ,

Vous suivre , ou vous garder , ou sortir de ces lieux ;

Et quand le duc de Foix combat pour vos beaux yeux ,

Nous répondons ici des jours de votre altesse.

MORILLO.

Son Altesse ! Eh bon dieu , quoi , madame est princesse ?

L'OFFICIER.

Princesse de Navarre , & suprême maîtresse  
De vos jours & des miens , & de votre maison.

CONSTANCE.

Je suis hors de moi-même.

MORILLO.

Ah , madame , pardon.

Je me jette à vos pieds.

LÉONOR.

Vous voilà reconnue.

MORILLO.

De mes desseins coquets la singulière issue !

SANCHETTE.

Quoi , vous êtes princesse , & faite comme nous !

L'OFFICIER.

Nous attendons ici vos ordres à genoux.

CONSTANCE.

Je rends grâce à vos soins , mais ils sont inutiles.

Je ne crains rien dans ces asiles ;

Alamir est ici ; contre mes oppresseurs

Je n'aurai pas besoin de nouveaux défenseurs.

L'OFFICIER.

Alamir ! de ce nom je n'ai point connaissance ;

Mais je respecte en lui l'honneur de votre choix ;

S'il combat pour votre défense ,

Nous serons trop heureux de servir sous ses loix :

Je vous ramène aussi vos compagnes fidelles ,

Vos premiers officiers, vos dames du palais,  
Echappés aux tyrans, ils nous suivent de près.

L É O N O R.

Ah ! les agréables nouvelles !

C O N S T A N C E.

Ciel ! qu'est-ce que je vois.

LES TROIS GRACES & une troupe d'Amours & de  
Plaisirs paraissent sur la scène.

L É O N O R.

Les Graces, les Amours !

LE DUC DE FOIX.

Ainsi Gaston de Foix veut vous servir toujours.

*On danse.*

S A N C H E T T E au duc de Foix.

*(Interrompant la danse.)*

Ce sont donc là ses domestiques ?

Que les grands sont heureux, & qu'ils sont magnifiques !

Quoi de toute princesse est-ce-là la maison ?

Ah ! que j'en fois, je vous conjure :

Quel cortège ! quel train !

LE DUC DE FOIX.

Ce cortège est un don

Qui vient des mains de la nature ;

Toute femme y prétend.

S A N C H E T T E.

Puis-je y prétendre aussi ?

LE DUC DE FOIX.

Oui sans doute, avec vous les Graces sont ici :

Les Graces suivent la jeunesse,

Et vous les partagez avec cette princesse.

S A N C H E T T E.

Il le faut avouer, on n'a point de parent

Plus agréable & plus galant.

Venez, que je vous parle; expliquez-moi de grace

Ce qu'est un duc de Foix, & tout ce qui se passe:

Restez auprès de moi, contez-moi tout cela,

Et parlez-moi toujours, pendant qu'on dansera.

(*Elle s'assied auprès du duc de Foix.*)

(*On danse.*)

L E S T R O I S G R A C E S *chantent.*

La nature en vous formant,

Près de vous nous fit naître;

Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître:

Nous vous servons fidèlement:

Mais le charmant amour est notre premier maître.

(*On danse.*)

U N E D E S G R A C E S.

Vents furieux, tristes tempêtes,

Fuyez de nos climats:

Beaux jours, levez-vous sur nos têtes,

Fleurs, naîsez sur nos pas.

(*On danse.*)

Echo, voix errante,

Légère habitante,

De ce séjour,

Echo, fille de l'amour,

Doux rossignol, bois épais, onde pure,

Répétez avec moi ce que dit la nature,

Il faut aimer à son tour.

(*On danse.*)

UN PLAISIR.

*(Paroles sur un menuet.)**(Premier couplet.)*

Non ; le plus grand empire

Ne peut remplir un cœur ,

Charmant vainqueur ,

Dieu séducteur ,

C'est ton délire ,

Qui fait le bonheur.

*( On danse. )*

UNE BERGERE.

J'aime, &amp; je crains ma flamme.

Je crains le repentir.

Tendre desir ,

Premier plaisir ,

Dieu de mon ame ,

Fais-moi moins gémir.

UN BERGER.

Ah le refus , la feinte ,

Ont des charmes puissans ;

Desirs naissans ,

Combats charmans ,

Tendre contrainte ,

Tout sert les amans.

*( On danse. )*UN AMOUR. *alternativement avec le cœur.*

Divinité de cet heureux séjour ,

Triomphe &amp; fais grace ,

Pardonne à l'audace ,

Pardonne à l'amour.

*( On danse. )*

LE MÊME AMOUR.

Toi seule es cause

De ce qu'il ose.

Toi seule allumas ses feux.

Quel crime est plus pardonnable ?

C'est celui de tes beaux yeux.



En les voyant tout mortel est coupable.

LE CHŒUR.

Divinité de cet heureux séjour ,  
Triomphe & fais grace ,  
Pardonne à l'audace ;  
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour , & non pas à l'audace.  
Un téméraire amant , ennemi de ma race ,  
Ne pourra m'appaiser jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connais son malheur , & sans doute il l'accable ;  
Mais ferez-vous toujours inexorable ?

CONSTANCE.

Alamir , je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point sa destinée :

Les devins ont prédit à votre ame étonnée ,  
Qu'un jour votre ennemi serait votre vainqueur.

CONSTANCE.

Les devins se trompaient , fiez-vous à mon cœur.

LE CHŒUR *chante.*

On diffère vainement ;  
Le sort nous entraîne ,  
L'amour nous amène  
Au fatal moment.

(*Trompettes & tymbales.*)

CONSTANCE.

Mais d'où partent ces cris , ces sons , ces bruits de guerre ?

HERNAND arrivant avec précipitation.  
On marche , & les Français précipitent leurs pas,  
Ils n'attendent personne.

LE DUC DE FOIX.

Ils ne m'attendent pas.

Et je vole avec eux.

CONSTANCE.

Les jeux & les combats  
Tour-à-tour aujourd'hui partagent-ils la terre ?  
Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas?

LE DUC DE FOIX.

Je fers sous les Français , & mon devoir m'appelle ;  
Ils combattent pour vous ; jugez s'il m'est permis  
De rester un moment loin d'un peuple fidele,  
Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.

( Il sort. )

CONSTANCE à Léonor.

Ah Léonor ! cachons un trouble si funeste.  
La liberté des pleurs est tout ce qui me reste.

( Elles sortent. )

SANCHETTE.

Sans ce brave Alamir que devenir hélas !

MORILLO.

Que d'aventures, quel fracas !  
Quels démons en un jour assemblent des alcades,  
Des Alamir , des férénaes ,  
Des princesses & des combats !

SANCHETTE.

Vous allez donc aussi servir cette princesse ?  
Vous suivrez Alamir , vous combattrez.

MORILLO.

Qui, moi ?

Quelque sot ! Dieu m'en garde.

SANCHETTE.

Et pourquoi non ?

MORILLO.

Pourquoi ?

C'est que j'ai beaucoup de sagesse.

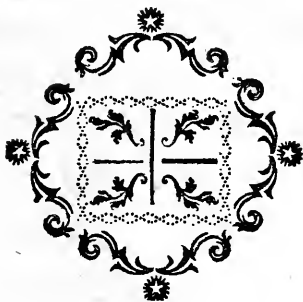
Deux rois s'en vont combattre à cinq cents pas d'ici,

Ce sont des affaires fort belles,

Mais ils pourront sans moi terminer leurs querelles,

Et je ne prends point de parti.

*Fin du second acte.*



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR, HERNAND.

L É O N O R.

QUEL est notre destin ?

H E R N A N D.

Délivrance & victoire.

C O N S T A N C E.

Quoi, Dom Pedre est défait ?

H E R N A N D.

Oui , rien ne peut tenir

Contre un peuple né pour la gloire ,

Pour vaincre , & pour vous obéir.

On poursuit les fuyards.

C O N S T A N C E.

Et le brave Alamir ?

H E R N A N D.

Madame , on doit à sa personne

La moitié du succès que ce grand jour nous donne :

Invincible aux combats , comme avec vous soumis ,

Il vole à la mêlée aussi-bien qu'aux aubades ;

Il a traité nos ennemis ,

Comme il a traité les alcades.]

Il est en ce moment avec le duc de Foix ,

Dont nos soldats charmés célèbrent les exploits ;

Mais il pense à vous seule , & pénétré de joie ,  
 A vos pieds Alamir m'envoie ,  
 Et je sens , comme lui , les transports les plus doux ,  
 Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

C O N S T A N C E .

Je veux absolument savoir de votre bouche....

H E R N A N D .

Eh quoi , madame ?

C O N S T A N C E .

Un secret qui me touche ;  
 Je veux savoir quel est ce généreux guerrier.

H E R N A N D .

Puis-je parler , madame , avec quelque assurance ?

C O N S T A N C E .

Ah , parlez ; est-ce à lui de cacher sa naissance ?  
 Qu'est-il ? répondez-moi.

H E R N A N D .

C'est un brave officier  
 Dont l'ame est assez peu commune ,  
 Elle est au-dessus de son rang ;  
 Comme tant de Français , il prodigue son sang ,  
 Il se ruine enfin pour faire sa fortune.

L É O N O R .

Il la fera sans doute.

C O N S T A N C E .

Eh , quel est son projet ?

H E R N A N D .

D'être toujours votre sujet ;  
 D'aller à votre cour , d'y servir avec zèle ,  
 De combattre pour vous , de vivre & de mourir ,

De vous voir , de vous obéir ,  
 Toujours généreux & fidele ;  
 Appartenir à vous , est tout ce qu'il prétend.

C O N S T A N C E .

Ah , le ciel lui devait un sort plus éclatant !  
 Rien qu'un simple officier ! mais dans cette occurrence ,  
 Quel parti prend le duc de Foix ?

H E R N A N D .

Votre parti , le parti de la France ,  
 Le parti du meilleur des rois.

C O N S T A N C E .

Que n'osera-t-il point ? que va-t-il entreprendre ?  
 Où va-t-il ?

H E R N A N D .

A Burgos il doit bientôt se rendre.  
 Je cours vers Almir , ne lui pourrais-je apprendre  
 Si mon message est bien reçu ?

C O N S T A N C E .

Allez ; & dites-lui que le cœur de Constance  
 S'intéresse à tant de vertu ,  
 Plus encor qu'à ma délivrance.

## S C E N E II.

C O N S T A N C E , L E O N O R .

R I E N C O N S T A N C E .  
 Rien qu'un simple officier ?

L É O N O R .

Tout le monde le dit.

C O N S T A N C E.

Mon cœur ne peut le croire , & mon front en rougit.

L É O N O R.

J'ignore de quel sang le destin l'a fait naître ,  
Mais on est ce qu'on veut avec un si grand cœur.

C'est à lui de choisir le nom dont il veut être ,

Il lui fera beaucoup d'honneur.

C O N S T A N C E.

Que de vertu ! que de grandeur !

Combien sa modestie illustre sa valeur !

L É O N O R.

C'est peu d'être modeste , il faut avoir encore

De quoi pouvoir ne l'être pas.

Mais ce héros a tout , courage , esprit , appas ;

S'il a quelques défauts , pour moi je les ignore ,

Et vos yeux ne les verraient pas.

J'ai vu quelques héros assez insupportables ;

Et l'homme le plus vertueux ,

Peut être le plus ennuyeux ;

Mais comment résister à des vertus aimables ?

C O N S T A N C E.

Alamir fera mon malheur.

Je lui dois trop d'estime & de reconnaissance.

L É O N O R.

Déjà dans votre cœur il a sa récompense ,

J'en crois assez votre rougeur ;

C'est de nos sentimens le premier témoignage.

C O N S T A N C E.

C'est l'interprète de l'honneur.

Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur ,

S'en indigne sur mon visage.

O ciel ! que devenir , s'il était mon vainqueur !

Je le crains , je me crains moi-même ,  
Je tremble de l'aimer , & je ne fais s'il m'aime.

L É O N O R ,

Il voit que votre orgueil ferait trop offensé  
Par ce mot dangereux , si charmant & si tendre ;  
Il ne vous l'a pas prononcé ,  
Mais qu'il sait bien le faire entendre !

C O N S T A N C E .

Ah ! son respect encor est un charme de plus.  
Alamir ! Alamir a toutes les vertus.

L É O N O R .

Que lui manque-t-il donc ?

C O N S T A N C E .

Le hasard , la naissance.  
Quelle injustice ! ô ciel ! ... mais sa magnificence ,  
Ces fêtes , cet éclat , ses étonnans exploits ,  
Ce grand air , ses discours , son ton même , sa voix...

L É O N O R .

Ajoutez-y l'amour , qui parle en sa défense.  
Sans doute il est du sang des rois.

C O N S T A N C E .

Tout me le dit , & je le crois.  
Son amour délicat voulait que je rendisse ,  
A tant de grandeur d'ame , à ce rare service ,  
Ce qu'ailleurs on immole à son ambition.  
Ah ! si pour m'éprouver , il m'a caché son nom ,  
S'il n'a jamais d'autre artifice ,  
S'il est prince , s'il m'aime !... O ciel ! que me veut-on ?



SCENE III.

CONSTANCE, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

MADAME, à vos genoux, souffrez que je me jette.

Madame, protégez Sanchette :

Je vous ai mal connue, & pourtant malgré moi,

Je sentais du respect, sans savoir bien pourquoi.

Vous voilà, je crois, reine : il faut à tout le monde

Faire du bien à tout moment,

A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le sort me seconde,

C'est mon projet, du moins.

LEONOR.

Est bien, ma belle enfant,

Madame a des bontés; quel bien faut-il vous faire ?

SANCHETTE.

On dit le duc de Foix vainqueur ;

Mais je prends peu de part au destin de la guerre ;

Tout cela m'épouvante, & ne m'importe guère ;

J'aime, & c'est tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur

M'intéresse pour vous ; parlez, foyez sincère.

SANCHETTE.

Ah, je suis de très-bonne foi.

J'aime Alamir, madame, & j'avais su lui plaire ;

Il devait parler à mon père ;

Il est de mes parens ; il vint ici pour moi.

CONSTANCE *se retournant vers Léonor.*

Son parent , Léonor !

SANCHETTE.

En écoutant ma plainte ,  
D'un profond déplaisir votre ame semble atteinte !

CONSTANCE.

Il l'aimait !

SANCHETTE.

Votre cœur paraît bien agité !

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue , illusion flatteuse !

SANCHETTE.

Peut-on se voir princesse , & n'être pas heureuse ?

CONSTANCE.

Hélas ! votre simplicité  
Croit que dans la grandeur est la félicité ;  
Vous vous trompez beaucoup ; ce jour doit vous apprendre  
Que dans tous les états , il est des malheureux.  
Vous ne connaissez pas mes destins rigoureux.  
Au bonheur , croyez-moi , c'est à vous de prétendre.  
Mon cœur , de ce grand jour , est encor effrayé ;  
Le ciel me conduisit de disgrâce en disgrâce ,  
Mon sort peut-il être envié ?

SANCHETTE.

Votre altesse me fait pitié ;  
Mais je voudrais être à sa place.  
Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment.  
Alamir est tout fait pour être mon amant.

Je

Je bénis le ciel que vous soyez princesse ,  
 Il faut un prince à votre altesse ;  
 Un simple gentilhomme est peu pour vos appas.  
 Seriez-vous assez rigoureuse ,  
 Pour m'ôter mon amant , en ne le prenant pas ?  
 Vous qui semblez si généreuse !  
 CONSTANCE *ayant un peu rêvé.*  
 Allez . . . ne craignez rien . . . quoi ! le sang vous unit ?

SANCHETTE.

Oui , madame.

CONSTANCE.

Il vous aime !

SANCHETTE.

Oui , d'abord il l'a dit ,

Et d'abord je l'ai cru ; souffrez que je le croie :  
 Madame , tout mon cœur avec vous se déploie.  
 Chez messieurs mes parens je me mourais d'ennui ;  
 Il faut qu'en l'épousant , pour comble de ma joie ,  
 J'aïlle dans votre cour vous servir avec lui.

CONSTANCE.

Vous ! avec Alamir ?

SANCHETTE.

Vous connaissez son zèle ,

Madame , qu'avec lui , votre cour sera belle !

Quel plaisir de vous y servir !

Ah ! quel charme de voir , & sa reine , & son prince !

Un chagrin à la cour donne plus de plaisir

Que mille fêtes en province.

Mariez-nous , madame , & faites-nous partir.

C O N S T A N C E.

Etouffe tes soupirs , malheureuse Constance ;  
 Soyons en tous les tems digne de ma naissance. . . .  
 Oui ; vous l'épouserez . . . comptez sur mon appui.  
 Au vaillant Alamir , je dois ma délivrance ;  
 Il a tout fait pour moi . . . je vous unis à lui ;  
 Et vous ferez sa récompense.

S A N C H E T T E.

Parlez donc à mon père.

C O N S T A N C E.

Oui.

S A N C H E T T E.

Parlez aujourd'hui ,

Tout-à-l'heure.

C O N S T A N C E.

Oui . . . quel trouble &amp; quel effort extrême !

S A N C H E T T E.

Quel excès de bonté ! je tombe à vos genoux ,  
 Madame , & je ne fais qui j'aime.  
 Le plus sincèrement d'Alamir ou de vous.

*( Elle fait quelques pas pour-s'en aller. )*

C O N S T A N C E.

De mon fort ennemi la rigueur est constante.

S A N C H E T T E *revenant.*

C'est à condition que vous m'emmènerez.

C O N S T A N C E.

C'en est trop.

S A N C H E T T E.

De nous deux vous ferez si contente.

*( à Léonor. )*

Avertissez-moi , vous , lorsque vous partirez.

( *En s'en allant.* )

Que je suis une heureuse fille !  
Qu'on va me respecter ce soir dans ma famille !

S C E N E IV.

CONSTANCE, LÉONOR.

CONSTANCE.  
**A** Quels maux différens tous mes jours sont livrés !  
Léonor connais-tu ma peine & non outrage ?

LÉONOR.  
Je supportais, madame, avec tranquillité,  
Les persécutions, le couvent, le voyage ;  
J'essuyais même avec gaieté  
Ces infortunes de passage.

Vous me faites enfin connaître la douleur,  
Tout le reste n'est rien près des peines du cœur ;  
Le vrai malheur est son ouvrage.

CONSTANCE.  
Je suis accoutumée à dompter le malheur.

LÉONOR.  
Ainsi par vos bontés, sa parente l'épouse.  
Il méritait d'autres appas.

CONSTANCE.  
Si j'étais son égale, hélas !  
Que mon ame serait jalouse !  
Oublions Alamir, ses vertus, ses attraits,  
Ce qu'il est, ce qu'il devrait être.

Tout ce qui de mon cœur s'est presque rendu maître.  
Non, je ne l'oublierai jamais.

LEONOR.

Vous ne l'oublierez point ! vous le cédez !

CONSTANCE.

Sans doute.

LEONOR.

Hélas ! que cet effort vous coûte !  
Mais ne ferait-il point un effort généreux,  
Non moins grand , beaucoup plus heureux ?  
Celui d'être au-dessus de la grandeur suprême ?  
Vous pouvez aujourd'hui disposer de vous même.  
Elever un héros , est-ce vous avilir !  
Est-ce donc par orgueil qu'on aime ?  
N'a-t-on que des rois à choisir ?  
Alamir ne l'est pas , mais il est brave & tendre.

CONSTANCE.

Non le devoir l'emporte , & tel est son pouvoir.

LEONOR.

Hélas ! gardez-vous bien de prendre  
La vanité pour le devoir.  
Que résolvez-vous donc ?

CONSTANCE.

Moi ! d'être au désespoir ,  
D'obéir en pleurant à ma gloire importune ,  
D'éloigner le héros dont je me sens charmer ,  
De goûter le bonheur de faire sa fortune ,  
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.  
( On entend derrière le théâtre un bruit de trompette. )

CHŒUR.

Triomphe victoire,  
L'équité marche devant nous ;  
Le ciel y joint la gloire,  
L'ennemi tombe sous nos coups.  
Triomphe victoire

LEONOR.

Est-ce le duc de Foix qui prétend par des fêtes ,  
Vous mettre encor , madame , au rang de ses conquêtes ?

CONSTANCE.

Ah je déteste le parti ,  
Dont la victoire a secondé ses armes ;  
Quel qu'il soit , Léonor , il est mon ennemi.  
Puisse le duc de Foix , auteur de mes alarmes ,  
Pussent Dom Pedre & lui l'un par l'autre périr !  
Mais , ô ciel ! conservez mon vengeur Alamir ,  
Dût-il ne point m'aimer , dût-il causer mes larmes.

S C E N E V.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE, LEONOR.

LE DUC DE FOIX.  
**M**ADAME , les Français ont délivré ces lieux ;  
Dom Pedre est descendu dans la nuit éternelle.

Gaston de Foix victorieux ,  
Attend encor une gloire plus belle ,  
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous , & qu'osez-vous m'apprendre ?

Il paraîtrait en des lieux où je suis !

Dom Pedre est mort , & mes ennuis  
Survivraient encor à sa cendre !

LE DUC DE FOIX.

Gaston de Foix vainqueur en ces lieux va se rendre.  
J'ai combattu sous lui ; j'ai vu dans ce grand jour ,  
Ce que peut le courage , & ce que peut l'amour.  
Pour moi , seul malheureux , ( si pourtant je peux l'être ,  
Quand des jours plus sereins pour vous semblent renaître )  
Pénétré , plein de vous , jusqu'au dernier soupir ,  
Je n'ai qu'à m'éloigner , où plutôt qu'à vous fuir.

C O N S T A N C E .

Vous partez !

LE DUC DE FOIX.

Je le dois.

C O N S T A N C E .

Arrêtez , Alamir.

LE DUC DE FOIX.

Madame !

C O N S T A N C E .

Demeurez , je fais trop quelle vue  
Vous conduisit en ce séjour.

LE DUC DE FOIX.

Quoi , mon ame vous est connue ?

C O N S T A N C E .

Oui.

LE DUC DE FOIX.

Vous sauriez ?

C O N S T A N C E .

Je fais que d'un tendre retour



On peut payer vos vœux. Je fais que l'innocence,  
Qui des dehors du monde a peu de connaissance,

Peut plaire & connaître l'amour.

Je fais qui vous aimiez, & même avant ce jour...

Elle est votre parente, & doublement heureuse.

Je ne m'étonne point qu'une ame vertueuse,

Ait pu vous chérir à son tour.

Ne partez point, je vais en parler à sa mère.

La doter richement, est le moins que je dois ;

Devenant votre épouse elle me fera chère ;

Ce que vous aimerez aura des droits sur moi.

Dans vos enfans je chérirai leur père ;

Vos parens, vos amis, me tiendront lieu des miens ;

Je les comblerai tous de dignités, de biens.

C'est trop peu pour mon cœur & rien pour vos services.

Je ne ferai jamais d'assez grands sacrifices ;

Après ce que je dois à vos heureux secours,

Cherchant à m'acquitter je vous devrai toujours.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendais pas à cette récompense.

Madame, ah ! croyez-moi, votre reconnaissance

Pourrait me tenir lieu de plus grands châtimens.

Non, vous n'ignorez pas mes secrets sentimens ;

Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pu me plaire.

Vous voulez, je le vois, punir un téméraire ;

Mais laissez-le à lui-même, il est assez puni.

Sur votre renommée, à vous seule asservi,

Je me crus fortuné pourvu que je vous visse ;

Je crus que mon bonheur était dans vos beaux yeux ;

Je vous vis dans Burgos, & ce fut mon supplice.

Oui , c'est un châtiment des dieux ,  
D'avoir vu de trop près leur chef-d'œuvre adorable :  
Le reste de la terre en est insupportable :  
Le ciel est sans clarté , le monde est sans douceurs :  
On vit dans l'amertume , on devore ses larmes ;  
Et l'on est malheureux auprès de tant de charmes ,  
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

C O N S T A N C E .

Quoi , je ferais la cause & l'objet de vos peines !  
Quoi , cette innocente beauté  
Ne vous tenait pas dans ses chaînes !  
Vous osez !

L E D U C D E F O I X .

Cet aveu plein de timidité ,  
Cet aveu de l'amour le plus involontaire ,  
Le plus pur à la fois , & le plus emporté ,  
Le plus respectueux , le plus sûr de déplaire ;  
Cet aveu malheureux peut-être a mérité  
Plus de pitié que de colère.

C O N S T A N C E .

Alamir , vous m'aimez !

L E D U C D E F O I X .

Oui , dès long-tems ce cœur ,  
D'un feu toujours caché brûlait avec fureur ;  
De ce cœur éperdu voyez toute l'ivresse ;  
A peine encor connu par ma faible valeur ,  
Né simple cavalier , amant d'une princesse ,  
Jaloux d'un prince & d'un vainqueur ,  
Je vois le duc de Foix amoureux , plein de gloire ,  
Qui , du grand Du Guesclin compagnon fortuné ,

Aux yeux de l'Anglais confterné,  
 Va vous donner un roi des mains de la victoire.  
 Pour toute récompense, il demande à vous voir ;  
 Oubliant ses exploits , n'osant s'en prévaloir ,  
 Il attend son arrêt , il l'attend en silence.  
 Moins il espère , & plus il semble mériter ;  
 Est-ce à moi de rien disputer ,  
 Contre son nom , sa gloire, & sur-tout sa constance ?

C O N S T A N C E.

A quoi suis-je réduite ! Alamir , écoutez :  
 Vos malheurs sont moins grands que mes calamités ;  
 Jugez-en ; concevez mon désespoir extrême.  
 Sachez que mon devoir est de ne voir jamais

Ni le duc de Foix , ni vous-même.

Je vous ai déjà dit à quel point je le hais.  
 Je vous dis encor plus ; son crime impardonnable

Excitait mon juste courroux ;  
 Ce crime jusqu'ici le fit seul haïssable ,  
 Et je crains à présent de le haïr pour vous.  
 Après un tel discours , il faut que je vous quitte.

L E D U C D E F O I X.

Non , madame , arrêtez ; il faut que je mérite  
 Cet oracle étonnant qui passe mon espoir.  
 Donner pour vous ma vie, est mon premier devoir ;  
 Je puis punir encor ce rival redoutable ,  
 Même au milieu des siens je puis percer son flanc ,  
 Et noyer tant de maux dans les flots de son sang ;  
 J'y cours.

C O N S T A N C E.

Ah ! demeurez , quel projet effroyable !

Ah ! respectez vos jours à qui je dois les miens ;  
 Vos jours me sont plus chers que je ne hais les siens.

LE DUC DE FOIX.

Mais est-il en effet si sûr de votre haine ?

CONSTANCE.

Hélas ! plus je vous vois , plus il m'est odieux.

LE DUC DE FOIX *se jetant à genoux , &  
 présentant son épée.*

Punissez donc son crime en terminant sa peine ,  
 Et puisqu'il doit mourir , qu'il expire à vos yeux.  
 Il bénira vos coups ; frappez , que cette épée  
 Par vos divines mains soit dans son sang trempée ;  
 Dans ce sang malheureux , brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE *l'arrêtant.*

Ciel ! Alamir , que vois-je , & qu'avez-vous pu dire ?  
 Alamir , mon vengeur , vous par qui je respire. . . . .  
 Etes-vous celui que je hais ?

LE DUC DE FOIX.

Je suis celui qui vous adore ;

Je n'ose prononcer encore

Ce nom haï long-tems , & toujours dangereux ;  
 Mais parlez , de ce nom faut-il que je jouisse ?  
 Faudra-t-il qu'avec moi ma mort l'ensevelisse ,  
 Ou que de tous les noms il soit le plus heureux ?  
 J'attends de mon destin l'arrêt irrévocable ;

Faut-il vivre , faut-il mourir ?

CONSTANCE.

Ne vous connaissant pas je croyais vous haïr ;  
 Votre offense à mes yeux semblait inexcusable.  
 Mon cœur à son courroux s'était abandonné.

Mais je sens que ce cœur vous aurait pardonné,  
S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi ! ce jour a donc fait ma gloire & mon bonheur !

CONSTANCE.

De Dom Pedre & de moi vous êtes le vainqueur.

SCENE VI.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND, & les  
acteurs de la scène précédente, fuite.

MORILLO.

ALLONS, une princesse est bonne à quelque chose ;  
Puisqu'elle veut te marier ,  
Et que ton bon cœur s'y dispose ,  
Je vais au plus vite , & pour cause ,  
Avec Alamir te lier ,  
Et conclure à l'instant la chose.

( Appercevant Alamir qui parle bas , & qui embrasse les  
genoux de la princesse. )

Oh ! oh ! que fait donc là mon petit officier ?  
Avec elle tout bas il cause ,  
D'un air tant soit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier  
De me donner à lui pour femme :

Elle ne répond point , ils sont d'accord.

CONSTANCE *au duc de Foix, à qui elle parlait  
bas auparavant.*

Mon ame,  
Mes états, mon destin, tout est au duc de Foix ;  
Je vous le dis encor, vos vertus, vos exploits  
Me sont moins chers que votre flamme.

S A N C H E T T E.

Le duc de Foix ? mon père, avez-vous entendu ?

M O R I L L O.

Lui, duc de Foix ! te moques-tu ?  
Il est notre parent.

S A N C H E T T E.

S'il allait ne plus l'être ?

H E R N A N D.

Il vous faut avouer que ce héros mon maître,  
Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,  
Est un prince puissant, galant, victorieux ;  
Et qu'il s'est fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX *en se retournant vers Hernand.*  
Ah ! dites seulement qu'il est un prince heureux ;  
Dites que pour jamais, il consacre ses vœux  
A cet objet charmant notre unique espérance,  
La gloire de l'Espagne, & l'amour de la France.

S A N C H E T T E.

Adieu mon mariage ! hélas trop bonnement,  
Moi j'ai cru qu'on m'aimait.

M O R I L L O.

Quelle étrange journée !

S A N C H E T T E.

A qui serai-je donc ?

C O N S T A N C E.

A ma cour amenée,  
Je vous promets un établissement ;  
J'aurai soin de votre hyménée.

L E O N O R.

Ce fera, s'il vous plaît, avec un autre amant.

S A N C H E T T E à la princesse.

Si je vis à vos pieds, je suis trop fortunée.

M O R I L L O.

Le duc de Foix, comme je vois,  
Me faisait donc l'honneur de se moquer de moi.

L E D U C D E F O I X.

Il faudra bien qu'on me pardonne.  
La victoire & l'amour ont comblé tous nos vœux ;  
Qu'au plaisir désormais ici tout s'abandonne :  
Constance daigne aimer, l'univers est heureux.

*Fin du troisième acte.*



# DIVERTISSEMENT

## QUI TERMINE LE SPECTACLE.

*Le théâtre représente les Pyrénées, L'AMOUR  
descend sur un char, son arc à la main.*

L' A M O U R.  
**D**E rochers entassés, amas impénétrable,  
 Immense Pyrénée, en vain vous séparez  
 Deux peuples généreux à mes loix consacrés,  
     Cédez à mon pouvoir aimable ;  
 Cessez de diviser les climats que j'unis ;  
     Superbe montagne obéis ;  
 Disparaissez, tombez, impuissante barrière.  
     Je veux dans mes peuples chéris,  
     Ne voir qu'une famille entière.  
 Reconnaissez ma voix & l'ordre de Louis :  
 Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

C H Œ U R D' A M O U R S.  
 Disparaissez, tombez, impuissante barrière.  
 ( *La montagne s'abyme insensiblement, les acteurs  
chantant & dansant sur le théâtre qui n'est pas  
encor orné.* )

L' A M O U R.  
 Par les mains d'un grand roi, le fier dieu de la guerre,  
     A vu les remparts écroulés,  
     Sous les coups redoublés,



De son nouveau tonnerre ;  
Je dois triompher à mon tour :  
Pour changer tout sur la terre ,  
Un mot suffit à l'Amour.

CH Œ U R *des suivans de l'amour.*

Disparaissez , tombez , impuissante barrière.

*Il se forme à la place de la montagne un vaste & magnifique temple consacré à l'Amour, au fond duquel est un trône que l'amour occupe.*

*Le temple est rempli de quatre quadrilles distinguées par leurs habits & par leurs couleurs ; chaque quadrille a ses drapeaux.*

Celle de FRANCE porte dans son drapeau pour devise un lys entouré de rejets. Lilia per orbem.

L'ESPAGNE , un soleil & une parélie. Sol è sole.

La quadrille de NAPLES. Recepit & servat.

La quadrille de DOM PHILIPPE. Spe & animo,

( On danse. )

( Paroles sur une chaconne. )

Amour , dieu charmant , ta puissance

A formé ce nouveau séjour ;

Tout ressent ici ta puissance ,

Et le monde entier est ta cour.

U N E F R A N Ç A I S E .

Les vrais sujets du tendre Amour

Sont le peuple heureux de la France

L E C H Œ U R .

Amour , dieu charmant , ta puissance

A formé ce nouveau séjour , &c.

( On danse. )

*Après la danse* UNE VOIX chante alternativement avec  
le chœur.

Mars, Amour sont nos dieux,  
Nous les servons tous deux ;  
Accourez après tant d'alarmes ,  
Volez , Plaisirs , enfans des cieux ,  
Au cri de Mars , au bruit des armes ,  
Mêlez vos sons harmonieux :  
A tant d'exploits victorieux ;  
Plaisirs , mesurez tous vos charmes.

( On danse. )

C H Œ U R.

La gloire toujours nous appelle ,  
Nous marchons sous ses étendarts ,  
Brûlant de l'ardeur la plus belle  
Pour Louis , pour l'Amour & Mars.

D u o.

Charmans plaisirs , nobles hasards ,  
Quel peuple vous est plus fidele ?

C H Œ U R.

Mars, Amour sont nos dieux ,  
Nous les servons tous deux.

( On continue la danse. )

U N F R A N Ç A I S.

Amour , dieu des héros , sois la source féconde  
De nos exploits victorieux ;  
Fais toujours de nos rois , les premiers rois du monde ,

Comme

Comme tu l'es des autres dieux.

( On danse. )

UN ESPAGNOL & UN NAPOLITAIN.

A jamais de la France

Recevons nos rois ,

Que la même vaillance

Triomphe sous les mêmes loix.

( On danse. )

( Air de trompettes suivi d'un air de musettes. Parodies  
sur l'un & l'autre. )

UN FRANÇAIS.

Hymen , frère de l'amour ,

Descends dans cet heureux séjour.

Vois ta plus brillante fête

Dans ton empire le plus beau ,

C'est la gloire qui l'apprête ,

Elle allume ton flambeau ,

Ses lauriers ceignent ta tête.

Hymen , frère de l'amour ,

Descends dans cet heureux séjour.

( L'HYPHEN descend dans un char accompagné de  
l'AMOUR , pendant que le chœur chante ; l'HYPHEN  
& l'AMOUR forment une danse caractérisée ; ils se  
fuyent , ils se chassent tour-à-tour ; ils se réunissent ,  
ils s'embrassent & changent de flambeau. )

D u o.

Charmant Hymen , dieu tendre , dieu fidele ,

Sois la source éternelle

Du bonheur des humains :

Régnez , race immortelle ,  
Féconde en souverains.

PREMIERE VOIX.      SECONDE VOIX.  
Donnez de justes loix.    Triomphez par les armes.

PREMIERE VOIX.  
Epargnez tant de sang , essuyez tant de larmes ;

SECONDE VOIX.  
Non , c'est à la victoire à nous donner la paix.

*Ensemble.*

Dans vos mains gronde le tonnerre ,

Effrayez  
Rassurez } la terre.

Frappez vos ennemis , répandez vos bienfaits.

( *On reprend.* )

Charmant Hymen , dieu tendre , &c.

( *On danse.* )

BALLET GÉNÉRAL DES QUATRE QUADRILLES.

GRAND CHŒUR.

Régnez , race immortelle ,  
Féconde en souverains , &c.



NOUVEAU PROLOGUE (a)

D E L A

PRINCESSE DE NAVARRE,

ENVOYÉ A M. LE MARÉCHAL DUC DE  
RICHELIEU, POUR LA REPRÉSENTATION  
QU'IL FIT DONNER A BORDEAUX.

Le 26 Novembre 1764.

*N*ous osons retracer cette fête éclatante,  
Que donna dans Versailles au plus aimé des rois  
Le héros qui le représente,  
Et qui nous fait chérir ses loix.  
Les mains en d'autres lieux ont porté la victoire;  
Il porte ici le goût, les beaux arts, & les jeux,  
Et c'est une nouvelle gloire.  
Mars fait des conquérans, la paix fait des heureux.  
Des Grecs & des Romains les spectacles pompeux,  
De l'univers encor occupent la mémoire;  
Aussi-bien que leurs camps, leurs cirques sont fameux.  
Melpomène, Thalie, Eutherpe & Terpsicore  
Ont enchanté les Grecs & savent plaire encore

(a) Nous savons que cette  
pièce n'est pas de l'auteur; ce-

pendant on a cru devoir l'in-  
sérer ici.

*A nos Français polis & qui pensent comme eux.*

*La guerre défend la patrie ,*

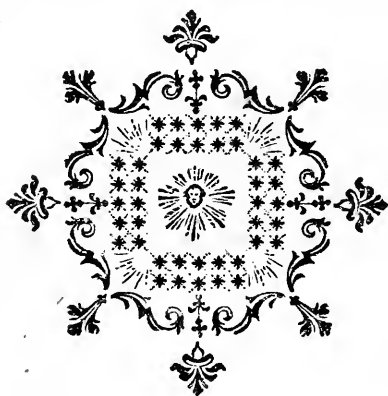
*Le commerce peut l'enrichir ;*

*Les loix sont son repos , les arts la font fleurir.*

*La valeur , les talens , les travaux , l'industrie ,*

*Tout brille parmi vous , que vos heureux remparts*

*Soient le temple éternel de la paix & des arts.*



CHARLOT,

O U

LA COMTESSE DE GIVRY ,  
*PIÈCE DRAMATIQUE.*

---

---

1 7 6 7.

## PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY , veuve attachée  
au parti de HENRI IV.

LE DUC DE BELLEGARDE.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maison , élevée avec le  
marquis.

LA NOURRICE.

CHARLOT, fils de la nourrice.

L'INTENDANT de la maison.

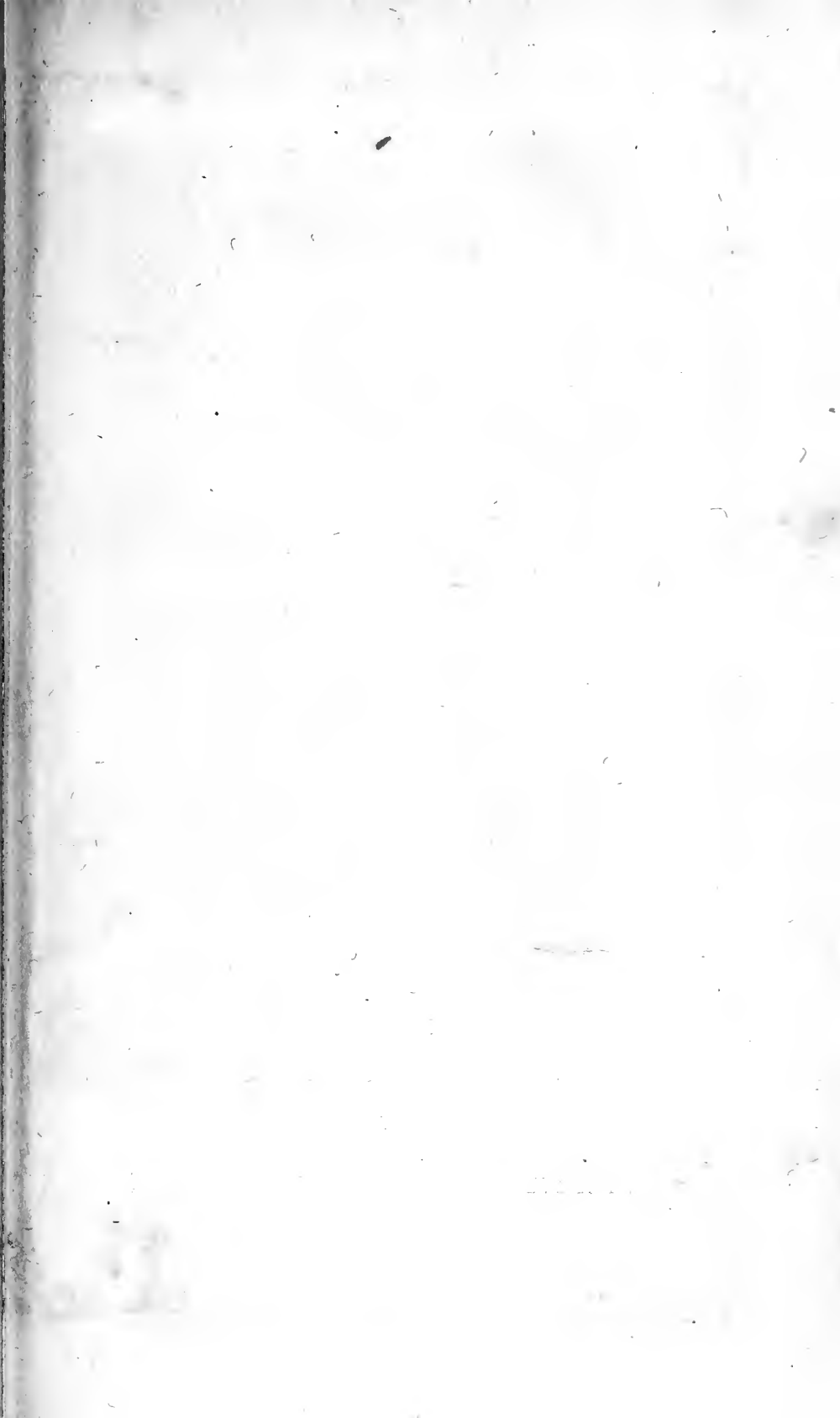
BABET, élevée pour être à la chambre auprès  
de la comtesse.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

Domestiques , couriers , gardes.

*La scène est dans le château de la comtesse de Givry  
en Champagne.*







CHARLOT,  
PIÈCE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

( *Le théâtre représente une grande salle où des domestiques portent & ôtent des meubles. L'intendant de la maison est à une table, un courrier en bottes à côté. Mad. Aubonne nourrice coud, & Babet file à un rouet, une servante prend des mesures avec une aune, une autre balaye.* )

L'INTENDANT ( *écrivant.* )  
QUATORZE mille écus !... ce compte perce l'ame..  
Ma foi je ne fais plus comment fera madame  
Pour recevoir le roi qui vient dans ce château.

LE COURIER.  
Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.  
Eh oui.

BABET.

Que ce jour sera beau !

Madame Aubonne ! ici nous le verrons paraître ,  
Ici , dans ce châteaufort , ce grand roi , ce bon maître !

Mad. AUBONNE ( *coufante.* )

Il eft vrai.

B A B E T.

Mais cela devrait vous dérider.

Je ne vous vis jamais que pleurer ou boudier.

Quand tout le monde rit , court , faute , danfe , chante ,  
Notre bonne eft toujours dans fa mine dolente.

Mad. AUBONNE.

Quand on porte lunette , on rit peu , mes enfans.  
Ris tant que tu pourras ; chaque chofe a fon tems.

LE COURIER ( *à l'Intendant.* )

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête fera chère....

Mais pour ce prince augufte on ne faurait trop faire.

LE COURIER.

Faites donc vite.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! j'efpère d'aujourd'hui  
Que Charlot mon enfant pourra fervir fous lui.

L'INTENDANT.

Le bon prince !

LE COURIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...  
Il affiégeoit , vous dis-je... une ville... en Champagne...

LE COURIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,  
Le premier à cheval, & le dernier au lit.

LE COURIER.

Quel bavard !

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,  
Défendu qu'on portât à la ville investie  
Provision de bouche.

LE COURIER.

Aura-t-il bientôt fait ?

L'INTENDANT.

Trois jeunes payfans par un chemin secret  
En ayant apporté s'étaient laissés surprendre :  
Leur procès était fait, & l'on allait les pendre.

( *Mad. Aubonne & Babet s'approchent pour entendre ce conte, deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, & tendent le cou ; une servante qui balayait, s'approche, & écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.* )

— Mad. AUBONNE (*se levant.*)

Les pauvres gens !

BABET.

Eh bien ?

LE COURIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT (*écrivait.*)

Le roi....

Quatorze mille écus en six mois...

LE COURIER.

Sur ma foi,

Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT (*écrivait.*)

Je m'y perds quand j'y pense!...

Le roi les rencontra... son auguste clémence...

B A B E T.

Leur fit grace sans doute.

(*Ici tout le monde fait un cercle autour de l'intendant.*)

L'INTENDANT.

Hélas ! il fit bien plus ,

Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.

Le Béarnois , dit-il , est mal en équipage ,

Et s'il en avait plus , vous auriez davantage.

*Tous ensemble,*

Le bon roi ! Le grand roi !

L'INTENDANT.

Ce n'est pas tout : le pain

Manquait dans cette ville , on y mourait de faim ;

Il la nourrit lui-même en l'assiégeant encore.

(*Il tire son mouchoir & s'essuye les yeux.*)

LE COURIER.

Vous me faites pleurer.

Mad. AUBONNE.

Je l'aime.

B A B E T.

Je l'adore !

L'INTENDANT.

Je me souviens aussi qu'en un jour solennel

Un grave ambassadeur , je ne fais plus lequel ,

Vit sa jeune noblesse admise à l'audience

L'entourer , le presser sans trop de bienfiance.

Pardonnez , dit le roi , ne vous étonnez pas ;  
Ils me pressent de même au milieu des combats.

LE COURIER.

Ça donne du desir d'entrer à son service.

BABET.

Oui , ça m'en donne aussi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice ?

Mad. AUBONNE (*se remettant à l'ouvrage.*)

Ah ! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui

Vous faire en l'attendant trente contes de lui.

Un soir près d'un couvent....

LE COURIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'est bien dit.... la voilà.... tu pourras la remettre

Au premier des fourriers que tu rencontreras :

Tu partiras en hâte , en hâte reviendras.

Madame de Givry veut savoir à quelle heure

Il doit de sa présence honorer sa demeure....

Quatorze mille écus!... & cela clair & net!...

On en doit la moitié.... Va vite.

LE COURIER.

Adieu, Babet.

(*Il sort.*)

BABET, *reprenant son rouet.*

La nourrice toujours dans son chagrin persiste !

Faites-lui quelque conte.

L' I N T E N D A N T .

On voit ce qui l'attriste.

Notre jeune marquis que la bonne a nourri,  
Est un grand garnement , & j'en suis bien marri.

Mad. A U B O N N E .

Je le suis plus que vous.

L' I N T E N D A N T .

Votre fils au contraire,  
Respectueux , poli , cherche toujours à plaire.

B A B E T .

Charlot est , je l'avoue , un fort joli garçon.

Mad. A U B O N N E .

Notre marquis pourra se corriger.

L' I N T E N D A N T .

Oh non ;

Il n'a point d'amitié ; le mal est sans remède.

Mad. A U B O N N E (*cousant.*)

A l'éducation tout tempérament cède.

L' I N T E N D A N T (*écrivant.*)

Les vices de l'esprit peuvent se corriger ;  
Quand le cœur est mauvais , rien ne peut le changer.

## S C E N E II.

Les femmes , G U I L L O T (*accourant.*)

G U I L L O T .

AH ! le méchant marquis ! comme il est malhonnête !



Mad. AUBONNE.

Eh bien, de quoi viens-tu nous étourdir la tête ?

GUILLOT.

De deux larges soufflets dont il m'a fait présent.

C'est le seul qu'il m'ait fait, du moins jusqu'à présent.

Passé encor pour un seul ; mais deux !

BABET.

Bon, c'est de joie

Qu'il t'aura souffleté, tout le monde est en proie

A des transports si grands en attendant le roi,

Qu'on ne fait où l'on frappe.

Mad. AUBONNE.

Allons, console-toi.

L'INTENDANT (*écrivait.*)

La chose est mal pourtant.... madame la comtesse

N'entend pas que l'on fasse une telle caresse

A ses gens ; & Guillot est le fils d'un fermier

Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

G U I L L O T .

Pas tant.

B A B E T ,

Qu'as-tu pu faire

Pour acquérir ainsi deux soufflets du marquis ?

G U I L L O T .

Il est jaloux, il t'aime.

B A B E T .

Est-il bien vrai ?.... tu dis

Que je plais à monsieur ?

G U I L L O T .

Oh tu ne lui plais guère ;

Mais il t'aime en passant quand il n'a rien à faire.

Je dois, comme tu fais, épouser tes attraits ;

Et pour présent de noce il donne des soufflets.

B A B E T .

Monsieur m'aimerait donc !

Mad. A U B O N N E .

Quelle forte folie !

Le marquis est promis à la belle Julie,

Cousine de madame, &amp; qui dans la maison

Est un modèle heureux de beauté, de raison,

Que j'élevai long-tems, que je formai moi-même :

C'est pour lui qu'on la garde, &amp; c'est elle qu'il aime.

G U I L L O T .

Oh bien, il en veut donc avoir deux à la fois.

Ces jeunes grands seigneurs ont de terribles droits ;

Tout doit être pour eux, femme de cour, de ville,

Et de village encor. Ils en ont une file ;

Ils vous écrèment tout, &amp; jamais n'aiment rien.

Qu'ils me laissent Babet ; parbleu chacun le sien.

B A B E T.

Tu m'aimes donc vraiment !

G U I L L O T.

Oui de tout mon courage ;

Je t'aime tant , vois-tu , que quand sur mon passage

Je vois passer Charlot , ce garçon si bien fait ,

Quand je vois ce Charlot regardé par Babet ,

Je rendrais , si j'osais , à son joli visage

Les deux pesans soufflets que j'ai reçus en gage.

Mad. A U B O N N E.

Des soufflets à mon fils !

G U I L L O T.

Eh ... j'entends si j'osais....

Mais Charlot m'en impose , & je n'ose jamais.

L' I N T E N D A N T (*se levant.*)

Jamais je ne pourrai suffire à la dépense.

Ah ! tous les grands seigneurs se ruinent en France ;

Il faut couper des bois , emprunter chèrement ,

Et l'on s'en prend toujours à monsieur l'intendant....

Ça , je vous disais donc qu'auprès d'une abbaye

Une vieille baronne , & sa fille jolie ,

Appercevant le roi qui venait tout courant...

Le duc de Bellegarde était son confident :

C'est un brave seigneur , & que partout on vante ;

Madame la comtesse est sa proche parente :

De notre belle fête il fera l'ornement.



## S C E N E I I I.

Les acteurs précédens, LE MARQUIS.  
( *Tous se lèvent.* )

LE MARQUIS.  
MON vieux faiseur de conte, il me faut de l'argent.  
Bon jour, belle Baber, bon jour, ma vieille bonne...  
( *à Guillot.* )

Ah ! te voilà, maraud ; si jamais ta personne  
S'approche de Babet, & surtout moi présent ,  
Pour te mieux corriger je t'affomme à l'instant.

G U I L L O T .

Quel diable de marquis !

LE MARQUIS.

Va, détale.

B A B E T .

Eh de grace,

Un peu moins de colère, un peu moins de menace.  
Que vous a fait Guillot ?

Mad. A U B O N N E .

Tant de brutalité

Sied horriblement mal aux gens de qualité.  
Je vous l'ai dit cent fois ; mais vous n'en tenez compte.  
Vous me faites mourir de douleur & de honte.

LE MARQUIS.

Allez , vous radotez ... Monsieur Rente à l'instant ,  
Qu'on me fasse donner six cents écus comptant.

L' I N T E N D A N T .

Je n'en ai point , monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.

Il m'en faut pour mes chiens & pour mon écurie,  
Pour mes chevaux de chasse, & pour d'autres plaisirs.  
J'ai très-peu d'écus d'or, & beaucoup de desirs.  
Monsieur mon trésorier, déboursez, le tems presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé vous épuisez ma caisse.  
Quel tems prenez-vous là ! quoi dans le même jour  
Où le roi vient chez vous avec toute sa cour !  
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite ?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.  
Mon petit précepteur que l'on vient d'éloigner,  
M'avait dit que ma mère allait me ruiner :  
Je vois qu'il a raison.

Mad. AUBONNE.

Fi ! quel discours infame !

Soyez plus généreux ; respectez plus madame.  
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,  
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mad. AUBONNE (*pleurant.*)

L'ingrat !

GUILLOT (*dans un coin.*)

Il a l'ame bien dure,

Les mains aussi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.

Vous n'aimez pas le roi ! vous méchant !

LE MARQUIS.

Eh si fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.

Je l'aime.... comme il aime.... assez peu, c'est l'usage.  
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS (*à Guillot qui est dans un coin.*)

Donnez-m'en donc bien vite.... Ah, ah, je t'aperçois,  
Attends-moi, malheureux !

## SCENE IV.

Les acteurs précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH ! qu'est-ce que je vois !

Je le cherche partout : que ses mœurs sont rustiques !

Je le trouve toujours parmi des domestiques.

Il se plaît avec eux, il m'abandonne.

Mad. AUBONNE.

Hélas !

Nous l'envoyons à vous ; mais il n'écoute pas.

Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Consolez-vous, nourrice,  
Mon cœur en tous les tems vous a rendu justice,  
Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

Mad. AUBONNE.

Ah ! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

LA COMTESSE.

Je fais qu'en son berceau , dans une maladie ,  
Etant cru mort long-tems , vous sauvates sa vie.  
Il en doit à jamais garder le souvenir.  
S'il ne vous aimait pas , qui pourrait-il chérir ?  
Laissez-moi lui parler.

Mad. AUBONNE.

Dieu veuille que madame ,  
Par ses soins maternels amolisse son ame !

LE MARQUIS.

Que de contrainte !

LA COMTESSE ( *à l'intendant.* )

Et vous , tout est-il préparé ?  
Vous savez de vos soins combien je vous fais gré.

L'INTENDANT.

Madame tout est prêt , mais la dépense est forte ;  
Cela pourra monter tout au moins. . . . à . . .

LA COMTESSE.

Qu'importe ?  
Le cœur ne compte point , & rien ne doit coûter ,  
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.

( *à ses gens.* )

Laissez-moi je vous prie.

( *ils sortent.* )

## SCENE V.

## LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

**I**L est tems qu'une mère,  
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,  
Dans l'âge où vous entrez, sans plainte & sans rigueur,  
Parle à votre raison & sonde votre cœur.  
Je veux bien oublier que depuis votre enfance  
Vous avez repoussé ma tendre complaisance ;  
Que vos maîtres divers & votre précepteur,  
Par leurs soins vigilans révoltant votre humeur,  
Vous présentant à tour, n'ont pu rien vous apprendre :  
Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre,  
Le fils de la nourrice à qui vous insultiez,  
Apprenait aisément ce que vous négligiez ;  
Et que Charlot toujours prompt à me satisfaire,  
Faisait assidument ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, madame, & m'en parlez souvent.  
Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.  
Je consens pleinement que Charlot étudie,  
Que Guillot aille aussi dans quelque académie ;  
La doctrine est pour eux, & non pour ma maison.  
Je hais fort le latin ; il déroge à mon nom ;  
Et l'on a vu souvent, quoiqu'on en puisse dire,  
De très-bons officiers qui ne savaient pas lire.



LA COMTESSE.

S'ils l'avaient su, mon fils, ils en seraient meilleurs.  
J'en ai connu beaucoup, qui polissant leurs mœurs,  
Des beaux-arts avec fruit ont fait un noble usage.  
Un esprit cultivé ne nuit point au courage.  
Je suis loin d'exiger qu'aux loix de son devoir  
Un officier ajoute un triste & vain savoir.  
Mais sachez que ce roi, qu'on admire & qu'on aime,  
A l'esprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le servir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y songe.

LA COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour  
De sa royale main sa beauté ratifie  
Le contrat qui vous doit engager à Julie.  
Elle est votre parente, & doit plaire à vos yeux,  
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle est riche ? tant mieux ;  
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il à votre âge  
Que du seul intérêt vous parliez le langage !

LE MARQUIS.

Oh j'aime aussi Julie ; elle a bien des appas ;  
Elle me plaît beaucoup : mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah mon fils , apprenez du moins à vous connaître.  
Vos discours , votre ton la révoltent peut-être.  
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur ;  
Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je suis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui , mais soyez aimable.

Cette pure nature est fort insupportable.  
Vos pareils sont polis , pourquoi ? c'est qu'ils ont eu  
Cette éducation qui tient lieu de vertu :  
Leur ame en est empreinte ; & si cet avantage  
N'est pas la vertu même , il est sa noble image.  
Il faut plaire à sa femme ; il faut plaire à son roi ,  
S'oublier prudemment , n'être point tout à soi ,  
Dompter cette humeur brusque où le penchant vous livre.  
Pour vivre heureux , mon fils , que faut-il ? savoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le roi , nous verrons comme je m'y prendrai :  
Julie est autre chose , elle est fort à mon gré.  
Mais je ne puis souffrir , s'il faut que je le dise ,  
Que le savant Charlot la suive & la courtise ;  
Il lui fait des chansons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous ,  
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux ?

LE MARQUIS.

Oui ; je ne cache point que je suis en colère  
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.

Je n'aime point Charlot ; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci ?  
Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable  
Peut-il par son mérite être envers vous coupable ?  
Je dois tout à sa mère, oui, je lui dois mon fils :  
Aimez un peu le sien. Du même lait nourris,  
L'un doit protéger l'autre ; ayez de l'indulgence,  
Ayez de l'amitié, de la reconnaissance ;  
Si vous étiez ingrat , que pourrai-je espérer ?  
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah ! vous m'attendrifiez, madame, je vous jure  
De respecter toujours mon devoir, la nature,  
Vos sentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous ,  
Avec tant de respect , un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui , le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainsi que de la bouche.

## SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

VENEZ, mon bon Charlot. Le marquis m'a promis  
Qu'il serait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS (*se détournant.*)

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allégresse

Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.

Où donc est votre mère ?

C H A R L O T .

Elle pleure to jours ;

Et j'implore pour moi votre puissant secours ,

Votre protection , vos bontés toujours chères ,

Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères.

Madame , vous savez qu'à monsieur votre fils ,

Sans me plaindre un moment , je fus toujours soumis.

Vivre à vos pieds , madame , est ma plus forte envie.

Le héros des Français , l'appui de sa patrie ,

Le roi des cœurs bien nés , le roi qui des ligueurs

A par tant de vertus confondu les fureurs ;

Il vient chez vous , il vient dans vos belles retraites ?

Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes

Mon ame en gémissant se pourrait arracher.

La fortune n'est pas ce que je veux chercher.

Pardonnez mon audace , excusez mon jeune âge.

On m'a si fort vanté sa bonté , son courage ,

Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui

A ces heureux Français qui combattent sous lui.

Je ne veux point agir en soldat mercenaire ;

Je veux auprès du roi servir en volontaire ,

Hafarder tout mon sang ; sûr que je trouverai

Auprès de vous , madame , un asile assuré.

Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse ?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant si j'étais à ta place.  
Mon fils sans doute aura pour servir sous sa loi  
Autant d'empressement & de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh mon dieu ! oui. Faut-il toujours qu'on me compare  
A notre ami Charlot ? l'accolade est bizarre.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils ; que tout soit oublié.  
Ça donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien la voilà. . . . mais . . . .

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du marquis, & la baise.*  
Je révere,

J'ose chérir en vous madame votre mère.  
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix ;  
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va. . . . je suis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur se déclare :

Le mien s'épanouit. . . . quel bruit, quel tintamare.



## S C E N E V I I .

*Les acteurs précédens. Plusieurs domestiques en livrée , & d'autres gens entrent en foule. Guillot , Babet , sont des premiers. Julie , la nourrice dans le fond , elles arrivent plus lentement. La comtesse de Givry est sur le devant du théâtre avec le marquis & Charlot.*

**L** G U I L L O T (accourant.)  
LE roi vient.

P L U S I E U R S D O M E S T I Q U E S .

C'est le roi.

G U I L L O T :

C'est le roi , c'est le roi.

B A B E T .

C'est le roi ; je l'ai vu tout comme je vous vois.  
Il était encor loin , mais qu'il a bonne mine !

G U I L L O T .

Donne-t-il des soufflets ?

L A C O M T E S S E .

A peine j'imagine  
Qu'il arrive si-tôt ; c'est ce soir qu'on l'attend ;  
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.  
Allons tous.

J U L I E .

Je vous suis. . . je rougis ; ma toilette  
M'a trop long-tems tenue , & n'est pas encor faite.  
Est-ce bien déjà lui ?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas

Qui vers la basse-cour avance avec fracas ?

BABET.

Il est très beau... C'est lui. Les filles du village  
Trottent toutes en foule , & sont sur son passage.

J'y vais aussi , j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'est pas lui.

BABET (*allant & venant.*)

C'est lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.

Tout le monde m'a dit , *c'est lui* , la chose est claire.

L'INTENDANT (*arrivant à pas comptés.*)

Ils se sont tous trompés selon leur ordinaire.

Madame , un postillon que j'avais fait partir

Pour s'informer au juste , & pour vous avertir ,

Vous ramenait en hâte une troupe altérée ,

Moitié déguenillée , & moitié furdorée ,

D'excellens pâtissiers , d'acteurs Italiens ,

Et des danseurs de corde , & des musiciens ,

Des flûtes , des hautbois , des cors , & des trompettes ,

Des faiseurs d'acrostiches & des marionnettes.

Tout le monde a crié *le roi* sur les chemins ;

On le crie au village & chez tous les voisins ;

Dans cette basse-cour on s'obstine à le croire.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

G U I L L O T .

Nous voilà tous bien fots !

L A C O M T E S S E .

Mais quand vient-il ?

L' I N T E N D A N T .

Ce soir.

L A C O M T E S S E .

Nous aurons tout le tems de le bien recevoir.

Mon fils , donnez la main à la belle Julie.

Bon soir , Charlot.

L E M A R Q U I S .

Mon Dieu ! que ce Charlot m'ennuie !

*( Ils sortent , la comtesse reste avec la nourrice. )*

L A C O M T E S S E .

Viens , ma chère nourrice , &amp; ne soupire plus.

A bien placer ton fils mes vœux sont résolus.

Il servira le roi , je ferai sa fortune.

Je veux que cette joie à nous deux soit commune.

Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient ,

Vous rendre tous heureux ; c'est-là ce qui soutient ,

C'est-là ce qui console &amp; qui charme la vie.

Mad. A U B O N N E .

Vous me rendez confuse , &amp; mon ame attendrie

Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

L A C O M T E S S E .

Qui donc en est plus digne ?

Mad. A U B O N N E *( tristement. )*

Ah !

L A C O M T E S S E .

Nos félicités



S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

Mad. AUBONNE.

Ce beau jour , il est vrai , doit bannir la tristesse.

LA COMTESSE.

Va , fais danser nos gens avec les violons.

Ton fils nous aidera.

Mad. AUBONNE.

Mon fils! . . . Madame. . . allons.

*Fin du premier acte.*



## A C T E I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

JULIE , Mad. AUBONNE , CHARLOT.

J U L I E .

ENFIN , je le verrai ce charmant Henri quatre ,  
 Ceroi brave & clément qui fait plaisir & combattre ,  
 Qui conquiert à la fois son royaume & nos cœurs ;  
 Pour qui Mars & l'amour n'ont point eu de rigueurs ,  
 Et qui fait triompher , si j'en crois les nouvelles ,  
 Des ligueurs , des Romains , des héros & des belles.

C H A R L O T ( *dans un coin.* )

Elle aime ce grand-homme , elle est tout comme moi.

J U L I E .

Lisette à me parer a réussi , je crois.

Comment me trouvez-vous ?

M a d . A U B O N N E .

Très-belle , &amp; très-bien mise.

Vous seriez peu fâchée , excusez ma franchise ,  
 D'essayer tant d'appas , & d'arrêter les yeux  
 D'un héros couronné , partout victorieux.

J U L I E .

Oui , ses yeux seulement.... il a le cœur fort tendre :  
 On me l'a dit du moins.... je n'y veux point prétendre ;  
 Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet. . . .  
 Eh mon dieu ! j'apprends qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT (*il sort.*)

Un bouquet ! allons vite.

Mad. AUBONNE.

Eh bien , belle Julie ,

Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie ;

Il signera du moins le contrat projeté ,

Qui sera par madame avec vous présenté.

Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence ,

Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas ! comment veut-on que mon cœur soit touché ?

Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché ?

Par la digne comtesse en ces murs élevée ,

Conduite par vos soins , à son fils réservée ,

Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour ,

Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour.

Il n'a jamais montré ces douces complaisances ,

Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.

Il est sombre , il est dur , il me doit allarmer ;

Il fait être jaloux , & ne fait point aimer.

J'aime avec passion sa vertueuse mère.

Le fils me fait trembler ; quel triste caractère !

Ses airs , & son ton brusque , & sa grossièreté ,

Affligent vivement ma sensibilité.

D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.

La nature me fit une ame honnête & tendre.

J'aurais voulu chérir mon mari.

Mad. AUBONNE.

Parlez net :

Développez un cœur qui se cache à regret.

Le marquis est haï ?

J U L I E .

Tout autant qu'haïssable ;

C'est une aversion qui n'est pas surmontable.

A sa mère après tout je ne puis l'avouer.

De quinze ans de bontés je dois trop me louer ;

Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle ;

Je ne puis la tromper , ni m'ouvrir avec elle.

Voilà mes sentimens , mes chagrins & mes vœux.

Mad. A U B O N N E .

Ce mariage-là fera des malheureux.

Ah ! comment nous tirer du fond du précipice ?

J U L I E .

Et moi que devenir ? comment faire , nourrice ?

Tu ne me réponds point , tu rêves tristement ,

Ma chère Aubonne !

Mad. A U B O N N E .

Eh bien ?

J U L I E .

Pourrais - tu prudemment

Engager la comtesse à différer la chose ?

Tu fais la gouverner , ton avis en impose ;

Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener

A me laisser le tems de me déterminer. . . .

Mais réponds-donc.

Mad. A U B O N N E .

Hélas ! . . . oui , ma belle Julie. . .

Votre demande est juste . . . . elle sera remplie.



SCENE

S C E N E II.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

**M**ADAME, C H A R L O T.  
j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

J U L I E.

Ce n'est point là le mien ; le vôtre est bien mieux fait ,  
Mieux choisi , plus brillant.... Que votre fils , ma bonne ,  
Est galant & poli ! ... Tous les jours il m'étonne.  
Est-il vrai qu'il nous quitte ?

Mad. A U B O N N U.

Il veut servir le roi,

J U L I E.

Nous le regretterons.

C H A R L O T.

Je fais ce que je dois.

Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie  
A servir dignement la divine Julie.  
Heureux qui recherchant la gloire & le danger ,  
Entre un héros & vous pourrait se partager !  
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance  
A permis de nourrir cette noble espérance !  
Pour moi qu'aux derniers rangs le fort veut captiver ,  
Vers la gloire de loin si je peux m'élever ,  
Si quelque occasion , quelque heureux avantage ,  
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage ,  
De vous , de vos bontés je voudrais obtenir  
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

J U L I E .

Ah ! je me souviendrai de vous toute ma vie.  
Elevée avec vous , moi que je vous oublie !  
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.  
Madame la comtesse & ses dignes bienfaits ,  
Une très-bonne mère , & s'il le faut , moi-même ,  
Tout vous doit rappeler , tout le château vous aime.  
Ma bonne , ordonnez-lui de revenir souvent.

Mad. A U B O N N E ( *en soupirant.* )  
Je ne souffrirai pas un long éloignement.

C H A R L O T .

Ah ! ma mère , à mon cœur il manque l'éloquence.  
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance :  
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

J U L I E .

Charlot . . .

Non.... monsieur... mon ami.... ma mère.... que ce mot....  
De Charlot.... convient mal.... à toute sa personne !

Mad. A U B O N N E .

Oh les mots n'y font rien.... mais vous êtes trop bonne.

J U L I E .

Charlot. . . . ma bonne ! . . .

Mad. A U B O N N E .

Eh quoi ?

J U L I E .

D'où vient que votre fils  
Est différent en tout de monsieur le marquis ?  
L'art n'a rien pu sur l'un. Dans l'autre la nature  
Semble avoir répandu tous ses dons sans mesure.

Mad. A U B O N N E.

Vous le flattez beaucoup.

J U L I E.

Le roi vient aujourd'hui :

Je dois avoir l'honneur de danser avec lui....

Je voudrais répéter.... Vous dansez comme un ange.

C H A R L O T.

Je ne mérite pas...

J U L I E.

Cela n'est point étrange ;

Vous avez réussi dans les jeux , dans les arts

Qui de nos courtisans attirent les regards ;

Les armes , le dessein , la danse , la musique ,

Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique ;

Et c'est pour votre mère un plaisir bien parfait....

Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...

Et je danserai mieux vous ayant pour modèle.

C H A R L O T.

Ah ! vous seule en servez... mais le respect , le zèle

Me forcent d'obéir. Il faut un violon ,

Je cours en chercher un , s'il vous plaît.

J U L I E.

Mon dieu non....

Vous chantez à merveille : & votre voix , je pense ,

Bien mieux qu'un violon marquera la cadence ;

Alléyez-vous , ma mère , & voyez votre fils.

Mad. A U B O N N E.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris.

( Elle s'assied ; ils dansent , & Charlot chante.)

Elle donne des loix

Aux bergers , aux rois ,  
A son choix.  
Elle donne des loix  
Aux bergers , aux rois.  
Qui pourrait l'approcher ,  
Sans chercher  
Le danger ?  
On meurt à ses yeux sans espoir.  
On meurt de ne les plus voir.  
Elle donne des loix  
Aux bergers , aux rois.

J U L I E ( *après avoir dansé un seul couplet.* )

Vous êtes donc l'auteur de la chanson !

C H A R L O T .

Madame ,

C'est un faible portrait d'une timide flamme.  
Les vers étaient à l'air assez mal ajustés.  
Par votre goût sans doute ils seront rejetés.

J U L I E .

Ils n'offensent personne... ils ne peuvent déplaire ;  
Ils ne peuvent sur-tout exciter ma colère.  
Ils ne font pas pour moi.

C H A R L O T .

Pour vous !... je n'oserais  
Perdre ainsi le respect , profaner vos attraits.

J U L I E .

Une seconde fois je puis donc les entendre...  
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mad. A U B O N N E .

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.



Je voudrais que madame en pût aussi jouir.

JULIE recommence à danser avec Charlot qui répète l'air.

Elle donne des loix

Aux bergers, aux rois. &c.

Majeur.

Vous seule ornez ces lieux.

Des rois & des dieux

Le maître est dans vos yeux.

Ah ! si de votre cœur

Il était vainqueur ;

Quel bonheur !

Tout parle en ce beau jour

D'amour.

Un roi brave & galant ,

Charmant ,

Partage avec vous

L'heureux pouvoir de régner sur nous.

Elle donne des loix &c.

On meurt à ses yeux sans espoir ,

On meurt de ne les plus voir.

S C E N E I I I.

LE MARQUIS entre, & les voit danser, pendant que  
Mad. AUBONNE est assise, & s'occupe à coudre.

LE MARQUIS.  
MEURT de ne les plus voir ! ... Notre belle héritière,  
Avec monsieur Charlot vous êtes familière.

Vous dansez aux chansons dans un coin du logis.

C H A R L O T .

Pourquoi non ?

J U L I E .

Mais je crois qu'il m'est assez permis  
De prendre quand je veux , devant madame Aubonne ,  
Pour danser un menuet la leçon qu'il me donne.

L E M A R Q U I S .

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.  
Profitez-vous beaucoup ? & les payez-vous cher ?

J U L I E .

J'en dois avoir , monsieur , de la reconnaissance.  
Si vous êtes fâché de cette préférence ,  
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui ,  
Que n'avez-vous appris . . . à danser comme lui ?

L E M A R Q U I S .

Ouais !

C H A R L O T .

Modérez , monsieur , votre injuste colère.  
Vous aviez assuré votre adorable mère ,  
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer :  
Mon cœur la méritait : il l'osait espérer.

( *en montrant Julie.* )

Ce noble & digne objet , respectable à vous-même ,  
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême.  
Ses ordres sont sacrés : chacun doit les remplir.  
En la servant , monsieur , j'ai cru vous obéir.

Mad. A U B O N N E .

C'est très-bien riposté , Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé , je ne fais que répondre.

Ecoute , mon garçon ; je te défends... à toi

( *Charlot le regarde fixement.* )

De montrer quand j'y suis de l'esprit plus que moi.

Mad. AUBONNE.

Quelle idée !

JULIE.

Eh comment faudra-t-il donc qu'il fasse ?

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.

Je ne le puis souffrir près de vous... en un mot,

Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne , à quel mari je me verrais livrée !

Allez , votre colère est trop prématurée.

Je n'ai point de reproche à recevoir de vous ,

Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mad. AUBONNE.

Eh bien , vous méritez une telle algarade.

Vous vous faites haïr ,... monsieur , prenez-y garde.

Vous n'êtes ni poli , ni bon , ni circonspect :

Vous deviez à Julie un peu plus de respect ,

Plus d'égards à Charlot , à moi plus de tendresse ;

Mais...

LE MARQUIS.

Quoi ! toujours Charlot ! que tout cela me blesse !

Sortez , & devant moi ne paraîssiez jamais.

JULIE.

Mais, monsieur.

LE MARQUIS (*menaçant Charlot.*)

Si,

C H A R L O T.

Quoi ! si.

Mad. A U B O N N E (*se mettant entre deux.*)

Mes enfans , paix , paix , paix ;

Eh mon dieu ! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure,

Je te l'ordonne.

J U L I E.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

C H A R L O T.

A tous les deux , monsieur , je fais ce que je dois ;

( *en regardant Julie.* )

Mais enfin j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en est trop , faquin. /

C H A R L O T.

C'en est trop , je l'avoue :

Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.

Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri ,

Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.

De vos expressions j'ai l'ame assez frappée.

A mon côté , monsieur , si j'avais une épée ,

Je crois que vous seriez assez sage , assez grand ,

Pour m'épargner peut-être un si doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi ! misérable. . . .

J U L I E.

Encor !

Mad. A U B O N N E.

Allez , mon fils , de grace ,  
Ne l'effarouchez point , & quittez-lui la place ;  
Tout ira bien , cédez , quoique très-offensé.

C H A R L O T.

Ma mère... j'obéis... mais j'ai le cœur percé.

( *Il sort.* )

Mad. A U B O N N E.

Ah ! c'en est fait , mon sang se glace dans mes veines.

J U L I E.

Mon sang, ma chère amie , est bouillant dans les miennes.

L E M A R Q U I S.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud ,  
Me retirer en hâte est , je crois , ce qu'il faut.  
Je n'aurais pas beau jeu. C'est une étrange affaire ,  
De combattre à la fois deux femmes en colère.

S C E N E I V.

JULIE , Mad. A U B O N N E.

**N**ON , vous n'aurez jamais ce brutal de marquis ;  
Ces nœuds infortunés font trop mal assortis.

J U L I E.

Quoi ! tu me serviras ?

Mad. AUBONNE.

Je réponds que sa mère  
Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire...  
M'y voilà résolue.

JULIE.

Ah ! que je te devrai !

Mad. AUBONNE

O fortune ! ô destin ! que tout change à ton gré !  
Du public cependant respectons l'allégresse.  
Trop de monde à présent entoure la comtesse.  
Comment parler , comment , par un trouble cruel ,  
Contrister les plaisirs d'un jour si solennel ?

JULIE.

Je le fais , & je crains que mon refus la blesse.  
Pour ce fils que je hais je connais sa tendresse.

Mad. AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler...  
Je n'ai jamais rien fait que pour la consoler.

JULIE.

La nature , il est vrai ; parle beaucoup en elle.

Mad. AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte sur ton zèle ,  
Sur tes conseils prudents , sur ta tendre amitié.  
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! tout dès long-tems trompa mes espérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mad. AUBONNE.

Oui, je suis dans de terribles tranfes....  
N'importe.... je le veux.... je ferai mon devoir.  
Je ferai juste.

JULIE.

Hélas ! tu fais tout mon espoir.

SCENE V.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET.

BABET (*accourant avec empressement.*)  
ALLEZ, votre marquis est un vrai trouble-fête.

Mad. AUBONNE.

Je ne le fais que trop.

BABET.

Vous savez qu'on apprête  
Cette longue feuillée, où Charlot de ses mains  
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.  
Il a dans cent endroits disposé cent lumières  
Où du nom de Henri les brillans caractères,  
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savans.  
Ce spectacle admirable attirait les passans,  
Les filles l'entouraient ; toute notre sequelle  
Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,  
Dans un leste pourpoint faisant tous ces apprêts ;  
Mais monsieur le marquis a trouvé tout mauvais,  
A voulu tout changer ; & Charlot au contraire,  
A dit que tout est bien. Le marquis en colère  
A menacé Charlot, & Charlot n'a rien dit.

Ce silence au marquis a causé du dépit ;  
 Il a tiré l'échelle, il a su si bien faire,  
 Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre.

J U L I E .

Ah ! Charlot est blessé.

B A B E T .

Non , il s'est lestement  
 Relevé d'un seul faut.... Il s'est fâché vraiment  
 Il a dit de gros mots.

Mad. A U B O N N E .

De cette bagatelle

Il peut naître aisément une grande querelle.  
 Je crains beaucoup.

J U L I E .

Je tremble.

## S C E N E VI.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET, GUILLOT.

G U I L L O T (*en criant.*)

AH mon Dieu quel malheur !

J U L I E .

Quoi !

Mad. A U B O N N E .

Qu'est-il arrivé ?

G U I L L O T .

Notre jeune seigneur....

J U L I E .

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure ?



GUILLOT.

Il ne donnera plus des soufflets , je vous jure ,  
A moins-qu'il n'en revienne.

Mad. AUBONNE.

Ah mon Dieu ! que dis-tu ?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu ,

Pas grand chose.

Mad. AUBONNE.

Eh butor ! dis donc vite de grace  
Ce qui s'est pu passer , & tout ce qui se passe.

GUILLOT.

Hélas ! tout est passé. Le marquis là dehors ,  
Est troué d'un grand coup tout au travers du corps.

Mad. AUBONNE.

Ah , malheureuse !

JULIE.

Hélas vous répandez des larmes !  
Mais ce n'est pas Charlot : Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce marquis turbulent  
Poursuivait notre ami ma foi très-vertement.  
L'autre qui sagement se battait en retraite ,  
Déjà d'un écuyer avait saisi la brette.  
Je lui criais de loin , Charlot , garde-toi bien  
D'attendre monseigneur , il ne ménage rien.  
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître ,  
Va-t-en , il ne faut pas s'attaquer à son maître.  
Mais Charlot lui disait , monsieur n'approchez pas ;

Il s'est trop approché, voilà le mal.

Mad. A U B O N N E.

Hélas!

Allons le secourir, s'il en est tems encore.

### S C E N E VII.

Les acteurs précédens, L'INTENDANT.

**N** O N , il n'en est plus tems.

Mad. A U B O N N E.

Juste ciel que j'implore!

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.

Cachons bien à sa mère un si triste accident.

Mad. A U B O N N E (*en pleurant.*)

Les pierres parleront si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire  
Sous mes yeux s'est passée, & presque au même instant,  
Pour préparer madame à cet événement,  
J'empêche si je puis qu'on n'entre & qu'on ne sorte :  
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.  
Madame heureusement se retire en secret,  
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet,  
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre.  
Ne blessons point un cœur si sensible & si tendre,  
Epargnons une mère.

JULIE.

Hélas! à quel état

Sera-t-elle réduite après cet attentat?

Je plains son fils... le tems l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant; mais il était mon maître.

Mad. AUBONNE.

Quelle mort! & par qui!

L'INTENDANT.

Dans quel tems, juste ciel!

Dans le plus beau des jours, dans le plus solennel,

Quand le roi vient chez-nous!

JULIE.

Hélas! ma pauvre Aubonne,

Que deviendra Charlot?

L'INTENDANT.

Peut-être sa personne

Aux mains de la justice est livrée à présent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant.

La justice est injuste.

L'INTENDANT.

Ah! les loix sont bien dures.

BABET (*à Guillot.*)

Charlot serait perdu!

GUILLOT.

Ce sont des aventures

Qui font bien de la peine, & qu'on ne peut prévoir.

On est gai le matin, on est pendu le soir.

B A B E T.

Mais le marquis est-il tout-à-fait mort ?

L' I N T E N D A N T.

Sans doute,

Le médecin l'a dit.

J U L I E.

Plus de ressource ?

G U I L L O T (à Babet.)

Ecoute,

Il en disait de moi l'an passé tout autant ;  
Il croyait m'enterrer ; & me voilà pourtant.

L' I N T E N D A N T.

Non, vous dis-je ; il est mort, il n'est plus d'espérance.  
Mes enfans, au logis gardez bien le silence.

G U I L L O T.

Je gage que sa mère a déjà tout appris.

Mad. A U B O N N E.

J'en mourrai.... mais allons, le dessein en est pris.

*(Elle sort.)*

B A B E T.

Ah ! j'entends bien du bruit &amp; des cris chez madame !

G U I L L O T.

On n'a jamais gardé le silence.

J U L I E.

Mon ame

D'une si bonne mère éprouve les douleurs.

Courons , allons mêler mes larmes à ses pleurs.

*Fin du second acte.*

ACTE

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, troupes  
de gardes, CHARLOT *au milieu d'eux.*

J' A U R A I S pu fuir fans doute, & ne l'ai pas voulu.  
Je defire la mort, & j'y fuis réfolu.

L' I N T E N D A N T.

La juſtice eſt ici. Madame la comteſſe  
Sait la mort de fon fils ; la douleur qui la preſſe  
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.  
Quel malheur !

G U I L L O T.

Il devait en uſer comme moi,  
Ne ſe point revancher, imiter ma ſageſſe ;  
Je l'avais averti.

C H A R L O T.

J'ai tort, je le confeſſe.

B A B E T.

Quel crime a-t-il donc fait ? Ne vaut-il pas bien mieux  
Tuer quatre marquis qu'être tué par eux ?

G U I L L O T.

Elle a toujours raiſon, c'eſt très-bien dit.

C H A R L O T.

J'eſpère

Q

Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère.  
Voudrait-on me priver de ses derniers adieux ?

L' I N T E N D A N T .

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

G U I L L O T .

Quoi ! ta mère est complice ?

B A B E T .

Il me met en colère.

Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

C H A R L O T .

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,  
Indigne de sa mère, & bientôt condamné.  
Mais que je plains, hélas ! mon auguste maîtresse !  
Et que je plains Julie ! elle avait la tendresse  
De monsieur le marquis ; & mes funestes coups  
Privent l'une d'un fils, & l'autre d'un époux.  
Non, je ne veux plus voir ce château respectable,  
Où l'on daigna m'aimer, où je fus si coupable.

(à l'intendant.)

Vous, monsieur, si jamais dans leur triste maison,  
Après cet attentat vous prononcez mon nom ;  
J'ose vous conjurer de bien dire à madame  
Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon ame,  
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir,  
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir.  
Daignez en dire autant à la noble Julie.  
Hélas ! dans la maison mon enfance nourrie  
Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.  
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,  
Ils ne sont pas pour moi .... la source en est plus belle....

Adieu.... conduisez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,  
Que ce jour malheureux doit bien se déplorer !

GUILLOT.

Tout pleure , je ne fais s'il faut aussi pleurer.  
Q'on aime ce Charlot ! Charlot plaît , quoiqu'il fasse.  
On n'en ferait pas tant pour toi.

BABET (*à ceux qui emmènent Charlot.*

Messieurs de grace ,  
Ne l'enlevez donc pas. . . suivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons , suivons aussi , car on est curieux.

SCENE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

AH ! je respire enfin. . . . madame évanouie  
Reprend un peu ses sens & sa force affaiblie ;  
Ses femmes à l'envi , les miennes tour-à-tour  
Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.  
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidele ,  
Devant la secourir , ne soit pas auprès d'elle !  
Vainement je la cherche , on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras :  
Par une fausse-porte elle s'est éclipsee.

Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée.  
Elle est pour son malheur mère du meurtrier.

J U L I E .

Pourquoi nous fuir ? pourquoi de nous se défier ?  
Le roi viendra bientôt : son seul aspect fait grace ,  
Son grand cœur doit la faire.

L' I N T E N D A N T .

On peut punir l'audace  
D'un bourgeois Champenois qui tue un grand seigneur ,  
L'exemple est dangereux après ces tems d'horreur ,  
Où l'état déchiré par nos guerres civiles ,  
Vit tous les droits sans force , & les loix inutiles.  
A peine nous sortons de ces tems orageux.  
Henri qui fait sur nous briller des jours heureux ,  
Veut que la loi gouverne , & non pas qu'on la brave.

J U L I E .

Non , le brave Henri ne peut punir un brave.  
Je suis la cause hélas ! de cet affreux malheur ;  
Ne me reprochant rien dans ma simple candeur ,  
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.  
Ce malheureux marquis dans sa sotte colère  
Se croyant tout permis , a forcé cet enfant  
A tuer son seigneur , & fort innocemment.  
Je saurai recourir à la clémence auguste ,  
Aux bontés de ce roi galant autant que juste.  
Je n'avais répété ce menuet que pour lui ;  
Il y sera sensible , il sera notre appui.

L' I N T E N D A N T .

Dieu le veuille !



SCENE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

B A B E T.  
A U secours ! ah mon dieu la misère !

Protégez-nous, madame , en cette horrible affaire.

Les filles ont recours à vous dans la maison.

J U L I E.

Quoi, Babet !

B A B E T.

C'est Charlot que l'on fourre en prison :

J U L I E.

O ciel !

B A B E T.

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête  
L'ont fait conduire , hélas ! d'un air bien mal-honnête.

Pour comble de malheur le roi dans le logis

Ne viendra point , dit-on , comme il l'avait promis.

On ne dansera point , plus de fête. . . . Ah madame !

Que de maux à la fois !. . . Tout cela perce l'ame.

J U L I E.

Charlot est en prison !

L' I N T E N D A N T.

Cela doit aller loin.

B A B E T.

Hélas ! de le sauver prenez sur vous le soin.

Chacun vous aidera , tout le château vous prie.

Les morts ont toujours tort , & Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

Hélas ! je doute fort qu'il y soit bien long-tems.

J U L I E .

Madame fort déjà de ses appartemens.

Dans quel accablement elle est ensevelie !

## S C E N E IV.

Les acteurs précédens, LA COMTESSE (*soutenue  
par deux suivantes.*)

L A C O M T E S S E .

**M**ES filles , laissez-moi ; que je parle à Julie.  
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT (*à Babet.*)

Elle veut être seule , il faut nous écarter.

(*ils sortent.*)

L A C O M T E S S E (*se jetant dans un fauteuil.*)

O ma chère Julie ! en ma douleur profonde  
Ne m'abandonnez pas. . . je n'ai que vous au monde.

J U L I E .

Vous m'avez tenu lieu d'une mère , & mon cœur  
Répond toujours au vôtre & sent votre malheur.

L A C O M T E S S E .

Ma fille , voilà donc quel est votre hyménée !  
Ah ! j'avais espéré vous rendre fortunée.

J U L I E .

Je pleure votre sort. . . & je fais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le roi même en ces lieux devait vous marier.  
 Au-lieu de cette fête & si sainte & si chère  
 J'ordonne de mon fils la pompe funéraire !  
 Ah Julie !

JULIE.

En ce tems , en ce séjour de pleurs ,  
 Comment de la maison faire au roi les honneurs ?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui , je l'instruis de ma perte ;  
 Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte ;  
 Il aura des égards ; il ne mêlera pas  
 L'appareil des festins à celui du trépas.  
 Le roi ne viendra point... tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi.. le meurtrier... n'aura donc point sa grace ?

LA COMTESSE.

Il est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vu bien pressé.  
 A ce coup malheureux le marquis l'a forcé.

LA COMTESSE (*en pleurant.*)

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère. . . .

LA COMTESSE (*se levant.*)

Il devait dans mon fils respecter une mère.  
 Le fils de sa nourrice , ô ciel ! tuer mon fils !  
 Cette femme après tout dont les soins infinis

Ont conduit leur enfance , & qui tous deux les aime ,  
En ne paraissant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LACOMTESSE.

Je l'aimais tendrement ; mon sort est plus affreux ,  
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse ?

LACOMTESSE.

Quoi ? deux morts au-lieu d'une !

JULIE.

Hélas ! notre nourrice

Ferait donc la troisième.

LACOMTESSE.

Ah ! je n'en puis douter.

Elle est mère... & je fais ce qu'il en doit coûter.

Hélas ! ne parlons point de vengeance & de peine.  
Ma douleur me suffit.

( On entend du bruit. )

JULIE.

Quelle rumeur soudaine ?

( Le peuple derrière le théâtre. )

Vive le roi ! le roi ! le roi ! le roi ! le roi !

LACOMTESSE.

Dans l'état où je suis , ô ciel ! il vient chez moi !



S C E N E V.

LE COURIER *en bottes ( qui était parti au premier acte ) arrive.*

J U L I E.  
**C**HARLOT sera sauvé.

L E C O U R I E R.  
Le duc de Bellegarde ,  
Dans la cour à l'instant vient avec une garde.  
Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

J U L I E.  
Le roi ne viendra point ?

L E C O U R I E R.  
J'en'ai rien appris.  
Il est à la distance à-peu-près d'une lieue ,  
Dans un petit village avec la garde bleue.

J U L I E.  
Il viendra , j'en suis sûre.

---

S C E N E VI.

LE DUC DE BELLEGARDE *arrive suivi de plusieurs domestiques de la maison. On arrange trois fauteuils.*

LA COMTESSE *( allant au-devant de lui. )*

**A**H ! monsieur , vous venez

Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

L E D U C.

Je l'espère, madame. Ici le roi m'envoie ;  
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.

(à Julie qui veut sortir.)

Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi ;  
Votre aimable présence est nécessaire ici.  
Sur le destin d'un fils, madame, & sur le vôtre  
Daignez avec bonté m'écouter l'une & l'autre.

( Il s'assied entr'elles. )

Une madame Aubonne accourant vers le roi,  
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi ;  
Le roi, vous le savez, ne rebute personne.

L A C O M T E S S E.

Ce prince daigne être homme.

J U L I E.

Ah ! l'ame grande & bonne !

L E D U C.

Cette femme à mon maître a dit de point en point  
Ce que je vais conter.... Ne vous affligez point,  
Madame, & jusqu'au bout souffrez que je m'explique.  
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique.  
On le crut mort long-tems. Vous n'aviez jamais vu  
Ce fils infortuné, de sa mère inconnu.

L A C O M T E S S E.

Il est trop vrai.

L E D U C.

C'était au tems même où la guerre,  
Ainsi que tout l'état, désolait votre terre.  
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs,

Elle crut vous servir en trompant vos douleurs ;  
Et sans doute, en secret, elle fut trop flattée  
De la fatale erreur où vous futes jetée.  
Vous demandiez ce fils, elle donna le sien.

LA COMTESSE.

Ah ! tout mon cœur s'échappe, ah grand Dieu !

JULIE.

Tout le mien

Est saisi, transporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur !

JULIE.

Quelle joie !

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons, que je voie.

Mais.... serait-il bien vrai ?

LE DUC.

Rien n'est plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah ! si j'avais rempli ce devoir si sacré  
De ne pas confier au lait d'une étrangère  
Le pur sang de mon sang, & d'être vraiment mère,  
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il est bien plus commun qu'on ne croit

LA COMTESSE.

Cependant

Quelle preuve avez-vous ? quel témoin ? quel indice ?

LE DUC.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu justice.

Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.  
Cet enfant supposé dans vos bras s'élevait.  
Vos soins vous attachaient à cette créature ;  
Et l'habitude en vous passait pour la nature.  
La nourrice voulut dissiper votre erreur ;  
Elle n'osa jamais alarmer votre cœur ;  
Craignant, en disant vrai, de passer pour menteuse ;  
Et la vérité même était trop dangereuse.  
Dans un billet secret, avec soin cacheté,  
Son mari, vieux soldat, mit cette vérité.  
Le billet déposé dans les mains d'un notaire,  
Produit aux yeux du roi, découvre le mystère.  
Le soldat même à part, interrogé long-tems,  
Menacé de la mort, menacé des tourmens,  
D'un air simple & naïf a conté l'aventure.  
Son grand âge n'est pas le tems de l'imposture.  
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus :  
Il a tout confirmé. Des témoins entendus  
Sur le lieu, sur le tems, sur chaque circonstance,  
Ont sous les yeux du roi mis l'entière évidence.  
On ne le trompe point ; il sait sonder les cœurs ;  
Art difficile & grand qu'il doit à ses malheurs.  
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme,  
Que pour aimable & brave ici chacun renomme.  
De votre père, hélas ! c'est le portrait vivant ;  
Votre père mourut quand vous étiez enfant ,  
Massacré près de moi dans l'horrible journée  
Qui sera de l'Europe à jamais condamnée.  
C'est lui-même, vous dis-je, oui, c'est lui, je l'ai vu ;  
Frappé de son aspect, j'en suis encor ému ,



J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous ravissez mon ame.

JULIE.

Que je sens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, madame,

Que la triste nourrice appuyant mes récits,

Puisse ici retrouver son véritable fils.

Il était expirant, mais on espère encore

Qu'il pourra réchapper. Sa mère vous implore,

Elle vient, la voici qui tombe à vos genoux.

SCENE DERNIERE.

Les acteurs précédens, Mad. AUBONNE,  
CHARLOT.

Mad. AUBONNE (*se jetant aux pieds de la comtesse.*)

J'AI mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'est assez, levez-vous.

Je dois vous pardonner, puisque je suis heureuse.

Tu m'as rendu mon sang.

(*La porte s'ouvre, Charlot paraît avec tous les domestiques.*)

CHARLOT (*dans l'enfoncement avançant quelques pas.*)

O destinée affreuse!

Où me conduisez-vous?

LA COMTESSE (*courant à lui.*)

Dans mes bras, mon cher fils.

C H A R L O T .

Vous! ma mère!

L E D U C .

Oui, sans doute.

J U L I E .

O ciel! je te bénis.

LA COMTESSE (*en le tenant embrassé.*)

Oui, reconnais ta mère, oui, c'est toi que j'embrasse.

Tu sauras tout.

J U L I E .

Il est bien digne de sa race.

LE PEUPLE (*derrière le théâtre.*)

Vive le roi! le roi! vive le roi!

L E D U C .

Pour le coup, c'est lui-même. Allons tous; c'est à moi  
De présenter le fils, & la mère & Julie.

L A C O M T E S S E .

Je succombe au bonheur dont ma peine est suivie.

C H A R L O T , *marquis.*

Je ne fais où je suis!

L A C O M T E S S E .

Rendons grace à jamais

Au duc de Bellegarde, au grand roi des Français...

Mon fils!

C H A R L O T , *marquis.*

J'en ferai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un si bon maître.

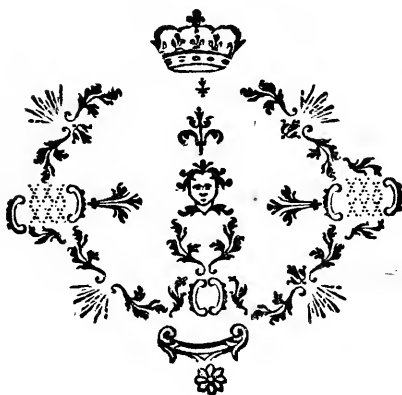
CHARLOT, *marquis.*

Henri n'est pas le seul dont j'adore la loi.

(*Tout le monde crie.*)

Vive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

*Fin du troisième & dernier acte.*



LE

LE DÉPOSITAIRE,  
*COMÉDIE.*

## P R É F A C E.

L'ABBÉ de Châteauneuf auteur du dialogue sur la musique des anciens , ouvrage savant & agréable , rapporte à la page 116 l'anecdote suivante.

« *Molière* nous cita mademoiselle *Ninon* l'Enclos comme la personne qu'il connaissait sur qui le ridicule faisait une plus prompte impression , & nous apprit qu'ayant été la veille lui lire son *Tartuffe* ( selon sa coutume de la consulter sur tout ce qu'il faisait ) elle l'avait payé en même monnoie par le récit d'une aventure qui lui était arrivée avec un scélérat à - peu - près de cette espece , dont elle lui fit le portrait avec des couleurs si vives & si naturelles , que si sa pièce n'eût pas été faite , nous disait-il , il ne l'aurait jamais entreprise , tant il se ferait cru incapable de rien mettre sur le théâtre d'aussi parfait que le *Tartuffe* de mademoiselle l'Enclos. »

Supposé que *Molière* ait parlé ainsi , je ne fais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot si vive & si brillante dans la bouche de *Ninon* , aurait dû au contraire exciter *Molière* à composer sa comédie du *Tartuffe* , s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le sien eût vu tout-d'un-coup dans le simple récit de *Ninon* , de quoi construire son inimitable pièce , le chef-d'œuvre du bon comique , de la saine morale , & le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs , il y a comme on fait , une prodigieuse différence entre raconter

plaisamment , & intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte , sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier , je trouvai deux crucifix sur sa table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs ; il me répondit que non , mais qu'il ne faisait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un seul suffisait , & que je lui conseillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie , & me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui ; il courut après moi sur l'escalier , & me dit en faisant le signe de la croix que si je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant , il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gages à dix pour cent pour six mois , retint les intérêts par devers lui , & au bout des six mois il disparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme , son ton de voix , toutes ses allures étaient si comiques qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement si j'en avais voulu faire une comédie , elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du *Dépositaire*. Le fonds de cette pièce est ce même conte que mademoiselle *l'Enclos* fit à *Molière*. Tout le

monde fait que *Gourville* ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante & si philosophe , & une autre à un homme qui passait pour très-dévoth , le dévot garda le dépôt pour lui , & celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidèlement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle *l'Enclos* racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique , à qui un fripon avait tourné la tête , & qui ayant été volé par des hypocrites avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral. Nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée. Les usages , le goût sont trop changés depuis ce tems-là. Les mœurs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes : c'est une mode qui était trop commune du tems de *Ninon*. On fait que *Chapelle* s'enivrait presque tous les jours. *Boileau* même dans ses premières satyres , le sobre *Boileau* parle toujours de bouteilles de vin , & de trois ou quatre cabaretiers , ce qui serait aujourd'hui insupportable.

Nous donnons seulement cette pièce comme un monument très-singulier , dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait *Ninon* sur la probité & sur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de *Châteauneuf* page 121.

« Comme le premier usage qu'elle a fait de sa  
» raison a été de s'affranchir des erreurs vulgaires ,  
» elle a compris de bonne heure qu'il ne peut y



» avoir qu'une même morale pour les hommes &  
» pour les femmes. Suivant cette maxime qui a tou-  
» jours fait la règle de sa conduite, il n'y a ni  
» exemple, ni coutume qui pût lui faire excuser  
» en elle la fausseté, l'indiscrétion, la malignité,  
» l'envie, & tous les autres défauts, qui, pour  
» être ordinaires aux femmes, n'en blessent pas  
» moins les premiers devoirs de la société.

» Mais ce principe qui lui fait ainsi juger des  
» passions selon qu'elles sont en elles-mêmes, l'en-  
» gage aussi par une suite nécessaire à ne les pas  
» condamner plus sévèrement dans l'un que dans  
» l'autre sexe. C'est pour cela, par exemple, qu'elle  
» n'a jamais pu respecter l'autorité de l'opinion  
» dans l'injustice qu'ont les hommes de tirer vanité  
» de la même passion à laquelle ils attachent la  
» honte des femmes, jusqu'à en faire leur plus  
» grand, ou plutôt leur unique crime : de la même  
» manière qu'on réduit aussi leurs vertus à une  
» seule, & que la probité qui comprend toutes les  
» autres, est une qualification aussi inusitée à leur  
» égard, que si elles n'avaient aucun droit d'y  
» prétendre. »

Ce caractère est précisément le même qu'on  
retrouve dans la pièce, & ces traits nous ont paru  
suffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les  
amateurs des singularités de notre littérature, &  
sur-tout à ceux qui cherchent avec avidité tout  
ce qui concerne une personne aussi singulière que  
mademoiselle *Ninon l'Enclos*. Le lecteur est seule-  
ment prié de faire attention que ce n'est pas la  
*Ninon* de vingt ans, mais la *Ninon* de quarante.

## P E R S O N N A G E S .

NINON , femme de trente-cinq à quarante ans ,  
très-bien mise ; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné , grand nigaud , habillé de  
noir , mal-boutonné , une mauvaise perruque de  
travers , l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune , petit-maître du bon ton.

M. GARANT , marguillier , en manteau noir ,  
large rabat , large perruque , pesant ses paroles ,  
& l'air recueilli.

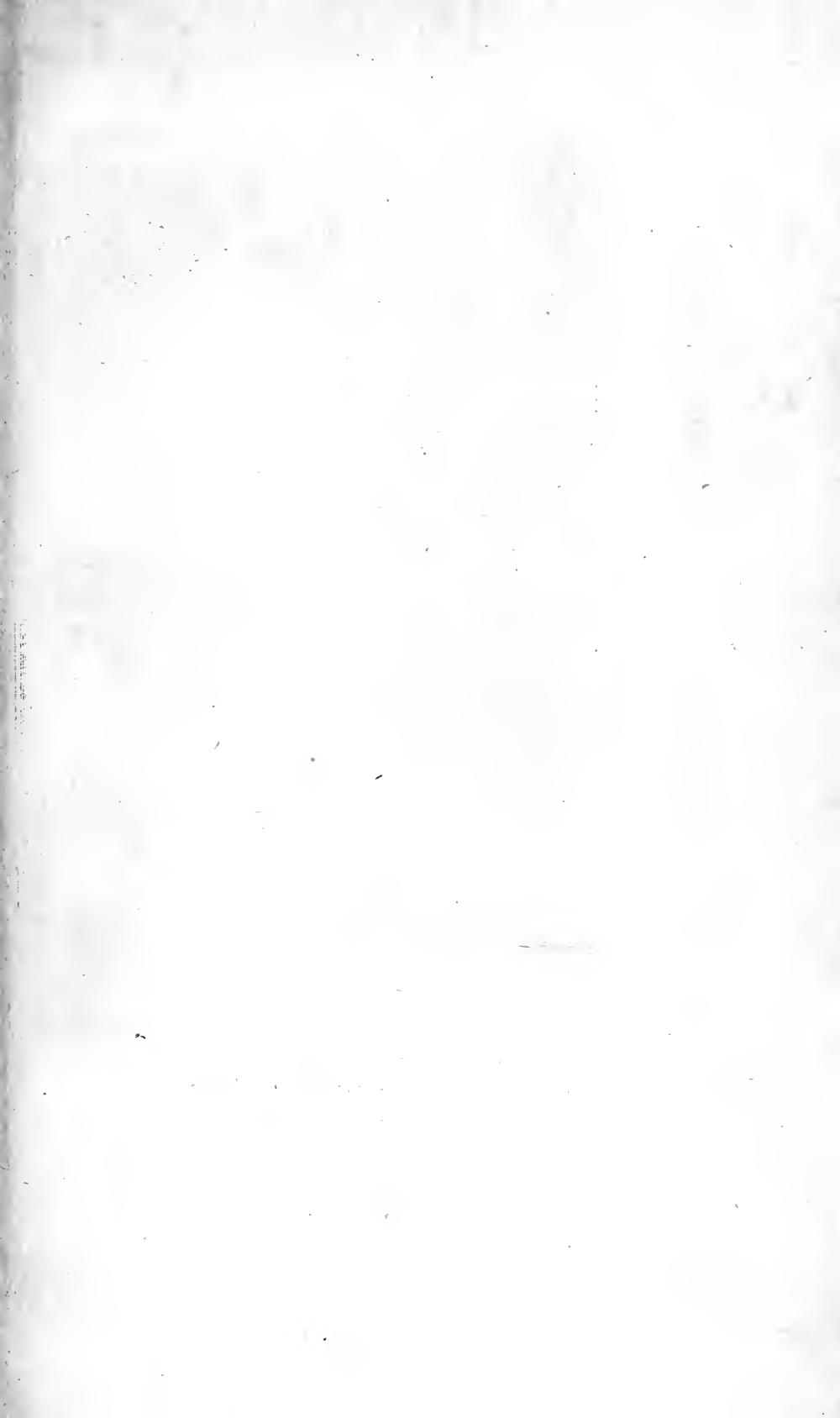
L'avocat PLACET , en rabat & en robe , l'air  
empesé , & déclamant tout.

M. AGNANT , bon bourgeois , buveur , & non  
pas ivrogne de comédie.

Mde. AGNANT , habillée & coëffée à l'antique ,  
bourgeoise acariâtre.

LISSETTE }  
PICARD } valets de comédie dans l'ancien goût.

*La scène est chez mademoiselle Ninon l'Enclos au  
Marais.*





LE DÉPOSITAIRE

# LE DÉPOSITAIRE,

## COMÉDIE.

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE.

Ainsi, belle Ninon, votre philosophie  
Pardonne à mes défauts, & souffre ma folie.  
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.  
Vous êtes tolérante, & j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.  
Le fils de mon ami vivement m'intéresse.  
Je touche à mon hiver, & c'est mon passe-tems  
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printems.  
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,  
Je suis pour le conseil : voilà tout ce que j'aime,  
Mais la sévérité ne me va point du tout.  
Hélas ! on fait assez que ce n'est point mon goût.  
L'indulgence à jamais doit être mon partage ;  
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.

Eh bien , vous aimez donc cette petite Agnant ?

Le jeune GOURVILLE.

Oui , ma belle Ninon.

N I N O N.

C'est une aimable enfant.

Sa mère quelquefois dans la maison l'amène.

J'ai l'œil bon ; j'ai prévu de loin votre frédaine ;

Mais est-ce un simple goût , une inclination ?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins pour le présent c'est une passion.

Un certain avocat pour mari se propose :

Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

N I N O N.

Je crois que mieux que lui vous avez su plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

N I N O N.

Sans doute , vous flattez & le père & la mère ,

Et jusqu'à l'avocat : c'est le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets comme je puis , tous mes petits talents.

Le père aime le vin.

N I N O N.

C'est un vice du tems ,

La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent ;

Leur gaieté m'assourdit , leurs vains discours me pèsent.

J'aime peu leurs chansons , & je hais leur fracas ;

La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

Le jeune GOURVILLE.

La mère Agnant est brusque , emportée & revêche ,

Sotte , un oison bridé devenu pigrièche.  
Bonne diableffe au fond.

N I N O N.

Oui , voilà trait pour trait  
De nos très-fots voisins le fidele portrait.  
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde ;  
Les plats & lourds bourgeois dont cette ville abonde ,  
Les grands airs de la cour , les faux airs de Paris ,  
Nos étourdis seigneurs , nos pincés beaux esprits :  
C'est un mal nécessaire & que souvent j'essuie.  
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mais Sophie est charmante , & ne m'ennuiera pas.

N I N O N.

Ah ! je vous avouerai qu'elle est pleine d'appas.  
Aimez-la , quittez-la , mon amitié tranquille  
A vos goûts quels qu'ils soient fera toujours facile.  
A la droite raison dans le reste soumis  
Changez de voluptés , ne changez point d'amis ,  
Soyez homme d'honneur , d'esprit & de courage.  
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.  
Quoiqu'en disent l'Astrée & Clélie & Cyrus ,  
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus.  
L'amour n'exige point de raison , de mérite ( a ).  
J'ai vu des fots qu'on prend , des gens de bien qu'on quitte.  
Je fus , & tout Paris l'a souvent publié ,  
Infidelle en amour , fidelle en amitié.  
Je vous chéris Gourville , & pour toute ma vie.

(a) Ce sont les propres paroles de Ninon , dans le petit livre de l'abbé de Châteauneuf.

Votre père n'eut pas de plus constante amie ,  
Dans des tems malheureux il arrangea mon bien ;  
Je dois tout à ses soins, sans lui je n'aurais rien.  
Vous savez à quel point j'avais sa confiance ;  
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance ;  
Elle occupe le cœur : je n'ai point de parens :  
Et votre frère & vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune G O U R V I L L E.

Votre exemple m'instruit , votre bonté m'accable.  
Ninon dans tous les tems fut un homme estimable.

N I N O N.

Parlons donc , je vous prie , un peu solidement.  
Vous n'êtes pas , je crois, fort en argent comptant ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Pas trop.

N I N O N.

Voici le tems , où de votre fortune  
Le nœud très-délicat , l'intrigue peu commune ,  
Grace à monsieur Garant , pourra se débrouiller.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.  
Il est si compassé , si grave , si sévère !  
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.  
Il me fait trop sentir que par un sort fâcheux  
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

N I N O N.

On omit , il est vrai , le mot de légitime.  
Gourville votre père eut la publique estime.  
Il eut mille vertus ; mais il eut entre nous ,  
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.



La rigueur de la loi ( peut-être un peu trop sage )  
 A votre frère , à vous , ravit tout héritage.  
 Vous ne possédez rien ; mais ce monsieur Garant ,  
 Son banquier autrefois , & son correspondant ,  
 Pour deux cent mille francs étant son légataire ,  
 N'en est , vous le savez , que le dépositaire.  
 Il fera son devoir , il l'a dit devant moi ;  
 L'honneur est plus puissant , plus sacré que la loi.

Le jeune G O U R V I L L E .

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.  
 Cet homme de sermons me rompt toujours la tête :  
 Directeur d'hôpitaux , syndic & marguillier ,  
 Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.  
 Il prétend que je suis une tête légère ,  
 Un jeune dissolu , sans mœurs , sans caractère ,  
 Jouant , courant le bal , les filles , les buveurs.  
 Oui , je suis débauché ; mais parbleu j'ai des mœurs.  
 Je ne dois rien , je suis fidele à mes promesses ;  
 Je n'ai jamais trompé , pas même mes maîtresses ,  
 Je bois sans m'enivrer ; j'ai tout payé comptant ;  
 Je ne vais point jouer , quand je n'ai point d'argent.  
 Tout marguillier qu'il est , ma foi je le défie  
 De mener dans Paris une meilleure vie.

N I N O N .

Il est un tems pour tout.

Le jeune G O U R V I L L E .

Monsieur mon frère aîné ,

Je l'avoue , a l'esprit tout autrement tourné.  
 Il est sage & profond , sa conduite est austère ;  
 Il lit les vieux auteurs & ne les entend guère :

Il méprise le monde. Eh bien , qu'il soit un jour  
Pour prix de ses vertus marguillier à son tour.  
Et que monsieur Garant , qui dans tout le gouverne ,  
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,  
C'est le plaisir ; l'argent , voyez-vous , ne m'est rien.  
Je suis assez content d'un honnête entretien.  
L'avarice est un monstre ; & pourvu que je puisse  
Supplanter l'avocat , mon fort est trop propice.

## N I N O N.

Tout réussit aux gens qui sont doux & joyeux.  
Pour monsieur votre aîné , c'est un fou sérieux :  
Un précepteur maudit maîtrisant sa jeunesse  
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse ,  
De sombres visions tourmenta son esprit ,  
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.  
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.  
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage.  
J'ai bonne opinion , je vous l'ai déjà dit ,  
D'un jeune écervelé quand il a de l'esprit.  
Mais un jeune pédant , fût-il très-estimable ,  
Deviendra , s'il persiste , un être insupportable.  
Je ris , lorsque je vois que votre frère a fait  
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

## Le jeune G O U R V I L L E.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige.

## N I N O N.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige.  
J'aime les gens de bien , mais je hais les cagots.  
Et je crains les fripons qui gouvernent les sots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCENE II.

NINON, le jeune GOURVILLE, monsieur GARANT en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.

Monsieur GARANT.

JE me suis fait attendre.

Le tems, vous le savez est difficile à prendre.  
Mes emplois sont bien lourds.

NINON.

Je le fais.

Monsieur GARANT.

Bien pensans.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

Monsieur GARANT.

Sans mes soins vigilans ;

Sans mon activité. . .

NINON.

Fort bien.

Monsieur GARANT.

Sans ma prudence,

Sans mon crédit. . .

NINON.

Encor !

Monfieur G A R A N T.

L'œuvre aurait pu, je penſe,  
Souffrir un grand déchet ; mais j'ai tout réparé.

G O U R V I L L E.

Ah ! tout Paris en parle , & vous en fait bon gré.

Monfieur G A R A N T.

Les pauvres ſont d'ailleurs ſi pauvres ! leurs ſouffrances  
Me percent tant le cœur , que de leurs doléances  
Je m'afflige toujours.

N I N O N.

Il faut les ſecourir ;  
C'eſt un devoir ſacré.

Monfieur G A R A N T.

Leurs maux me font ſouffrir !

Le jeune G O U R V I L L E.

Vous régiſſez ſi bien leur petite finance ,  
Que les pauvres bientôt ſeront dans l'opulence.

N I N O N.

Ça , monſieur l'aumonier , vous ſavez que céans  
Il eſt ainſi qu'ailleurs , de jeunes indigens ,  
Ils ſont recommandés à vos nobles largeſſes.  
Vous n'avez pas , ſans doute , oublié vos promeſſes.

Monfieur G A R A N T.

Vous ſavez que mon cœur eſt toujours pénétré  
Des extrêmes bontés dont je fus honoré  
Par ce parfait ami , ce cher monſieur Gourville ,  
Si bon pour ſes amis , -- qui fut toujours utile  
A tous ceux qu'il aima , -- qui fut ſi bon pour moi ,  
Si généreux ! -- je fais tout ce que je lui dois.  
L'honneur , la probité , l'équité , la juſtice ,

Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse  
Ce qu'un ami voulait.

N I N O N.

Ah ! que c'est parler bien !

Le jeune G O U R V I L L E.

Il est fort éloquent.

Monsieur G A R A N T.

Que dites-vous là ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Rien.

N I N O N (*le contrefaisant.*)

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,  
Je me sens convaincue, & sur-tout j'ai l'idée,  
Que vous rendrez bientôt les deux cent mille francs  
A votre ami si cher, ès mains de ses enfans.

Monsieur G A R A N T.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes ;  
Et les moindres délais en ce cas font des crimes ;  
L'honneur, la probité, le sens & la raison,  
Demandent qu'on s'applique avec attention  
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,  
A voir quand & comment, à qui, pourquoi l'on donne,  
A bien considérer si le droit est lésé,  
Si tout est bien en ordre.

N I N O N.

Eh rien n'est plus aisé. . . .

Des deux cent mille francs n'êtes-vous pas le maître ?

Monsieur G A R A N T.

Oh oui. Son testament le fait assez connaître.

Je les dois recevoir en louis trébuchans.

N I N O N.

Eh bien , à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune G O U R V I L L E.

Le compte est clair & net.

Monsieur G A R A N T.

Oui , cette arithmétique

Est parfaite en son genre , & n'a point de réplique ;  
Egales portions.

N I N O N.

Par cette égalité

Vous assurez la paix de leur société.

Monsieur G A R A N T.

Soyez fure que l'un n'aura pas plus que l'autre ,  
Quand j'aurai tout réglé.

N I N O N.

Quelle idée est la vôtre ?

Tout est réglé , monsieur. . . .

Monsieur G A R A N T.

Il faudra mûrement

Consulter sur ce cas quelque avocat savant ,  
Quelque bon procureur , quelque habile notaire ,  
Qui puisse prévenir toute facheuse affaire.  
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers  
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mon père n'en a point.

Monsieur G A R A N T.

Hélas ! dès qu'on enterre

Un vieillard un peu riche , il sort de dessous terre  
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.

Voyez

Voyez que de chagrins , de peines , d'embarras ,  
Si jamais il fallait que par quelque artifice  
J'éladasse les loix de la sainte justice !  
L'honneur , vous le savez , qui doit conduire tout....

N I N O N.

Le veritable honneur est très-fort de mon goût ,  
Mais il fait écarter ces craintes ridicules.  
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

Monsieur G A R A N T.

J'en suis persuadé, madame , je le crois ;  
C'est mon opinion ... mais la rigueur des loix ,  
De ces collatéraux , les plaintes , les murmures ,  
Et les prétentions avec les procédures. . . .

N I N O N.

Ayez des procédés ; je réponds du succès.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

Monsieur G A R A N T.

Vous ne connaissez pas, madame , les affaires ,  
Leurs détours , leurs dangers , les loix & leurs mystères.

N I N O N.

Toujours cent mots pour un. Moi , je vais à l'instant  
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.  
Mon cher petit Gourville , allez dire à Lisette  
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.  
Elle fait ce que c'est.

Le jeune G O U R V I L L E.

J'y cours.

## SCENE III.

NINON, monsieur GARANT.

Monsieur GARANT.

AVEC chagrin,

Je vois que ce jeune homme a pris une mauvais train,  
De mauvais sentimens . . . une allure mauvaise.  
Je crains que s'il était un jour trop à son aise . . .  
Il ne se confirmât dans le mal. . . .

NINON.

Mais vraiment,

Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

Monsieur GARANT.

Il est fort libertin, une trop grande aisance---  
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence---  
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté  
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse :  
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse ;  
Point d'excès , mais son bien lui doit appartenir.

Monsieur GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frère ?

Monsieur GARANT.

Ah ! pour lui ce sont d'autres affaires,  
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guère.



N I N O N.

Comment donc ? ...

Monsieur G A R A N T.

Vous avez acheté sous son nom,  
Quand son père vivait, votre propre maison.

N I N O N.

Oui. . .

Monsieur G A R A N T.

Vous avez mal fait.

N I N O N.

C'était un avantage.

Que son père lui fit.

Monsieur G A R A N T.

Mais cela n'est pas sage.

Nous y remédierons. Je vous en parlerai ;  
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confierai. . .  
Vous êtes belle encore.

N I N O N.

Ah !

Monsieur G A R A N T.

Vous savez le monde.

N I N O N.

Ah monsieur !

Monsieur G A R A N T.

Vous avez la science profonde  
Des secrètes façons dont on peut se poulser,  
Etre considéré, s'intriguer, s'avancer,  
Vous êtes éclairée, avisée & discrète.

N I N O N.

Et surtout patiente.

## S C E N E IV.

NINON, monsieur GARANT, le jeune  
GOURVILLE, LISETTE, un laquais.

LISETTE.

AH ! la lourde cassette !

Comment voulez-vous donc que j'apporte cela ?  
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons vite, ouvrons-la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre-fort.

NINON.

C'est le très-faible reste  
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeste,  
Etant contraint de fuir, Gourville me laissa,  
Long-tems à son retour dans ce coffre il puisa.  
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure  
Donner à ses enfans le peu qu'il en demeure.  
Ce fera pour chacun, je crois, deux mille écus.  
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.  
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,  
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.  
( On remporte le coffre. )

LISETTE.

J'y cours, je fais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon !

N I N O N ( à Garant. )

Pour remplir son devoir il faut peu de façon.

Vous le voyez , monsieur.

Monsieur G A R A N T.

Cela n'est pas de l'ordre :

Dans l'exacte équité la justice y peut mordre.

Cette caisse au défunt appartenit autrefois ;

Et les collatéraux réclameront leurs droits :

Il faut pour préalable en faire un inventaire.

Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

Le jeune G O U R V I L L E.

Eh bien , exécutez les généreux desseins

D'un ami qui remet sa fortune en vos mains.

Monsieur G A R A N T.

Allez , j'en suis chargé ; n'en soyez point en peine.

N I N O N.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine ?

Des deux cens mille francs en contrats bien dressés ?

Quand satisfaierez-vous ces devoirs si pressés ?

Monsieur G A R A N T.

Bientôt. L'œuvre m'attend & les pauvres gémissent.

Lorsque je suis absent tous les discours languissent.

Adieu...

( Il fait deux pas & revient. )

Vous devriez employer prudemment

Ces quatre mille écus donnés légèrement.

N I N O N.

Eh si donc ?

Monsieur GARANT (revenant encor , la tirant à l'écart. )

La débauche , hélas ! de toute espèce ,

A la perdition conduira sa jeunesse.

Il dissipera tout ; je vous en avertis.

Le jeune G O U R V I L L E.

Hem ! que dit-il de moi ?

Monsieur G A R A N T.

Pour votre bien, mon fils,

Avec discrétion je m'explique à madame. ----

( *bas à Ninon.* )

Il est très-inconstant.

N I N O N.

Ah ! cela perce l'ame.

Monsieur G A R A N T.

Il a déjà séduit notre voisine Agnant,

Cela fera du bruit.

N I N O N.

Ah ! mon Dieu le méchant !

Courtiser une fille ! ô ciel est-il possible !

Monsieur G A R A N T.

C'est comme je le dis.

N I N O N.

Quel crime irrémissible !

Monsieur G A R A N T ( *à Ninon.* )

Un mot dans votre oreille.

Le jeune G O U R V I L L E.

Il lui parle tout bas ;

C'est mauvais signe. . .

N I N O N ( *à Garant qui sort.* )

Allez , je ne l'oublierai pas.

SCENE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.  
**Q**UE vous disait-il donc ?

NINON.  
 Il voulait, ce me semble,  
 Par pure probité nous mettre mal ensemble.

Le jeune GOURVILLE.  
 Entre nous je commence à penser à la fin,  
 Que cet original est un maître Gonin.

NINON.  
 Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule,  
 On peut être à la fois fripon & ridicule.  
 Avec son verbiage & ses fades propos,  
 Ce fat dans le quartier séduit les idiots.  
 Sous un amas confus de paroles oiseuses,  
 Il pense déguiser ses trames ténébreuses.  
 J'aime fort la vertu, mais pour les gens sensés,  
 Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.  
 Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame,  
 Et que ceci soit dit & pour homme & pour femme,  
 Enfin, je ne veux point par un zèle imprudent,  
 Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.  
 Ma foi, ni moi non plus.

## S C E N E VI.

NINON, le jeune GOURVILLE, LISETTE.

N I N O N.

E H bien , chère Lifette ,  
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite ?  
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent ?

L I S E T T E.

Oui , madame , à la fin il a reçu l'argent.

N I N O N.

Est-il bien satisfait ?

L I S E T T E.

Point du tout , je vous jure.

N I N O N.

Comment ?

L I S E T T E.

Oh ! les favans font d'étrange nature.

Quel étonnant jeune homme , & qu'il est triste & sec !  
Vous l'eussiez-vu courbé sur un vieux livre grec ,  
Un bonnet sale & gras qui cachait sa figure ,  
De l'encre au bout des doigts composaient sa parure ;  
Dans un tas de papiers il était enterré ;  
Il se parlait tout bas comme un homme égaré.  
De lui dire deux mots je me suis hasardée.  
Madame , il ne m'a pas seulement regardée.

( en élevant la voix. )

J'apporte de l'argent , monsieur , qui vous est dû ;  
Monsieur , c'est de l'argent. Il n'a rien répondu ,

Il a continué de feuilleter , d'écrire.  
 J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire :  
 Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux mille écus ,*  
*Monfieur , que ma maîtrefſe avait pour vous reçus.*  
 Hem ! qui , quoi , m'a-t-il dit ; allez chez les notaires ;  
 Je n'ai jamais , ma bonne , entendu les affaires.  
 Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.  
*Monfieur , ils font à vous , prenez-les , les voilà.*  
 Il a repris foudain , papier , plume , écritoire.  
 Picard l'interrompant a demandé pour boire.  
 Pourquoi boire ? a-t-il dit , fi ! rien n'eſt ſi vilain  
 Que de ſ'accoutumer à boire ſi matin ?  
 Enfin , il a compris ce qu'il devait entendre ;  
 Voilà les ſacs , dit-il , & vous pouvez y-prendre  
 Tout ce qu'il vous plaira pour la commiſſion :  
 Nous avons pris , madame , avec diſcrétion.  
 Il n'a pas un moment daigné tourner la tête ,  
 Pour voir de nos cinq doigts la modefſtie honnête ,  
 Et nous ſommes partis avec étonnement ,  
 Sans recevoir pour vous le moindre compliment.  
 Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre ?

N I N O N.

Il en faut convenir , ſon caractère eſt rare.  
 La nature à conçu des deſſeins différens ,  
 Alors que ſon caprice à formé ces enfans.  
 Un conſtaſte parfait eſt dans leurs caractères ;  
 Et le jour & la nuit ne ſont pas plus contraires.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

## L I S E T T E.

Moi , de tout mon pouvoir , je l'aime aussi , monsieur ,  
J'ai toujours remarqué , sans trop oser le dire ,  
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

## N I N O N.

Je ne ris point de lui , Lisette , je le plains ;  
Il a le cœur très-bon , je le fais , mais je crains  
Que cette aversion des plaisirs & du monde ,  
Des usages , des mœurs l'ignorance profonde ;  
Ce goût pour la retraite & cette austérité  
Ne produisent bientôt quelque calamité.  
Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance ,  
Alarme ma tendresse , accroît ma défiance :  
Souvent un esprit gauche en sa simplicité ,  
Croyant faire le bien , fait le mal par bonté.

## Le jeune G O U R V I L L E.

Oh ! je vais de ce pas laver sa tête aînée ,  
De sa sotte raison la mienne est étonnée ;  
Je lui parlerai net , & je veux à la fin ,  
Pour le débarbouiller en faire un libertin.

## N I N O N.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables ;  
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables ,  
Et d'un esprit trop vif la piquante gaieté ,  
Qu'un précoce Caton , de sagesse hébété ,  
Occupé tristement de mystiques systèmes ,  
Inutile aux humains & dupe des fots mêmes.

## Le jeune G O U R V I L L E.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion ,  
Dans mes amours nouveaux je me sers de son nom ;



Afin que si la mère a jamais connaissance ,  
Des mystères secrets de notre intelligence ,  
Aux mots de sinderèse & de componction ,  
La lettre lui paraisse une exhortation ;  
Un essai de morale envoyé par mon frère.  
Nous écrivons tous deux d'un même caractère ;  
En un mot , sous son nom , j'écris tous mes billets ,  
En son nom prudemment les messages son faits.  
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

N I N O N .

Il est un peu scabreux , & je crains cette mère  
Prenez bien garde , au moins ; vous vous y méprendrez.  
Vos discours de vertu seront peu mesurés ;  
Tout fera reconnu.

Le jeune G O U R V I L L E .

Le tour est assez drôle.

N I N O N .

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune G O U R V I L L E .

D'ailleurs je suis très-bien , déjà dans la maison ;  
A la mère toujours je dis qu'elle a raison ;  
Je bois avec le père , & chante avec la fille ;  
Je deviens nécessaire à toute la famille.  
Vous ne me blâmez pas ?

N I N O N .

Pour ce dernier point , non.

L I S E T T E .

Ma foi les jeunes gens ont souvent bien du bon.

*Fin du premier acte.*

## A C T E I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre ; le jeune GOURVILLE, ( *tous deux arrivent & continuent la conversation* ) l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

Le jeune G O U R V I L L E .  
N'ES-TU donc pas honteux en effet à ton âge ,  
De vouloir devenir un grave personnage ?  
Tu forces ton instinct par pure vanité ,  
Pour parvenir un jour à la stupidité.  
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine ?  
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.  
Que dirais-tu d'un fou , qui des pieds & des mains  
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins ,  
De peur d'en savourer le parfum délectable ?  
Le ciel a formé l'homme animal sociable.  
Pourquoi nous fuir , pourquoi se refuser à tout ?  
Etre sans amitié , sans plaisir & sans goût ,  
C'est être un homme mort. Oh la plaisante gloire  
Que de gâter son vin de crainte de trop boire.  
Comme te voilà fait ! le teint jaune & l'œil creux ,  
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux ?  
Au monde en attendant fois très-sûr de déplaire.  
La charmante Ninon qui nous tient lieu de mère

Voit avec grand chagrin, qu'en ta propre maison,  
Loin d'elle, & loin de moi, tu languis en prison :  
Est-ce monsieur Garant qui par son éloquence  
Nourrit de tes travers la lourde extravagance !  
Allons , imite-moi , songe à te réjouir,  
Je prétends malgré toi te donner du plaisir.

G O U R V I L L E l'aîné.

De si vilains propos, une telle conduite,  
Me font pitié, monsieur, j'en prévois trop la suite.  
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.  
Je ne peux plus souffrir un si grand libertin.  
De cette maison-ci je connais les scandales.  
Il en peut arriver des choses bien fatales :  
Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.  
Je n'y veux plus rester, & j'ai pris mon parti.

Le jeune G O U R V I L L E.

Son accès le reprend.

G O U R V I L L E l'aîné.

Monsieur Garant, mon frère,  
Que vous calomniez, est d'un tel caractère,  
De probité, d'honneur ... de vertu ... de...

Le jeune G O U R V I L L E.

Je vois

Que déjà son beau style a passé jusqu'à toi.

G O U R V I L L E l'aîné.

Il met discrètement la paix dans les familles,  
Il garde la vertu des garçons & des filles ;  
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter ;  
Allez dans le beau monde ; allez vous y jeter ;  
Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante

De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante;  
Moquez-vous plaîsamment des hommes vertueux :  
Nagez dans les plaîsirs, dans ces plaîsirs honteux,  
Ces plaîsirs dans lesquels tout le jour se consume,  
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune G O U R V I L L E.

Pas tant.

G O U R V I L L E l'ainé.

Allez, je fais tout ce qu'il faut savoir.

J'ai bien lu.

Le jeune G O U R V I L L E.

Va, lis moins ; mais apprends à mieux voir.

Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.

Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Avec personne.

Le jeune G O U R V I L L E.

Quoi tout seul dans un désert ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Oh ! je fréquenterai souvent madame Aubert.

Le jeune G O U R V I L L E (*en riant.*)

Madame Aubert !

G O U R V I L L E l'ainé.

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune G O U R V I L L E.

Parente

Du marguillier Garant ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Oui, pieuse & savante,

D'un esprit transcendant, un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu ?

GOURVILLE l'ainé.

Non, mais son logis est rempli  
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques :  
Elle connaît à fond tous les auteurs mistiques.  
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,  
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend.

GOURVILLE l'ainé.

Oui ; mon tuteur fidele  
Monsieur Garant me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez sa cousine ?

GOURVILLE l'ainé.

Eh oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE l'ainé.

Elle même , & je veux, après cet entretien,  
Ne hanter désormais que de tels caractères,  
Dont l'esprit soit instruit , & les mœurs soient austères.  
Je ne veux plus vous voir , & je préfère un trou,  
Un hermitage , un antre. .

Le jeune GOURVILLE (*en l'embrassant.*)

Adieu , mon pauvre fou.



## SCENE III.

GOURVILLE l'aîné *seul.*

**J**E pleure sur son sort ; le voilà qui s'abyme.  
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.  
(*Il s'assied & ouvre un livre.*)

Que Garasse a raison ! qu'il peint bien à mon sens  
Les travers odieux de tous nos jeunes gens !  
Qu'il enflamme mon cœur, & qu'il le fortifie,  
Contre les passions qui tourmentent la vie.  
(*Il lit encore.*)

C'est bien dit, oui, voilà le plan que je suivrai.  
Du sentier des méchans je me retirerai.  
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,  
Les vains amusemens, les spectacles, les belles.  
(*Il se lève.*)

Quel plaisir noble & doux de haïr les plaisirs ?  
De se dire en secret, me voilà sans desirs,  
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage,  
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage.  
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis.  
Ces conversations, ces soupers, ces amis.  
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère  
Sans nul ménagement mon étourdi de frère.  
Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui.  
C'en est trop. Pour jamais j'y renonce aujourd'hui.  
Je conserve à Ninon de la reconnaissance,  
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance.

Et malgré ses écarts , elle a des sentimens  
Qu'on eût pris pour vertu , peut-être en d'autrestems.  
Mais...*(Il se mord le doigt , & fait une grimace effroyable.)*

S C E N E I I I.

GOURVILLE l'aîné , monsieur GARANT.

MONSIEUR GARANT.  
**E**H bien , mon très-cher , mon vertueux Gourville ,  
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile ?

GOURVILLE l'aîné.  
Je suis très-résolu.

MONSIEUR GARANT.  
Ce logis infecté  
N'était point convenable à votre piété.  
Sortez-en promptement---mais que voulez-vous faire  
De ces deux mille écus de monsieur votre père ?

GOURVILLE l'aîné.  
Tout ce qu'il vous plaira ; vous en disposerez.

MONSIEUR GARANT.  
L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés.  
D'un vrai détachement des vanités du monde ;  
Et votre indifférence en ce point est profonde ;  
Je veux bien m'en charger ; je les ferai valoir ,  
Pour les pauvres s'entend. . . vous aurez le pouvoir  
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie ,  
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE l'aîné.  
Ah , que vous m'obligez ! je ne pourrai jamais

Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

Mon<sup>sieur</sup> G A R A N T.

Je peux avoir à vous d'autres sommes en caisse.

Eh ! eh ! ...

G O U R V I L L E l'aîné.

L'on me l'a dit-- Mon Dieu je vous les laisse,

Vous voulez bien encor en être embarrassé ?

Mon<sup>sieur</sup> G A R A N T.

Je mettrai tout ensemble.

G O U R V I L L E l'aîné.

Oui, c'est fort bien pensé.

Mon<sup>sieur</sup> G A R A N T.

Or ça, votre dessein de chercher domicile

Est très-juste, & très-bon ; mais il est inutile ;

La maison est à vous ; gardez-vous d'en sortir,

Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.

Par mille éclats fâcheux la maison polluée,

Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,

Et je pourrais bien même y loger avec vous

G O U R V I L L E l'aîné.

Cet honneur me ferait bien utile & bien doux ;

Mais je ne me sens pas l'ame encor assez forte,

Pour chasser une femme & la mettre à la porte.

C'est un acte pieux ; mais l'honneur a ses droits.

Et vous savez, mon<sup>sieur</sup>, tout ce que je lui dois.

Pourrai-je sans rougir dire à ma bienfaitrice,

Sortez de la maison & rendez-vous justice ;

Cela n'est-il pas dur ?

Mon<sup>sieur</sup> G A R A N T.

Un tel ménagement



Est bien louable en vous , & m'émeut puissamment.  
Ce scrupule d'abord a barré mes idées ;  
Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.  
Le désordre est trop grand. Votre propre danger  
A la faire sortir devrait vous engager.  
Sachez que votre frère entretient avec elle ,  
Une intrigue odieuse, indigne , criminelle,  
Un scandaleux commerce---un ... je n'ose parler  
De tout ce qui s'est fait , -- tant je m'en sens troublé.

GOURVILLE l'aîné.

Voilà donc la raison de cette préférence  
Qu'on lui donnait sur moi !

Monsieur GARANT.

Sentez la conséquence.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.  
Les vilains ! -- Grace au ciel je n'en suis point jaloux.  
Je n'imaginais pas qu'un si grand fou dût plaire.

Monsieur GARANT,

Les fous plaisent par fois.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'en suis en colère

Pour l'honneur du Marais.

Monsieur GARANT.

Il faut premièrement

Détourner loin de nous ce scandale impudent.  
Mais avec l'air honnête , avec toute décence ,  
Avec tous les dehors que veut la bienséance ,  
Nous avons concerté que de cette maison ,  
Vous feriez pour un tiers une donation ,

Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.  
Armé de cet écrit je puis tout entreprendre.  
Je ne m'emparerai que de votre logis ;  
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILLE l'ainé.

Oui, l'idée est profonde, il a raison. Les sages  
Sur le reste du monde ont de grands avantages.  
Je signerai demain.

Monsieur GARANT.

Ce soir, votre cadet

Reviendra vous braver comme il a toujours fait.  
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante.  
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE l'ainé.

La vertu !

Monsieur GARANT.

Vraiment, oui. Toujours un marguillier,  
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.  
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice,  
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.  
Signez sur mon genou. (Il lève son genou.)

GOURVILLE l'ainé (en signant.)

Je signe aveuglément,  
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

Monsieur GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE l'ainé.

Vous êtes, je le crois, très-actif en affaire.

Monsieur GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE l'aîné.

Oui !

Monsieur GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE l'aîné.

La voilà.

Monsieur GARANT.

Tout est bien , & puis chez ma cousine ,  
Chez la savante Aubert notre illustre voisine ---  
Nous irons faire ensemble un dîner familial.

GOURVILLE l'aîné.

Vous m'enchantez.

Monsieur GARANT.

Elle est la perle du quartier :

Il est dans sa maison des doctes assemblées ,  
Des conversations utiles & réglées ;  
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs ,  
Des savans pleins de grec , de brillans orateurs ,  
Avec quelques abbés , gens de l'académie ,  
Tous pêttris du vrai suc de la philosophie.

GOERVILLE l'aîné.

Et c'est-là justement tout ce qu'il me fallait ;  
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.  
Vous me faites penser : vous êtes mon Socrate ,  
Je suis Alcibiade. Ah ! que cela me flatte !  
Me voilà dans mon centre.

Monsieur GARANT.

On n'est jamais heureux  
Qu'avec des gens de bien , savans & vertueux.  
Chez ma cousine Aubert , mon fils , allez vous rendre.  
Je ne me ferai pas , je crois , long-tems attendre.

GOURVILLE l'aîné.

J'y vais.

## S C E N E IV.

NINON, monsieur GARANT, GOURVILLE l'aîné.

A NINON (à Gourville l'aîné.)  
AH ! ah ! monsieur, vous partez donc enfin !

Vous vous humanisez , & votre noir chagrin  
Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.  
Le plaisir sied très-bien à la philosophie :  
La solitude accable , & cause trop d'ennui.  
Eh bien , où comptez-vous de dîner aujourd'hui ?

GOURVILLE l'aîné.

Avec des gens de bien , madame.

NINON.

Et mais ! . . . j'espère . . .

Que ce n'est pas avec des fripons.

GOURVILLE l'aîné.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont ?

GOURVILLE l'aîné.

Des docteurs très - savans.

NINON.

On en trouve , en effet , de très-honnêtes gens,  
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE l'aîné.

L'heure presse , avec eux je vais me mettre à table.

N I N O N.

Allez , c'est fort bien fait.

S C E N E V.

N I N O N , monsieur G A R A N T.

N I N O N.

QUELLE mauvaise humeur !  
Il semble , en me parlant , qu'il soit rempli d'aigreur ,  
En savez-vous la cause ?

Monsieur G A R A N T.

Eh oui , je suis sincère ,  
La cause est en effet son méchant caractère.

N I N O N.

Je savais qu'il était & bizarre & pédant ,  
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

Monsieur G A R A N T.

Allez , je m'y connais : vous pouvez être sûre ,  
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate & plus dure.

N I N O N.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent  
Il n'a pas daigné faire un seul remerciement.  
Mais c'est distraction , manque de savoir vivre ;  
Et pour l'instruire mieux , le monde est un grand livre.

Monsieur G A R A N T.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté ,  
Endurci , cangrené , méchant--au mal porté ,  
Faux . . . avec fausseté. Ses allures secrètes ,

Sombres....

N I N O N (*riant.*)

Vous prodiguez assez les épithètes.

Monsieur G A R A N T.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager  
A vendre sa maison, pour vous en déloger. --  
Vous en riez.

N I N O N.

La chose est-elle bien certaine ?

Monsieur G A R A N T.

J'en suis témoin ; j'ai vu cet effet de sa haine ,  
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté :  
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.  
Quel homme !

N I N O N.

Ce n'est rien , n'en foyez point en peine,  
Cela s'ajustera.

Monsieur G A R A N T.

Craignez tout de sa haine.

N I N O N.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

Monsieur G A R A N T.

De cette ingratitude il faut le bien punir ,  
Qu'il sorte de chez vous.

N I N O N.

Peut-être il le mérite.

Monsieur G A R A N T.

Pour moi je l'abandonne , & je le déshérite.  
De ses cent mille francs il n'aura ma foi rien.

N I N O N.

S'ils dépendent de vous , monsieur , je le crois bien.

Monfieur G A R A N T.

Que nous fommes à plaindre ! un bon ami nous laiffe  
De fes deux chers enfans à guider la jeunefſe.  
L'un eſt un garnement , turbulent , effronté ,  
A la perdition par le vice emporté.  
L'autre eſt fourbe , perfide , ingrat , atrabilaire ,  
Dur , méchant. -- De tous deux il faudra nous défaire.

N I N O N.

Me le confeillez-vous ?

Monfieur G A R A N T.

Ce doit être l'avis

De tous les gens d'honneur & de vos vrais amis.  
Prenez un parti ſage ... Ecoutez ... Cette caiffe  
Dont vous avez tantôt fait ſi prompte largeſſe  
Etoit-elle bien pleine autrefois ?

N I N O N.

Juſqu'au bord.

De notre ami défunt c'étoit le coffre-fort ;  
Vous le ſavez aſſez.

Monfieur G A R A N T.

Selon que je calcule ,

Vous avez amaffé loyaument , ſans ſcrupule ,  
Un bien conſidérable , une fortune ?

N I N O N.

Non ,

Mais mon bien me ſuffit pour tenir ma maifon.

Monfieur G A R A N T.

Vous avez du crédit : une dame importante  
Eſt liée avec vous d'une amitié conſtante ,  
Et ſi vous le vouliez , vous pourriez quelque jour

Faire beaucoup de bien, vous produisant en cour.

N I N O N.

A la cour ! moi ! monsieur , que le ciel m'en préserve.  
Si j'ai quelques amis , il faut avec réserve  
Ménager leurs bontés , craindre d'importuner ,  
Ne les inviter point à nous abandonner.  
Pour garder son crédit , monsieur , n'en ufons guère.

Monsieur G A R A N T.

Il le faut réserver pour les grandes affaires ;  
Pour les grands coups , madame , oui , vous avez raison ;  
Et votre sentiment est ici ma leçon.

*( Il s'approche un peu d'elle , & après un moment  
de silence. )*

Je dois avec candeur vous faire une ouverture,  
Pleine de confiance , & d'une amitié pure.  
Je fu's riche , il est vrai , mais avec plus d'argent  
Je ferais plus de bien.

N I N O N.

Je le crois bonnement.

Monsieur G A R A N T.

Il vous faut un état. Vous êtes de mon âge ,  
Je suis aussi du vôtre.

N I N O N.

Oh oui.

Monsieur G A R A N T.

Quel bon ménage

Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,  
Loin de ces deux marmots du logis exilés !  
Les deux cent mille francs , croissant notre fortune,  
Entreraient de plein saut dans la masse commune.



Vous pourriez employer votre art persuasif,  
 A nous faire obtenir un poste lucratif.  
 Vous seriez dans le monde avec plus d'importance.  
 Il faut que le crédit augmente votre aisance ;  
 Que des prudes surtout la noble faction,  
 Célébrant de vos mœurs la réputation,  
 Et s'énorgueillissant d'une telle conquête,  
 A vous bien épauler se tienne toujours prête.  
 Avec un pot de vin , j'aurais par ce canal  
 Un fortuné brevet de fermier-général.  
 Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune,  
 Placer, à cent pour cent, ma petite fortune ;  
 Et votre rare esprit tout bas se moquerait  
 De tout le genre humain qui vous respecterait.  
 Vous ne répondez rien.

N I N O N.

C'est que je considère,  
 Avec maturité , cette sublime affaire. --  
 Vous voulez m'épouser ?

Monsieur G A R A N T.

Sans doute, je voudrais  
 Payer de tout mon bien tant d'esprit , tant d'attraits :  
 C'est à quoi j'ai pensé , dès que mon fort prospère  
 De deux cent mille francs me nomma légataire.

N I N O N.

Vous m'aimez donc un peu ?

Monsieur G A R A N T.

J'ai combattu long-tems  
 Les inspirations de ces desirs puissans ;  
 Mais en les combinant avec justesse extrême,

En m'examinant bien, comptant avec moi-même,  
Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat  
Qu'il est tems en effet que vous changiez d'état,  
Que nous nous convenons, & qu'un amour sincère  
Soutenu par le bien ne doit pas vous déplaire.

N I N O N.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.  
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.  
J'eus long-tems pour l'hymen un peu de répugnance :  
Son joug effarouchait ma libre indépendance :  
C'est un frein respectable : & si je l'avais pris,  
Croyez que ses devoirs auraient été remplis :  
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légère.  
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

Monsieur G A R A N T.

Madame, croyez-moi ; tout ce qui s'est passé  
Fait peu d'impression sur un esprit sensé.  
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide :  
Je vais droit à mon but, & je pense au solide.

N I N O N.

Eh bien, j'y pense aussi : vos offres à mes yeux  
Présentent des objets qui sont bien précieux.  
Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie  
Je ne fais quoi d'injuste, & quelque hypocrisie.

Monsieur G A R A N T.

Et mon Dieu, c'est par-là qu'on réussit toujours.

N I N O N.

Oui, la monnoie est fausse ; elle a pourtant du cours.  
Que me sont, après tout, les enfans de Gourville ?  
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

Monsieur G A R A N T.

Il faut l'être à nous seuls ; & songer en effet  
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

N I N O N.

J'admire vos raisons, & j'en suis pénétrée.

Monsieur G A R A N T.

Ah ! je me doutais bien , que votre ame éclairée  
En sentirait la force & le vrai fondement ,  
Le poids. . . .

N I N O N.

Oui , tout cela me pèse infiniment.

Monsieur G A R A N T.

Vous vous rendez.

N I N O N.

Ce soir vous aurez ma réponse ;  
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

Monsieur G A R A N T.

Ah ! vous me ravissez : je n'ai parlé d'abord  
Que de vos intérêts qui me touchent si fort ;  
Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes ,  
Vos beaux yeux , votre esprit ! -- quelles puissantes armes  
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté ,  
De quels excès d'amour je me sens tourmenté !

N I N O N.

Mon Dieu , finissez donc ; vous me tournez la tête.  
Sortez -- n'abusez point de ma faible conquête --  
Mais revenez bientôt.

Monsieur G A R A N T.

Vous n'en pouvez douter.

N I N O N.

J'y compte.

Monsieur G A R A N T.

Sur mon cœur daignez toujours compter.  
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire,  
Pour coucher par contrat cette divine affaire ?

N I N O N.

Par contrat ! & mais oui -- vos desseins concertés  
Ne sauraient à mon sens être trop constatés.

Monsieur G A R A N T.

Nos faits sont convenus ?

N I N O N.

Oui dà.

Monsieur G A R A N T.

Notre fortune  
Sera par la coutume entre nous deux commune.

N I N O N.

Plus vous parlez , &amp; plus mon cœur se sent lier.

Monsieur G A R A N T.

A ce soir , ma Ninon.

N I N O N ( *le contrefaisant.* )

Ce soir , mon marguillier.

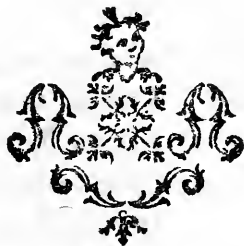
## S C E N E VI.

N I N O N *seule.*

Q U E L indigne animal , & quelle ame de boue !  
Il ne s'apperçoit pas seulement qu'on le joue ;  
Enseveli qu'il est dans ses desseins honteux ,

Il n'en peut discerner le ridicule affreux :  
 J'ai vu de ces gens-là , qui se croyaient habiles  
 Pour avoir quelque tems trompé des imbéciles ,  
 Dans leurs propres filets bientôt enveloppés ;  
 Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.  
 On peint l'amour aveugle , il peut l'être sans doute.  
 Mais l'intérêt l'est plus , & souvent ne voit goutte.  
 Vouloir toujours tromper , c'est un malheureux lot.  
 Bien souvent, quoiqu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

*Fin du second acte.*



## A C T E III.

## SCENE PREMIERE.

## LISETTE, PICARD.

**E** H bien , Picard , fais-tu la plaisante nouvelle ?

P I C A R D .

Je n'ai jamais rien su le premier ; quelle est-elle ?

L I S E T T E .

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

P I C A R D .

Ma foi , j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

Ah , c'est donc pour cela que madame est sortie !

C'est pour se marier ? -- J'ai souvent même envie ;

Tu le fais , & je crois que nous devons tous deux

Suivre un si digne exemple.

L I S E T T E .

Ah ! Picard , ces beaux nœuds

Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence ;

Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance ;

Et nous sommes trop gueux , Picard , pour être unis.

Le mari de madame aujourd'hui m'a promis

De faire ma fortune.

P I C A R D .

Est-il bien vrai , Lisette ?

LISETTE.

L I S E T T E.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

P I C A R D.

Bon ! attendons-nous-y ! quand le bien te viendra,  
D'autres amans viendront ; tu me planteras-là.  
Des filles de Paris je connais trop l'allure.  
Elles n'épousent point Picard.

L I S E T T E.

Va, je te jure

Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.  
Je t'aime , & je ne puis être contente ailleurs.

P I C A R D.

Allons , il faudra donc se résoudre d'attendre.  
Et quel est ce monsieur , que madame va prendre ?

L I S E T T E.

La peste ! c'est un homme extrêmement puissant ;  
Marguillier de paroisse , ayant beaucoup d'argent ,  
Sur son large visage on voit tout son mérite ,  
Homme de bon conseil , & qui souvent hérite ,  
De gens qui ne sont pas seulement ses parens.  
Il a toujours , dit-on , vécu de ses talens ;  
Il est le directeur de plus de vingt familles :  
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.  
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

P I C A R D.

Bon ! l'on m'a dit à moi , qu'il est gueux & fripon.

L I S E T T E.

Eh bien ! que fait cela ? cette friponnerie  
N'empêche pas , je crois , qu'un homme se marie.  
Il m'a promis beaucoup.

P I C A R D.

Plus qu'il ne te tiendra. --

Quoi ! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera !

L I S E T T E.

Rien n'est plus vrai, Picard.

P I C A R D.

C'est lui que madame aime

L I S E T T E.

Je n'en saurais douter.

P I C A R D.

Qui te l'a dit ?

L I S E T T E.

Lui-même.

J'ai de plus entendu des mots de leurs discours ;  
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.  
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée ;  
Et madame aussi-tôt en carrosse est montée.

P I C A R D.

Mon Dieu, comme en amour, on va vite à présent !  
Je ne l'aurais pas cru : rapport que j'ai souvent  
Entendu ma maîtresse, avec un beau langage,  
Se moquer en riant des loix du mariage.

L I S E T T E.

Tout change avec le tems ; on ne rit pas toujours ;  
On devient sérieux au déclin des beaux jours.  
La femme est un roseau que le moindre vent plie.  
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

P I C A R D.

Quand t'appuierai-je donc ?



L I S E T T E.

Va , nous attendrons bien  
Que madame ait choisi monsieur pour son soutien.

P I C A R D.

Mais que va devenir Gourville avec son frère ?

L I S E T T E.

Je pense que l'aîné va dans un monastère ;  
L'autre sera , je crois , cornette ou lieutenant.  
Chacun suit son instinct : tout s'arrange aisément.

P I C A R D.

Je ne fais : mon instinct me dit que ces affaires  
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

L I S E T T E.

Pourquoi ! pour en douter , quelles raisons as-tu ?

P I C A R D.

Je n'ai point de raisons , moi : j'ai des yeux , j'ai vu  
Que lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose ,  
On se trompe toujours ; je n'en fais point la cause.  
J'ai vu tant de messieurs , qui pour tes doux appas  
Disaient qu'ils reviendraient , & ne revenaient pas.

L I S E T T E.

Quoi , maroufle , insolent.

P I C A R D.

A ton tour , ma mignonne ,  
Jamais en promettant n'as-tu trompé personne ?

L I S E T T E.

Hem !

P I C A R D.

Ne te fâche point , allons , rendons bien net  
De notre cher savant le sale cabinet.

Tenons la chambre propre; allons, la nuit approche.

L I S E T T E.

Bon, ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.

P I C A R D.

Diable! il est donc déjà maître de la maison,  
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon?

L I S E T T E.

Ne te l'ai-je pas dit? madame, avec mystère  
A dit à son cocher -- cocher, chez le notaire :  
Ils sont allés signer.

P I C A R D.

Oui, je comprends très-bien  
Que l'affaire est conclue, & je n'en savais rien.

L I S E T T E.

Un excellent souper qu'un grand traiteur apprête,  
Ce soir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;  
Les amis du logis y sont tous invités.

P I C A R D.

Tant mieux; nous danserons : plaisirs de tous côtés.  
Mais que va devenir notre aîné de Gourville?  
Il était si posé, si sage, si tranquille,  
Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous,  
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.  
Où donc est-il allé?

L I S E T T E.

C'est chez notre voisine,  
Comme lui très-pieuse, & de Garant cousine;  
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

P I C A R D.

Oh! c'est un grand savant; il lit tous les auteurs.

SCENE II.

LISSETTE, PICARD, GOURVILLE l'aîné.

LISSETTE.  
L E voici qui revient.

PICARD.  
Pour la nôce , peut-être ,

LISSETTE.  
Ah , comme il a l'air triste !

PICARD.  
Oui , je crois reconnaître  
Qu'il est bien affligé.

LISSETTE.  
Quelles contorsions !

GOURVILLE l'aîné (*dans le fond.*)  
O ciel ! ô juste ciel !

PICARD.  
C'est des convulsions.

GOURVILLE l'aîné.  
Je voudrais être mort.

LISSETTE.  
Il a des yeux funestes.

PICARD.  
C'est d'un vrai possédé les regards & les gestes.  
(*Gourville s'avance.*)

LISSETTE.  
Qu'avez-vous donc , monsieur ?

PICARD.  
Vous avez l'œil poché ,

Boffe au front , nez sanglant , & l'habit tout taché.

L I S E T T E.

Etes-vous ici près , monsieur , tombé par terre?

G O U R V I L L E l'ainé.

Que son sein m'engloutisse.

P I C A R D.

Et quoi donc ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Qu'on m'enterre ;

Je ne mérite pas de voir le jour.

P I C A R D.

Monsieur !

L I S E T T E.

Qu'est-il donc arrivé ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Je me meurs de douleur ,

De honte , de dépit.

P I C A R D.

Et de vos meurtrissures.

L I S E T T E.

Hélas ! n'auriez-vous point reçu quelques blessures ?

G O U R V I L L E l'ainé (*s'assied.*)

Je ne puis me tenir : ah ! Lifette , écoutez

Mes fautes , mes malheurs , & mes indignités.

P I C A R D.

Ecoutons bien.

( *Ils se mettent à ses côtés & allongent le cou.* )

L I S E T T E.

Mon dieu , que ce début m'étonne !

G O U R V I L L E l'ainé.

Voulant rester chez moi , monsieur Garant me donne

Rendez-vous à dîner , chez sa cousine Aubert.

P I C A R D.

C'est une brave dame.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! diableſſe d'enfer !

Il y devait venir de ſavans perſonnages ;  
Parfaits chez les parfaits , ſages entre les ſages ,  
J'y vais : madame Aubert était encor au lit.  
Monsieur Aubert tout ſeul près de moi ſ'établit ,  
Me propoſe un trictrac en attendant la table ,  
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable.  
Et cependant je joue.

L I S E T T E.

Eh bien , juſqu'à préſent  
La choſe eſt très-commune , & le mal n'eſt pas grand.

G O U R V I L L E l'ainé.

J'y gagne , j'y prends goût : de partie en partie  
Je ne vois point venir la docte compagnie.  
Le jeu ſe continue ; enfin le fort fait tant ,  
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant ,  
Je redois mille écus encor ſur ma parole.

L I S E T T E.

De ces petits chagrins un ſage ſe conſole.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! ce n'eſt rien encor. Garant à ſon couſin  
Ecrit que les docteurs ne viendront que demain ,  
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire preſſante ;  
Aubert me fait excuſe , Aubert me complimente.  
Il ſort , je reſte ſeul ; je n'oſais demeurer ;  
Et dans notre maiſon j'étais prêt à rentrer.

Madame Aubert paraît avec un air modeste ,  
Bien coëffée en cheveux , un déshabillé lesté ,  
Un négligé brillant , mais qui paraît sans art .  
On a dîné partout , me dit-elle , il est tard :  
Je vous proposerais de dîner tête à tête ;  
Mais je vous ennuierais -- j'accepte cette fête .  
Le repas était propre , & très-bien ordonné .  
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné .

L I S E T T E .

Vous avez oublié votre philosophie ?

G O U R V I L L E l'aîné .

Hélas oui ; ce vin grec la rendait plus jolie .  
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs ,  
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs .  
Je l'entendais parler , je la voyais sourire ,  
Avec cet agrément , que Sapho sut décrire .  
Vous connaissez Sapho ?

P I C A R D .

Non .

G O U R V I L L E l'aîné .

Le plus doux poison

Par l'oreille & les yeux surprenait ma raison .  
Nous nous attendrissions : monsieur Aubert arrive ,  
Madame Aubert s'enfuit , éplorée & craintive ,  
En criant que je suis un homme dangereux .

L I S E T T E .

Vous dangereux , monsieur ?

G O U R V I L L E l'aîné .

L'époux est très-fâcheux .

Il m'applique un soufflet : je suis assez colère .

J'en rends deux sur le champ : nous nous roulons par terre :  
L'un sur l'autre acharnés , je frappais , il frappait ,  
Et j'entendais de loin madame qui riait. . . .  
Vous avez lus tous deux de ces combats d'athlète ?

P I C A R D.

Je n'ai jamais rien lu.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ni toi non plus , Lisette ?

L I S E T T E.

Très-peu.

G O U R V I L L E l'ainé.

Quoi qu'il en soit , meurtrissans & meurtris ,  
Nous heurtions de nos fronts les carreaux , les lambris ;  
Des oisifs du quartier une foule accourue  
Remplissait la maison , l'escalier & la rue.  
On crie , on nous sépare : un procureur du coin  
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin.  
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte ,  
Pour prévenir , dit-il , une amende plus forte ,  
Pour payer le scandale avec les coups reçus ,  
Je lui signe un billet encor de mille écus.  
Ah Lisette ! ah Picard ! le sage est peu de chose !

P I C A R D.

Oui , je le croirais bien.

L I S E T T E.

Quelle métamorphose !

G O U R V I L L E l'ainé.

Après ce que je viens de faire & d'essuyer ,  
Comment revoir jamais monsieur le marguillier ?  
Comment revoir madame ?

P I C A R D.

Oh, madame est très-bonne.

L I S E T T E.

Toujours aux jeunes gens, monsieur, elle pardonne.

G O U R V I L L E l'aîné.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité  
Avec tant de hauteur & de sévérité?

S C E N E   I I I.

GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune,  
L I S E T T E, P I C A R D.

Le jeune GOURVILLE (*tout essoufflé.*)  
A H! mon frère! ah Lisette!

L I S E T T E.

Eh bien?

Le jeune GOURVILLE (*à Lisette à part.*)

Ma chère amie,

Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

G O U R V I L L E l'aîné.

Mon frère, je rougis & je pleure à vos yeux.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mon frere, pardonnez ce petit tour joyeux.

(*prenant Lisette à part.*)

Lisette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie,  
Pour la faire sortir nous aurons une voie.

G O U R V I L L E l'aîné.

O ciel! madame Aubert serait dans la maison?

Ella a donc pris pour moi bien de la passion!



Ah ! de grace , oubliez ma sottise effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! passez-moi ma faute, elle est très-excusable.

( *allant à Lisette.* )

Lisette , à mon secours.

P I C A R D.

Eh mon Dieu ! ces gens-ci  
Sont tous devenus fous ; qu'a-t-on donc fait ici ?

( *Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.* )

GOURVILLE l'aîné ( *sur le devant.* )

Est-ce une illusion ? est-ce un tour qu'on me joue ?  
Quels docteurs j'ai trouvés ! je me tâte & j'avoue  
Que je suis confondu , que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.

( *à Lisette, il lui parle à l'oreille.* )

Picard , garde la porte. -- Et toi , tu m'entends bien.

L I S E T T E.

J'y vais. Comptez sur moi.

Le jeune GOURVILLE ( *à Lisette.* )

Par ton seul savoir faire,  
Tu fauras amuser & le père & la mère.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ? son père & sa mère ont l'obstination  
De me poursuivre ici pour réparation ?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas ! j'en suis honteux.

GOURVILLE l'aîné.

C'est moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte ;

Et Lisette saura la mettre en sûreté.

(*revenant à Gourville l'aîné.*)

De grace, mon cher frère, ayez tant de bonté  
Que de lui pardonner ce petit artifice.

G O U R V I L L E l'aîné.

Quel galimathias !

Le jeune G O U R V I L L E.

Ce n'était pas malice ;

C'est un trait de jeunesse, & peut-être il la perd.

G O U R V I L L E l'aîné.

Vous voulez excuser ici madame Aubert ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Laiçons madame Aubert ; mon frère, je vous jure,  
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

G O U R V I L L E l'aîné.

Que dites-vous ? après un bruit si violent ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ah ! vous êtes trop bon.

Le jeune G O U R V I L L E.

Toujours tendre & fidele

Je cours la consoler, & je vous réponds d'elle.

(*Il sort.*)

G O U R V I L L E l'aîné.

Mon frère est un bon cœur : il oublie aisément :

Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.

Quel est cet homme en robe ?



S C E N E IV.

GOURVILLE l'ainé, monsieur l'avocat PLACET,  
(*en robe.*)

L'avocat P L A C E T (*toujours d'un ton empressé, & se rengorgeant.*)

O N m'a dit par la ville,  
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,  
Des Gourvilles l'ainé.

G O U R V I L L E l'ainé.

Très-humble serviteur.

L'avocat P L A C E T.

Tout prêt à vous servir.

G O U R V I L L E l'ainé.

C'est sans doute un docteur,

Que pour me consoler monsieur Garant m'envoie.

L'avocat P L A C E T.

Je suis docteur en droit.

G O U R V I L L E l'ainé.

J'en ai bien de la joie ;

Je les révère tous.

L'avocat P L A C E T.

Au barreau du palais

Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

G O U R V I L L E l'ainé.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,  
Et vengez-moi, monsieur de la friponnerie.

L'avocat P L A C E T.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet  
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

G O U R V I L L E l'ainé.

Si vous voulez, monsieur, vous charger de ma cause...

L'avocat P L A C E T.

Vous devez être instruit...

G O U R V I L L E l'ainé.

En deux mots je l'expose.

L'avocat P L A C E T.

J'ai dès long-tems en vue un établissement.  
Et j'avais pourchassé Claire Sophie Agnant.  
Pour elle vous savez, monsieur, qu'elle est ma flamme.

G O U R V I L L E l'ainé.

Non; mais un avocat fait bien de prendre femme,  
Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'avocat P L A C E T.

Vous me privez d'icelle; & vous m'avez baillé  
Par vos productions bien de la tablature

G O U R V I L L E l'ainé.

Qui! moi, monsieur?

L'avocat P L A C E T.

Vous-même : & votre procédure,  
Par madame sa mère est remise en mes mains.

On a surpris, monsieur, vos papiers clandestins,  
Vos missives d'amour & tous vos beaux mystères,  
Colorés d'un vernis de maximes austères.

A nos yeux clairvoyans le poison s'est montré.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je veux être pendu, je veux être enterré,

Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,  
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle.

L'avocat P L A C E T.

On renia toujours, monsieur, les vilains cas :  
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas ;  
Elle a tout avoué.

G O U R V I L L E l'ainé.

Quoi ?

L'avocat P L A C E T.

Que votre éloquence  
Avait voulu tromper sa timide innocence.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! c'est une coquine ; & je ferai serment  
Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat P L A C E T.

Les sermens coûtent peu, monsieur, aux hypocrites.  
Et chez madame Aubert vos infames visites,  
Le viol dont partout vous êtes accusé,  
Un mari trop benin par vous de coups brisé,  
Ont fait connaître assez votre affreux caractère.

G O U R V I L L E l'ainé.

Juste ciel !

L'avocat P L A C E T.

Poursuivons.... vous connaissez la mère ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Qui donc ?

L'avocat P L A C E T.

Madame Agnant.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je fais qu'en ce logis,

On la souffre par fois ; mais je vous avertis  
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie  
D'elle ni de sa fille ; & très-peu me soucie  
De la famille Agnant.

L'avocat P L A C E T.

Vous savez sur l'honneur  
Combien elle est terrible , & qu'elle est son humeur.

G O U R V I L L E l'aîné.

Je n'en fais rien du tout.

[L'avocat P L A C E T.

Pour venger son injure ,  
Sa main de deux soufflets a doué ma future ,  
Devant monsieur Agnant & devant les valets.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ma foi , cette journée est féconde en soufflets.

L'avocat P L A C E T.

D'une telle leçon ma future excédée ,  
Du logis maternel soudain s'est évadée.  
On fait qu'elle est chez vous , & je m'en doutais bien.  
Monsieur , il faut la rendre , & ma femme est mon bien.  
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules ,  
Où vous parlez toujours de péchés , de scrupules.  
Rendez-moi sur le champ ses petits billets doux ,  
Que tout ceci se passe en secret entre nous ;  
Et ne me forcez point d'aller à l'audience ,  
Faire rougir messieurs de votre extravagance.

G O U R V I L L E l'aîné.

Le diable vous emporte & vous & vos billets.  
Vous me feriez jurer. Non , je ne vis jamais  
Une si détestable & si lourde imposture.

L'avocat

L'avocat P L A C E T.

Vous êtes donc , monsieur , ravisseur & parjure ?

G O U R V I L L E l'aîné.

Allez , vous êtes fou.

L'avocat P L A C E T.

J'avais l'attention

De ménager céans la réputation

De l'objet que mon cœur destinait à ma couche.

Mais , puisque vous niez , puisque rien ne vous touche ,

Que dans le crime enfin vous êtes endurci ,

Adieu , monsieur. Bientôt vous me verrez ici ;

Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie ;

Les loix sauront punir ces excès d'infamie :

Et vous verrez s'il est un plus énorme cas ,

Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

( *Il sort.* )

S C E N E V.

G O U R V I L L E l'aîné , *seul.*

**Q**U E voilà pour m'instruire une bonne journée !

J'étais charmé de moi ; ma sagesse obstinée

Se complaisait en elle , & j'admirais mon vœu

De fuir l'amour , le vin , les querelles , le jeu.

Je joue & je perds tout. Certaine Aubert maudite

M'enlasse en ses filets par sa mine hypocrite.

Je bois , on m'affaîne : en tout point confondu ,

Je paie encor l'amende ayant été battu.

Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture ,  
Veut me persuader que j'ai pris sa future ,  
Et me vient menacer d'un procès criminel.  
Garant peut me tirer de cet état cruel ;  
Garant ne paraît point , il me laisse ; il emporte  
Jusqu'aux clefs de ma chambre , & je reste à la porte ,  
N'osant dans mes terreurs ni fuir , ni demeurer.  
O sagesse ! à quel fort as-tu pu me livrer !  
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.  
Ah ! si j'avais appris à connaître le monde ,  
Je ne me verrais pas au point où je me vois ,  
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

## S C E N E VI.

GOURVILLE l'aîné, PICARD.

Q U I frappe à coups pressés ? quel bruit, quel tintamare ?  
Que fait-on donc là-bas ? est-ce un nouveau bagare ?  
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler ,  
Pour mille écus comptans qu'on m'a fait stipuler ?

P I C A R D ( *accourant.* )

Ah ! cachez-vous.

G O U R V I L L E l'aîné.

Quoi donc ?

P I C A R D.

Une mère affligée

Qui vient redemander une fille outragée.



GOURVILLE l'ainé.

Madame Aubert la mère ?

PICARD.

Un mari pris de vin  
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin.

GOURVILLE l'ainé.

Monsieur Aubert lui-même ?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende  
Sa belle & chère enfant que sa femme demande.  
Tout retentit des cris de la dame en fureur ,  
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur.  
Et pour son premier mot elle m'a fait entendre ,  
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'ainé.

Ah ! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets quarrés  
Pour y mieux parvenir sont avec elle entrés.  
Déjà l'on verbalise.

GOURVILLE l'ainé.

Eh bien que faut-il faire ?

Où fuir ? où me fourrer ?

PICARD.

Venez , j'ai votre affaire ,  
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE l'ainé.

Ah ! j'y cours me jeter de la fenêtre en-bas.

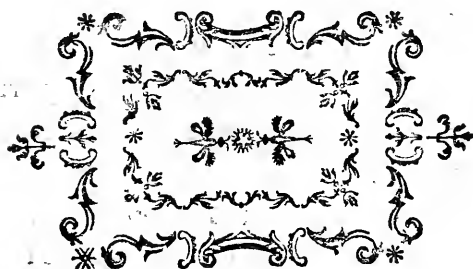
PICARD.

Oui , oui , dépêchez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Allons , si j'en réchappe ,  
Sera bien fin , je crois , qui jamais m'y rattrape.  
Monsieur, madame Aubert, & tous leurs grands docteurs ,  
Et ces sages profonds & ces commentateurs ,  
Ne tourmenteront plus ma simple bonhomie.  
Je renonce à jamais à la théologie.  
Je vois que j'en étais sottement entiché ,  
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

*Fin du troisième acte.*



A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.  
J'y songe , j'y resonge , & tout cela , Lisette ,  
Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui , mais la chose est faite.

Le jeune GOURVILLE.  
N'importe , mon enfant , qu'elle soit faite ou non ,  
Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon ! & je la perds bien moi , monsieur , moi qui raisonne  
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard passe , ma bonne ;  
Mais pour Garant , l'objet de son aversion ,  
Un fat , un plat bourgeois , un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah la femme est si faible !

Le jeune GOURVILLE.

Il est très-vrai , ma reine ,  
Vous passez volontiers de l'amour à la haine :  
Des exemples frappans le montrent chaque jour ;

Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

L I S E T T E.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumières.  
J'en fais autant que vous sur ces grandes matières.  
Un abbé grand ami de madame Ninon ,  
Qui dans mon jeune tems fréquentait la maison ,  
Et qui même , entre nous , eut du goût pour Lisette ,  
Me disait que la femme est comme la girouette :  
Quand elle est neuve encor à toute heure on l'entend ,  
Elle brille aux regards , elle tourne à tout vent ,  
Elle se fixe enfin quand le tems l'a rouillée.

Le jeune G O U R V I L L E.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée ,  
Fixe-toi pour Picard , rouille-toi , mon enfant.  
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

L I S E T T E.

La chose est pourtant sûre.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ouais ! Ninon marguillière !

L I S E T T E.

Croyez-le.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je le crois , & je ne le crois guère :

Mais on voit des marchés non moins extravagans ,  
Et Paris est rempli de ces événemens.  
Aujourd'hui l'on en rit , demain on les oublie ,  
Tout passe & tout renaît ; chaque jour sa folie.  
Mais quel train , quel fracas , quel trouble elle verra  
Dans sa propre maison , lorsqu'elle y reviendra !  
Comment sauver Agnant , cette fille si chère !

Que ferons-nous ici de mon benêt de frère ?

Et du jurisconsulte , & de madame Agnant ?

L I S E T T E .

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement ,  
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune G O U R V I L L E .

Au fond je suis fâché que mon espièglerie ,  
Ait à mon frère aîné causé tant de tourment ;  
Mais il faut bien un peu dégraisser un pédant .  
Ce sont-là des leçons pour un grand philosophe .

L I S E T T E .

Où , mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe .  
Elle est à craindre ici .

Le jeune G O U R V I L L E .

Non ; tout s'apaisera ;

Car enfin tout s'apaise : un cartaud suffira ,  
Pour faire oublier tout au bon homme de père .  
Et plus en ce moment sa femme est en colère ,  
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur .

S C E N E I I .

GOURVILLE l'aîné poursuivi par madame  
AGNANT, monsieur AGNANT, l'avocat  
PLACET, le jeune GOURVILLE,  
LISSETTE, PICARD.

AU secours !  
GOURVILLE l'aîné (*courant.*)

Madame AGNANT (*courant après lui.*)

Au méchant !

Monsieur AGNANT (*courant après madame Agnant.*)  
Qu'on l'arrête.

L'avocat PLACET (*courant après monsieur Agnant.*)  
Au voleur.  
(*Ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.*)

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'ai le nez cassé !

Madame A G N A N T.

Je suis morte !

Monsieur A G N A N T.

Ah ! ma femme !

Es-tu morte en effet ?

Madame A G N A N T.

Non.--- Séducteur infame,

Tu m'enlèves ma fille , impudent loup garou ,  
Et de la mère encor tu viens casser le cou.

GOURVILLE l'aîné.

Eh madame , pardon !

Madame A G N A N T.

Détestable hypocrite.

L'avocat P L A C E T.

Race de débauché.

Madame A G N A N T.

Cœur faux ! plume maudite !

Tu me rendras ma fille , ou je t'étranglerai.

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! je la rendrai si-tôt que je l'aurai.

Madame AGNANT (*au jeune Gourville.*)

Tu m'insultes encor ! ---Et toi qui fus si sage !

Parle , as-tu pu souffrir un pareil brigandage ?

Le jeune G O U R V I L L E .

Madame , calmez-vous. -- Monsieur , écoutez-moi.

Monsieur A G N A N T .

Volontiers : tu parais un très-bon vivant toi ;

Je t'ai toujours aimé.

Le jeune G O U R V I L L E .

Rassurez-vous , mon frère ;

Vous , monsieur l'avocat , éclaircissons l'affaire ;

Entendons-nous.

Monsieur A G N A N T .

Parbleu , l'on ne peut mieux parler ;

Il faut toujours s'entendre , & non se quereller.

Le jeune G O U R V I L L E .

Picard , apportez-nous ici sur cette table

De ce bon vin muscat.

Monsieur A G N A N T .

Il est fort agréable.

J'en boirai volontiers , en ayant bu déjà ,

Asséyons-nous , ma femme , & pesons tout cela.

( *Il s'assied auprès de la table.* )

Madame A G N A N T .

Je n'ai rien à peser : il faut que l'on commence

Par me rendre ma fille.

L'avocat P L A C E T .

Oui , c'est la conséquence.

( *Ils se rangent autour de Monsieur Agnant , qui reste assis.* )

G O U R V I L L E l'aîné.

Reprenez-la partout où vous la trouverez ;

Et que d'elle & de vous nous soyons délivrés.

Madame A G N A N T.

Eh bien, vous le voyez, encor il m'injurie,  
L'effronté dissolu !

Le jeune GOURVILLE (*à part à son frère.*)

Mon frère, je vous prie,  
Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

GOURVILLE l'aîné.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE (*prenant madame Agnant  
à part.*)

Madame, vous savez combien je suis sincère.

Monsieur A G N A N T.

Il n'est point frêlaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne saurais vous taire,  
Que depuis quelque tems mon cher frère en effet,  
Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE l'aîné.

Ça n'est pas vrai.

Le jeune GOURVILLE (*à son frère.*)

Paix donc ; c'est un commerce honnête,  
Pur, moral, instructif pour bien régler sa tête,  
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,  
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

Monsieur A G N A N T.

Mettre en couvent ma fille ! oh le plaisant visage !

Madame A G N A N T.

C'est un impertinent.



ACTE QUATRIEME. 331

G O U R V I L L E l'aîné.

Je vous dis. . .

Le jeune G O U R V I L L E (*faisant signe à son frère.*)

Chut !

G O U R V I L L E l'aîné.

J'enrage !

L'avocat P L A C E T.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel ;

Mais, monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.

Tenez, monsieur, voilà ses missives infames,

Et ses instructions pour diriger les âmes.

(*il tire des lettres de dessous sa robe.*)

Le jeune G O U R V I L L E (*prenant les lettres.*)

Prêtez-moi.

L'avocat P L A C E T.

Les voilà.

Le jeune G O U R V I L L E.

D'un esprit attentif

J'en veux voir la teneur & le dispositif.

L'avocat P L A C E T.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune G O U R V I L L E.

Oui, mais je dois vous dire

Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(*Il met les lettres dans sa poche, madame Agnant se jette dessus & en prend une.*)

G O U R V I L L E l'aîné.

Allez, ces lettres font d'un faussaire.

Madame A G N A N T (*à Gourville l'aîné.*)

Fripon,

Nieras-tu tes écrits ! tiens , voici tout du long  
 Tes beaux enseignemens dont ma fille se coëffe ;  
 Les voici.

L'avocat P L A C E T.

Nous devons les déposer au greffe.

Madame A G N A N T ( *prenant des lunettes.* )

Ecoute. -- *La vertu que je veux vous montrer  
 Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.  
 Votre vertu m'enchanté & la mienne me guide.* --  
 Ah ! je te donnerai de la vertu ; perfide.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

Le jeune G O U R V I L L E ( *versant à boire à  
 monsieur Agnant.* )

Voisin.

Monsieur A G N A N T.

De la vertu !

Le jeune G O U R V I L L E.

Voyons celle de ce bon vin.

( *à madame Agnant.* )

Madame , goûtez-en.

Madame A G N A N T ( *ayant bu.* )

Peste ! il est admirable !

Le jeune G O U R V I L L E ( *à monsieur Agnant.* )  
 Vous en aurez ce soir , mon cher , sur votre table.  
 On y porte un cartaud dont vous ferez content.

Monsieur A G N A N T.

Non , je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune G O U R V I L L E ( *à l'avocat Placet.* )

Et vous ?

L'avocat P L A C E T ( *boit un coup.* )

Il est fort bon ; mais vous ne pouvez croire,  
Qu'en l'état où je suis , je vienne ici pour boire.

Le jeune G O U R V I L L E ( *en présente à son frère.* )  
Vous, mon frère.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ah ! cessez vos ébats ennuyeux.

Plus vous paraîssez gai , plus je suis sérieux.

Après tant de chagrins & de tracasserie ,

C'est une cruauté que la plaisanterie :

Dans ce jour de malheur tout le quartier , je crois ,

S'était donné le mot pour se moquer de moi.

( *A madame Agnant.* )

Ma voisine , à la fin , vous voilà bien instruite

Que si votre Sophie est par malheur en fuite

Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour.

Ni vos yeux , ni les siens , ne m'ont donné d'amour.

Madame A G N A N T.

Mes yeux , méchant !

G O U R V I L L E l'aîné.

Vos yeux. C'est une calomnie ,

Un mensonge effroyable inventé par l'envie.

Vous en rapportez-vous au bon monsieur Garant ?

Nous l'attendons ici de moment en moment.

Il connaît assez bien quelle est mon écriture ;

Et dans sa poche même il a ma signature.

Il a jusqu'à la clef de mon appartement ,

Où lui-même a laissé tout mon argent comptant.

Il me rendra justice.

Madame A G N A N T.

Oh ! c'est un honnête homme !

L'avocat P L A C E T.

Un grand-homme de bien.

Le jeune G O U R V I L L E.

Chacun ainsi le nomme.

Madame A G N A N T.

Un homme franc , tout rond.

Monsieur A G N A N T.

L'oracle du quartier.

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame , entre nous tous , je veux vous confier  
Quelle est à ce sujet ma pensée.

Monsieur AGNANT (*en buvant & le regardant ensuite  
fixement.*)

Oui , confie.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie  
A couru se cacher pour fuir votre courroux ,  
Et pour qu'il la remit en grace auprès de vous.  
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires ,  
Très-charitablement des filles & des mères.

Madame A G N A N T.

Vraiment , l'avis est bon.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mademoiselle Agnant

A du cœur ; elle pense , & n'est plus une enfant ;  
Vous l'avez souffletée , elle s'en est sentie  
Un peu trop vivement , & puis elle est partie.

Monsieur AGNANT (*toujours assis & le verre à la main.*)  
C'est votre faute aussi, ma femme ; & franchement ,  
Vous deviez avec elle agir moins durement ,  
Vous avez la main prompte , & vous êtes la cause  
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE.

Mon dieu. C'est peu de chose.

Allez , tout ira bien , -- j'entends monsieur Garant ,  
Il revient , parlez-lui , mon frère , & promptement.  
Sur tous les marguilliers on fait votre influence.  
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire ?

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE l'aîné.

Persuader ! eh quoi ?

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE l'aîné.

Comment !

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire ,  
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

GOURVILLE l'aîné.

Moi !

Madame AGNANT.

Va , si tu la rends , je te pardonne tout.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'entends rien. . .

Le jeune G O U R V I L L E.

D'un mot vous en viendrez à bout.

G O U R V I L L E l'aîné.

Allons donc. (*Il sort.*)

Le jeune G O U R V I L L E.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

Monsieur A G N A N T (*en montrant le jeune Gourville.*)

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

### S C E N E   I I I.

Les acteurs précédens, le jeune G O U R V I L L E  
prenant par la main monsieur & madame  
A G N A N T, & se mettant entr'eux.

P Le jeune G O U R V I L L E.  
P U I S Q U ' I L n'est plus ici, je puis avec candeur,  
Madame, en liberté vous offrir tout mon cœur.  
J'ai traité devant lui cette importante affaire  
Comme peu dangereuse ; & j'excusais mon frère.  
Mais je dois avec vous faire réflexion  
Que nous hafardons tous la réputation  
D'une fille nubile, & sous vos yeux instruite,  
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite :  
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant :  
Ceci fera du bruit, le monde est médifant.

Madame A G N A N T.

Et c'est ce que je crains.

Le jeune G O U R V I L L E.

Une fille enlevée,

Avec

Avec procès verbal chez un homme trouvée :  
 Vous sentez bien, madame, & vous comprenez bien,  
 Que de tout le Marais ce fera l'entretien,  
 Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

Monfieur A G N A N T.

Par ma foi ce jeune homme est rempli de prudence.

Le jeune G O U R V I L L E.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,  
 Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.  
 Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère  
 Qui prend, sans respecter son grave caractère,  
 Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,  
 Dont un autre est aimé, -- si ! j'en rougis pour lui.

L'avocat P L A C E T.

Mais, monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche.  
 On me donne une dot qui doit fermer la bouche  
 Aux malins envieux prêts à tout censurer.  
 Dix mille écus comptans sont à considérer.  
 Monsieur AGNANT (*toujours bien fixe, & l'air un peu  
 hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain  
 ivrogne de comédie à hoquets.*)  
 Vous avez de gros biens ?

L'avocat P L A C E T.

Oui, j'ai mon éloquence,  
 Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame, je vous plains ; j'avoue ingénument  
 Qu'on devait respecter un tel engagement.  
 Mon frère a fait sans doute une grande sottise  
 D'enlever la future à ce futur promise.

Il n'en peut résulter qu'une triste union ,  
Pleine de jalousie & de dissention.  
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

Madame A G N A N T.

J'en ai peur en effet.

Monsieur A G N A N T.

Il parle comme un livre,

Il a toujours raison.

Le jeune G O U R V I L L E.

Par un destin fatal ,

Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal.  
C'est votre propre sang , c'est l'honneur qu'il vous ôte.  
Madame, c'est à moi de réparer sa faute.  
Pour Sophie, il est vrai je n'eus aucun desir ;  
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

Monsieur A G N A N T.

Parbleu, je le voudrais.

L'avocat P L A C E T.

Moi, non.

Madame A G N A N T.

Quelle folie !

Tu n'as rien. Un cadet de basse Normandie  
Est plus riche que toi.

Le jeune G O U R V I L L E.

D'aujourd'hui seulement

Notre belle Ninon m'a fait voir clairement ,  
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père ,  
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

Madame A G N A N T.

Cent mille francs ! grand Dieu !



Monsieur A G N A N T.

Ma foi, j'en suis charmé.

Le jeune G O U R V I L L E.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé,  
Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,  
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

Madame A G N A N T.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

Le jeune G O U R V I L L E.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat P L A C E T.

J'en doute fortement.

Madame A G N A N T (*à monsieur Agnant.*)

Cent mille francs, mon cher!

Monsieur A G N A N T.

Cent mille francs, ma femme!

Ah! ça me plaît.

Madame A G N A N T.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.

Cent mille francs, mon fils!

Le jeune G O U R V I L L E.

J'ai quelque chose avec.

Monsieur A G N A N T.

Il est plein de mérite, & d'ailleurs il boit sec.

L'avocat P L A C E T.

Mais songez s'il vous plaît.

Monsieur A G N A N T.

Tais-toi; je vais le prendre

Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat P L A C E T.

Comment, madame, après des articles conclus!  
Stipulés par vous-même!

Madame A G N A N T.

Ils ne le feront plus.

(*Elle le pousse.*)

Cent mille francs. -- Allez.

Monsieur A G N A N T (*le poussant d'un autre côté.*)

Dénichez au plus vite.

Madame A G N A N T (*lui faisant faire la pirouette à droite.*)

Allez plaider ailleurs.

Monsieur A G N A N T (*lui faisant faire la pirouette à gauche.*)

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs!

L'avocat P L A C E T.

Je vais vous faire assigner tous.

Le jeune G O U R V I L L E (*en le retournant.*)

N'y manquez pas.

Monsieur A G N A N T.

Bon soir.

Madame A G N A N T.

Allons, arrangeons-nous.

(*L'avocat Placet sort.*)



S C E N E I V.

Le jeune GOURVILLE, monsieur AGNANT,  
madame AGNANT.

Monsieur A G N A N T.  
MAIS, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire?  
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère?

Le jeune G O U R V I L L E.  
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis assuré,  
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré  
Etait entre ses mains.

Monsieur A G N A N T.

C'est comme dans les tiennes.

Madame A G N A N T.

Tout de même, & ma fille ! afin que tu la tiennes,  
Il faut que je la trouve.

Le jeune G O U R V I L L E.

Oh ! l'on vous la rendra.

Monsieur A G N A N T.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie,  
Cela cabre un esprit.

Monsieur A G N A N T.

Ça peut l'avoir aigrie.

Madame A G N A N T.

Ça n'arrivera plus -- c'est chez l'ami Garant  
Que tu la crois cachée ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Oui, très-certainement.

Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère.

Pour remettre en vos bras une fille si chère.

*(Il fait un pas pour sortir.)*

Madame A G N A N T *(l'embrassant.)*

Il faut que je t'embrasse.

Monsieur A G N A N T.

Oui, j'en veux faire autant.

Madame A G N A N T.

Reviens bien vite au moins.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je revole à l'instant.

Madame A G N A N T *(l'arrêtant encore)*

Ecoute encor un peu, mon cher ami, mon gendre;

En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre!

Je ne puis te quitter -- va -- mon fils sois certain

Que ma fille est ta femme.

Le jeune G O U R V I L L E.

Oui, tel fut mon dessein.

Madame A G N A N T.

Tu réponds d'elle!

G O U R V I L L E *(en s'en allant.)*

Oh oui, tout comme de moi-même.

Madame A G N A N T.

Quel bon ami j'ai là! Mon Dieu comme je l'aime!



S C E N E V.

Monsieur AGNANT, madame AGNANT.

Monsieur AGNANT.  
**P**AR ma foi notre gendre est un charmant garçon.

Madame AGNANT.  
 Oh! c'est bien élevé. La voisine Ninon  
 Vous a formé cela! c'est une dégourdie,  
 Qui sait bien mieux que nous ce que c'est que la vie,  
 Un grand esprit.

Monsieur AGNANT.

Ah ah!

Madame AGNANT.

Je voudrais l'égalér,  
 Mais si-tôt qu'elle parle, on n'ose plus parler.

Monsieur AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, & même les affaires.  
 Une bonne caboche!

Madame AGNANT.

On dit que les deux frères  
 Lui doivent ce qu'ils sont : comment cent mille francs!  
 L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans,  
 Ce n'est rien qu'un bavard.

Monsieur AGNANT.

Un pédant imbécille  
 Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

## S C E N E VI.

Monsieur A G N A N T, madame A G N A N T,  
monfieur G A R A N T.

E Madame A G N A N T.  
EH bien, monfieur Garant, enfin tout eft conclu.

Monsieur G A R A N T.

Oui, ma chère voisine, & le ciel l'a voulu.

Monsieur A G N A N T.

Quel bonheur !

Monsieur G A R A N T.

Il eft vrai qu'on a fur fa conduite  
Glofé bien fortement ; mais l'hymen par la fuite  
Vous paffe un beau vernis fur ces péchés mignons.

Madame A G N A N T.

L'efcapade, monfieur, que nous lui reprochons,  
Ne peut fe mettre au rang des fautes criminelles.

Monsieur G A R A N T.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,  
Ainsi que les cheveux : & puis confidérons  
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons ;  
Et qu'outre fa richeffe à tous les deux commune,  
Elle pourra me faire une grande fortune.

Madame A G N A N T.

Une fortune à vous !

Monsieur A G N A N T.

Je fuis tout interdit.

Ma fille, de grands biens ! des patrons, du crédit ?

Quels discours !

Madame A G N A N T.

Il est vrai qu'elle est assez gentille ,

Mais du crédit ?

Monsieur G A R A N T.

Qui parle ici de votre fille ?

Madame A G N A N T.

De qui donc parlez-vous ?

Monsieur G A R A N T.

De la belle Ninon

Que j'épouse ce soir , ici , dans sa maison ;

Je vous prie à la noce , & vous devez en être.

Madame A G N A N T.

Comment ! vous épousez notre Ninon ?

Monsieur A G N A N T.

Mon maître ,

Est-il bien vrai ?

Monsieur G A R A N T.

Très-vrai.

Monsieur A G N A N T.

J'en suis parbleu touché.

Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Madame A G N A N T.

Et moi je vous disais que je donne Sophie

A mon petit Gourville , & qu'elle s'est blottie

Chez vous , en votre absence , & qu'elle en va sortir ,

Pour ferrer ces doux nœuds que je viens d'affortir ,

Et qu'il nous faut donner , pour aider leur tendresse ,

Cent mille francs comptans que vous avez en caisse.

Monsieur A G N A N T.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici ;  
Mais parbleu, permettez qu'on se marie aussi.

Monsieur G A R A N T.

Rêvez-vous, mes voisins ! & ce petit délire  
Vous prend-il quelquefois ? qui diable a pu vous dire  
Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui  
Aura cent mille francs qui sont tout prêts pour lui ?

Madame A G N A N T.

Je le tiens de sa bouche.

Monsieur A G N A N T.

Il nous l'a dit lui-même.

Monsieur G A R A N T.

De ce jeune étourdi la folie est extrême.  
Il séduit tour-à-tour les filles du Marais.  
Il leur fait des sermens d'épouser leurs attraits.  
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères  
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.  
Il n'en est pas un mot : & je ne lui dois rien.  
Monsieur son frère & lui sont tous les deux sans bien,  
Et tous deux au logis cesseront de paraître,  
Dès le premier moment que j'en ferai le maître.

Madame A G N A N T.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant ?

Monsieur G A R A N T.

Pas un denier.

Madame A G N A N T.

Mon Dieu, le méchant garnement !

Monsieur A G N A N T (*en buvant un coup.*)

C'est dommage



Madame A G N A N T.

Ma fille, à mes bras enlevée,  
Après dîné chez vous ne s'était pas sauvée ?

Monsieur G A R A N T.

Il n'en est pas un mot.

Madame A G N A N T.

Les deux frères , je vois ,  
D'accord pour m'outrager , s'entendent contre moi.

Monsieur A G N A N T.

Les fripons que voilà !

Monsieur G A R A N T.

Toujours de ces deux frères  
J'ai craint , jel'avouerai , les méchants caractères.

Madame A G N A N T.

Tous deux m'ont pris ma fille ! ah ! j'en aurai raison ,  
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

Monsieur G A R A N T.

La maison m'appartient , gardez-vous-en , ma bonne.

Madame A G N A N T.

Quoi donc , pour épouser nous n'aurons plus personne ?  
Allons, courons bien vite après notre avocat ,  
Il vaudra mieux que rien.

Monsieur A G N A N T ( avec le geste d'un homme. )

Ma femme , il est bien plat.

*Fin du quatrième acte.*



## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

## NINON, LISETTE.

L I S E T T E.

AH madame, quel train ! quel bruit dans votre absence !  
Quel tumulte effroyable & quelle extravagance !

N I N O N.

Je fais ce qu'on a fait ; je prétends calmer tout ;  
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

L I S E T T E.

Madame , contre moi ne foyez point fâchée  
Que la petite Agnant se soit ici cachée :  
Hélas ! j'en aurais fait de bon cœur tout autant ,  
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.  
Comment ! battre sa fille ! ah ! c'est une infamie.

N I N O N.

Oui , ce trait ne sent pas la bonne compagnie.  
Notre pauvre Gourville en est encor ému.

L I S E T T E.

Il l'adore en effet.

N I N O N.

Lisette , que veux-tu ?

Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante.  
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.

La jeune Agnant me touche.

L I S E T T E.

A peine je conçois

Comment nos plats voisins , avec leur air bourgeois ,  
Ont trouvé le secret de nous faire une fille  
Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

N I N O N.

Dès la première fois son maintien me surprit.  
Sa grace me charma, j'aimai son tour d'esprit.  
Des femmes quelquefois assez extravagantes  
Ayant des sots maris font des filles charmantes.  
Il fallut bien souffrir de ses très-sots parens  
La visite importune & les plats complimens.  
Sa mère m'excéda par droit de voisinage ;  
Sa fille était toute autre ; elle obtint mon suffrage.  
Elle aura quelque bien : Gourville en l'épousant ,  
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant.  
On respecte beaucoup sa chère belle-mère ,  
On la voit rarement ; encor moins le beau-père.  
Je me trompe , ou Sophie est bonne par le cœur.  
Point de coquetterie , elle aime avec candeur.  
Je veux aux deux amans faire des avantages.

L I S E T T E.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages ,  
Celui de ces enfans , le vôtre & puis le mien.  
Madame , en un seul jour , c'est faire assez de bien ;  
Il faudrait tout d'un tems , dans votre zèle extrême ,  
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième ,  
Le mariage forme & dégourdit les gens.

N I N O N.

Il en a grand besoin : tout vient avec le tems.  
 Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable ,  
 Il ne lui manqua rien que d'être supportable :  
 Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir  
 Sur cette esprit flexible ont eu quelque pouvoir :  
 Pour toi ton tour approche , & ton affaire est prête.  
 Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête  
 De t'engager , Lisette , à me parler pour lui.  
 Il t'a promis beaucoup , est-il vrai ?

L I S E T T E.

Madame , oui.

N I N O N.

Un peu de différence est entre sa personne  
 Et la mienne peut-être ; il promet & je donne.  
 Prends cinquante louis , pour subvenir aux frais  
 De ton nouveau ménage.

## S C E N E II.

NINON, LISETTE, PICARD.

N I N O N.

AH! Picard , quels bienfaits !  
 (*en montrant la bourse.*)

Vois-tu cela !

P I C A R D.

Madame , il faut d'abord vous dire  
 Que mon bonheur est grand --- & que je ne desire

Rien plus---sinon qu'il dure---& que Lisette & moi  
Nous sommes obligés---mais aide-moi donc , toi ,  
Je ne fais point parler.

N I N O N.

J'aime ton éloquence ,  
Picard , & je me plais à ta reconnaissance.

P I C A R D.

Ah ! madame , à vos pieds ici nous devons tous. . .

N I N O N.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.  
Pour ceux qui sont trop loin , ce n'est pas notre affaire.  
Çà , mon ami Picard , il faut ne me rien taire  
De ce qu'on fait chez moi , tandis qu'en liberté  
J'ai choisi loin du bruit cet endroit écarté.

P I C A R D.

D'abord un homme noir raisonne & gesticule  
Avec monsieur Garant ; & les mots de scrupule ,  
De probité , d'honneur , de raisons , de devoirs ,  
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.  
L'un dicte , l'autre écrit , disant qu'il instrumente  
Pour le faire bien riche , & vous rendre contente ,  
Et qu'il fait un contrat.

N I N O N.

Oui , c'est l'intention  
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

P I C A R D.

C'est un digne homme !

N I N O N.

Oh oui---mais dis-moi , je te prie ,  
Que fait madame Agnant ?

P I C A R D.

Mais madame , elle crie,  
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville & moi ,  
Son mari , tout le monde : & dit qu'on est sans foi :  
Et dit qu'on l'a trompée , & que sa fille est prise :  
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise.  
Et puis elle s'appaise & convient qu'elle a tort.  
Puis dit qu'elle a raison , & crie encor plus fort.

N I N O N.

Et monsieur son époux ?

P I C A R D.

En véritable sage ,  
Il voit sans fourciller tout ce remu-ménage ;  
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper ,  
Il s'amusait à boire attendant le souper.

N I N O N.

Que fait notre Gourville ?

P I C A R D.

En son humeur plaisante  
Il les amuse tous , & boit , & rit , & chante.

N I N O N.

Et l'autre frère ?

P I C A R D.

Il pleure.

N I N O N.

Ah ! j'aime à voir les gens ,  
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrans.  
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être  
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.  
Malgré sa modestie on le découvre assez : ----  
Ah ! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

S C E N E

S C E N E I I I.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, (*vêtu plus régulièrement,  
mieux coëffé, & l'air plus honnête.*)

**V**OUS me voyez, madame, après d'étranges crises  
Bien sot & bien confus de toutes mes bêtises :  
Je ne mérite pas votre excès de bonté,  
Dont tout en plaisantant mon frère m'a flatté.  
Hélas ! j'avais voulu dans ma mélancolie,  
Et dans les visions de ma sombre folie  
Me séparer de vous, & donner la maison  
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

N I N O N.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures,  
Tout va bien.

G O U R V I L L E l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures !  
J'étais coupable & sot.

N I N O N.

Ah ! vos yeux sont ouverts.  
Vous démêlez enfin ces esprits de travers ;  
Ces cagots insolens, ces sombres rigoristes  
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes ;  
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,  
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu ;  
Ces escrocs recueillis, & leurs plates bigotes  
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sortes.

Allez , les gens du monde ont cent fois plus de sens ,  
D'honneur & de vertu , comme plus d'agrémens.

G O U R V I L L E l'ainé.

Vous en êtes la preuve.

N I N O N.

Ainsi la politesse

Déjà dans votre esprit succède à la rudesse.

Je vous vois dans le train de la conversion.

Vous deviendrez aimable , & j'en suis caution.

Mais comment trouvez-vous ce grave personnage

Que mon bizarre sort me donne en mariage ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment.

Tout ce que vous ferez fera fait prudemment.

N I N O N.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Je n'ose plus blâmer ; mais quand je considère

Que pour nous séparer , pour m'entraîner ailleurs ,

Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs ,

Qu'il voulait vous chasser de votre maison même. . .

N I N O N.

Oh ! c'était par vertu , dans le fond Garant m'aime ,

Il ne veut que mon bien : c'est un homme excellent :

Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.

Et surtout gardez-vous un peu de ses cousines.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! que ces prudes-là sont de grandes coquines !

Quel antre de voleurs ! & cependant enfin

Vous allez donc , madame , épouser le cousin !



N I N O N.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire ;  
Allez , croyez surtout qu'il était nécessaire  
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien ;  
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

G O U R V I L L E l'ainé.

Comment ?

N I N O N.

Vous apprendrez par des faits admirables  
De quoi les marguilliers sont quelquefois capables.  
Vous serez convaincu bientôt , comme je crois ,  
Que ces hommes de bien sont différens de moi.  
Vous y renoncerez pour toute votre vie ,  
Et vous préférerez la bonne compagnie.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je ne replique point. Honteux , désespéré  
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré ,  
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre.  
Et dépendant de vous , je veux vivre à ce titre.

---

---

S C E N E IV.

NINON , GOURVILLE l'ainé , GOURVILLE  
le jeune ( *amenant monsieur & madame*  
AGNANT , ) LISETTE , PICARD.

Le jeune G O U R V I L L E.

A DORABLE Ninon , daignez tranquilliser  
Notre madame Agnant qu'on ne peut appaiser.

Monsieur A G N A N T.

Elle a tort.

Madame A G N A N T.

Oui , j'ai tort quand ma fille est perdue,  
Qu'on ne me la rend point !

Le jeune G O U R V I L L E.

Eh mon Dieu ! je me tue  
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

Madame A G N A N T.

Est-ce donc ce benêt , -- ou toi jeune éventé  
Qui m'as pris ma Sophie ?

G O U R V I L L E l'aîné.

Hélas ! foyez très-fure  
Que je n'y prétends rien.

Le jeune G O U R V I L L E.

Eh bien moi , je vous jure  
Que j'y prétends beaucoup.

Madame A G N A N T.

Va , tu n'es qu'un vaurien ,  
Un fort mauvais plaisant , sans un écu de bien.  
J'avais un avocat dont j'étais fort contente ,  
Je prétends qu'il revienne & veux qu'il instrumente  
Contre toi pour ma fille , & tes cent mille francs  
Ne me tromperont pas , mon ami , plus long-tems.  
Ni vous non plus , madame.

N I N O N.

Ecoutez-moi , de grace  
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

Madame A G N A N T.

Ah ! souffrez que je crie ; & quand j'aurai crié ,

Je veux crier encor.

Monsieur A G N A N T.

Eh, tais toi ma moitié.

Madame Ninon parle ; écoutons sans rien dire.

N I N O N.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire,  
Si c'est votre intérêt & votre volonté.

De donner votre fille & sa propriété.

A mon jeune Gourville , en cas que par mon compte  
A cent bons mille francs sa fortune se monte ?

Monsieur A G N A N T.

Oui parbleu ma voisine.

N I N O N.

Eh bien , je vous promets

Qu'il aura cette somme.

Madame A G N A N T.

Ah ! cela va bien. . . Mais

Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve ,  
Pour marier Sophie il faut qu'on la retrouve ,  
On ne peut rien sans elle.

N I N O N.

Eh bien , je veux encor

M'engager avec vous à rendre ce trésor.

Monsieur & Madame A G N A N T.

Ah !

N I N O N.

Mais auparavant , je me flatte , j'espère  
Que vous me laisserez finir ma grande affaire  
Avec le vertueux , le bon monsieur Garant.

Madame A G N A N T.

Oui passe , & puis la mienne ira pareillement.

P I C A R D.

Et puis la mienne aussi.

Monsieur A G N A N T.

C'est une comédie,

Personne ne s'entend & chacun se marie.

(à Gourville l'aîné.

Soupera-t-on bientôt ? allons mon grand flandrin ,  
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

G O U R V I L L E l'aîné.

(à Ninon.)

J'y suis bien neuf encor. -- A tout ce grand mystère  
Ma présence , madame , est-elle nécessaire ?

N I N O N.

Vraiment oui ; demeurez , vous verrez avec nous  
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous.  
Et nous aurons besoin de votre signature.

L I S E T T E.

Je fais signer aussi.

N I N O N.

Nous allons tout conclure.

Monsieur A G N A N T.

Eh bien , tu vois ma femme ; & je l'avais bien dit  
Que madame Ninon avec son grand esprit  
Saurait arranger tout.

Madame A G N A N T.

Je ne vois rien paraître.

N I N O N.

Voilà monsieur Garant , vous allez tout connaître.

S C E N E V.

Les personnages précédens , monsieur GARANT ,  
( après avoir salué la compagnie , qui se range  
d'un côté , tandis que monsieur Garant & Ninon  
se mettent de l'autre , les domestiques derrière. )

**L** Monsieur GARANT ( en serrant la main de Ninon. )  
A raison , l'intérêt , le bonheur vous attend.

Voici notre acte en forme & dressé congrument ,  
Avec mesure & poids , d'une manière sage ,  
Selon toutes les loix , la coutume & l'usage.

( à madame Agnant. )      ( à monsieur Agnant. )

Madame , permettez. . . un moment mon voisin.

N I N O N.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

Monsieur G A R A N T.

Le ciel le bénira ; mais avant d'y souscrire  
A l'écart , s'il vous plaît , mettons-nous pour le lire.

N I N O N.

Non , mon cœur est si plein de tous vos tendres soins  
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins.  
Et même j'ai mandé des amis , gens d'élite  
Qui publieront mon choix & tout votre mérite.  
Nous souperons ensemble : ils seront enchantés  
De votre prud'hommie & de vos loyautés.  
Sans doute ce contrat porte en gros caractères  
Les deux cent mille francs qui sont pour les deux frères.

Monsieur GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet.  
Et cela n'entre point dans l'état mis au net  
Des stipulations entre nous énoncées ;  
Ce sont , vous le savez , des affaires passées.  
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

Monsieur AGNANT.

Comment !

Madame AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus !  
Ma fille aussi ! sortons de ce franc coupe-gorge.

( *Montrant le jeune Gourville.* )

Ou chacun me trompait , ou ce traître m'égorge.

( *à Gourville l'aîné.* )

Et c'est vous grand nigaud , dont les séductions  
M'ont valu mes chagrins , m'ont causé tant d'affront ;  
Ma fille paiera cher son énorme sottise.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

L I S E T T E.

Voici le moment de la crise.

Le jeune GOURVILLE ( *arrêtant monsieur & madame  
Agnant & les ramenant tous deux par la main.* )

Mon Dieu , ne forcez point , restez mon cher Agnant ,  
Quoiqu'il puisse arriver , tout finira gaiement.

NINON ( *à monsieur Garant dans un coin du théâtre  
tandis que le reste des acteurs est de l'autre.* )

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

Monsieur GARANT.

Oui , qui ne disent rien , là--des raisons frivoles ,

Qu'on croit valoir beaucoup.

N I N O N.

Laissez-moi m'expliquer.

Et si dans mes propos un mot peut vous choquer ,  
N'en faites pas semblant.

Monsieur G A R A N T.

Ah vraiment , je n'ai garde.

Madame A G N A N T (*à monsieur Agnant.*  
Que disent-ils de nous ?

N I N O N (*à monsieur Garant.*)

Et si je me hasarde

De vous interroger , alors vous répondrez.

Madame , & vous Gourville , enfin vous apprendrez  
Quels sont mes sentimens , & quelles sont mes vues.

Madame A N N A N T.

Ma foi , jusqu'à présent elles sont peu connues.

N I N O N (*à madame Agnant.*)

Vous voulez votre fille & de l'argent comptant ?

Madame A G N A N T.

Oui ; mais rien ne nous vient.

N I N O N.

Il faut premièrement ,

Vous mettre tous au fait -- feu monsieur de Gourville

Me confia ses fils , & je leur fus utile :

Il ne put leur laisser rien par son testament ;

Vous en savez la cause.

Madame A G N A N T.

Oui.

N I N O N.

Mais par supplément ,

Il voulat faire choix d'un fameux personnage  
Justement honoré dans tout le voisinage ,  
Et bien recommandé par des gens vertueux  
Et ses amis secrets , tous bien d'accord entr'eux :  
Et cet homme de bien nommé son légataire ,  
Cet homme honnête & franc , c'est monsieur.  
Monsieur GARANT ( *faisant la révérence à la compagnie.* )  
C'est me faire

Mille fois trop d'honneur.

N I N O N .

C'est à lui qu'on légua  
Les deux cent mille francs qu'en hâte il s'appliqua.  
Des esprits prévenus eurent la fausse idée  
Qu'une somme si forte & par lui possédée ,  
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient ,  
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.  
Mais il n'est pas permis , dit-on , qu'ils en jouissent ,  
C'est un crime effroyable & que les loix punissent.  
( *à monsieur Garant.* )

N'est-ce pas ?

Monsieur GARANT.

Oui , madame,

N I N O N .

Et ces graves délits ,  
Comment les nomme-t-on ?

Monsieur GARANT.

Des fidéicommis.

N I N O N .

Et pour se mettre en règle il faut qu'un honnête homme  
Jure qu'à son profit il gardera la somme ?



Monsieur GARANT.

Oui, madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! fort bien.

Monsieur AGNANT.

Et monsieur a juré

Qu'il gardera le tout ?

Monsieur GARANT.

Oui, je le garderai.

Madame AGNANT (*au jeune Gourville.*)

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.

J'enrage. Ah ! c'en est trop.

N I N O N.

Soyez moins effrayée,

Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi de cet argent je n'attends rien du tout.

Et je me sens, madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

N I N O N.

Poursuivons. -- Toujours prêt de me favoriser,

Monsieur me croyant riche a voulu m'épouser,

Afin que nous puissions dans des emplois utiles

Nous enrichir encor du bien des deux pupiles.

Monsieur GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

N I N O N.

Si fait.

Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.

( *aux autres personnages.* )

Il faut vous dire enfin qu'aussi-tôt que Gourville  
Eut fait son testament , un ami difficile ,  
Un esprit de travers eut l'injuste soupçon  
Que votre marguillier pourrait être un fripon ?

Monseigneur GARANT.

Mais vous perdez la tête !

N I N O N.

Eh mon Dieu non , vous dis-je.

Gourville épouvanté dans l'instant se corrige ;  
Et peut-être trompé ; mais fain d'entendement  
Il fait , sans en rien dire , un second testament :  
Il m'a fallu courir long-tems chez les notaires  
Pour y faire apposer les formes nécessaires ,  
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus :  
Et si j'avais tardé les miens étaient perdus.  
Monseigneur gardait l'argent pour son beau mariage.  
Tenez : voilà je pense un testament fort sage.  
Il est en ma faveur. C'est pour moi tout le bien ,  
J'en ai le cœur percé ; monseigneur Garant n'a rien.

Monseigneur AGNANT.

Quel tour !

Madame AGNANT.

La brave femme !

N I N O N ( *en montrant les deux Gourville.* )

Entr'eux deux je partage

Ainsi que je le dois le petit héritage.

Je souhaite à monseigneur d'autres engagemens ,

Une plus digne épouse , & d'autres testamens.

Monsieur GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez , vous savez lire.

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup , car il ne peut rien dire.

NINON ( *à madame Agnant.* ),

La dot de votre fille enfin va se payer.

Monsieur GARANT ( *en s'en allant.* )

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE ( *lui serrant la main.* )

Tout à vous.

NINON.

Adieu , cher marguillier.

Madame AGNANT.

Adieu vilain matin , qui m'en fis tant à croire.

Monsieur AGNANT ( *le saisissant par le bras.* )

Et pourquoi t'en aller , restes avec nous pour boire.

Monsieur GARANT ( *se débarrassant d'eux.* )

L'œuvre m'attend , j'ai hâte.

LISETTE ( *lui faisant la révérence , & lui montrant la bourse des cinquante lous.* )

Acceptez ce dépôt ,

Vous les gardez si bien.

GOURVILLE l'aîné.

Laissons-là ce maraud.

Le jeune GOURVILLE. ( *à Ninon.* )

Ah ! je suis à vos pieds.

Madame AGNANT.

Nous y devons tous être.

G O U R V I L L E l'aîné.

Comme elle a démasqué , vilipendé le traître !

Madame A G N A N T.

Et ma fille ?

N I N O N.

Ah croyez que dès qu'elle saura

Qu'on va la marier , elle réparaitra.

L I S E T T E ( à Picard. )

Ne t'avais-je pas dit , Picard , que ma maîtresse

A plus d'esprit qu'eux tous , d'honneur & de sagesse ?

*Fin du cinquième & dernier acte.*



S O C R A T E ,

*OUVRAGE DRAMATIQUE.*

---

*Traduit de l'anglais de feu M. THOMPSON.*

---

PRÉFACE.

P R É F A C E

D E M. F A T E M A ,

T R A D U C T E U R.

**O**N a dit dans un livre , & répété dans un autre , qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux , sans intrigue , sans passions , puisse plaire sur la scène. C'est une injure faite au genre humain ; elle doit être repoussée , & ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu M. *Thompson*. Le célèbre *Adisson* avait balancé long-tems entre ce sujet & celui de *Caton*. *Adisson* pensait que *Caton* était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que *Socrate* était encor au-dessus. Il disait que la vertu de *Socrate* avait été moins dure , plus humaine , plus résignée à la volonté de Dieu , que celle de *Caton*. Ce sage Grec , disait-il , ne crut pas comme le Romain , qu'il fût permis d'attenter sur soi-même , & d'abandonner le poste où Dieu nous a placés. Enfin *Adisson* regardait *Caton* comme la victime de la liberté , & *Socrate* comme le martyr de la sagesse. Mais le Chevalier *Richard Steele* lui persuada que le sujet de *Caton* était plus théâtral que l'autre , & surtout plus convenable à sa nation dans un tems de trouble.

En effet , la mort de *Socrate* aurait fait peu d'impression , peut-être , dans un pays où l'on ne persécute personne pour sa religion , & où la

*Théâtre*. Tom. VIII.

A a

tolérance a si prodigieusement augmenté la population & les richesses , ainsi que dans la Hollande ma chère patrie. *Richard Steele* dit expressément dans le *Tatler* , qu'on doit choisir pour le sujet des pièces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille. Le succès de *Caton* ayant enhardi *Adisson* , il jeta enfin sur le papier l'esquisse de la mort de *Socrate* , en trois actes. La place de secrétaire d'état qu'il occupa quelque tems après , lui déroba le tems dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à *M. Thompson* son élève ; celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave & si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies ; il donna *Sophonisbe* , *Coriolan* , *Tancrède* &c. , & finit sa carrière par la mort de *Socrate* , qu'il écrivit en prose scène par scène , & qu'il confia à ses illustres amis *M. Dodington* , & *M. Littleton* , comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes toujours consultés par lui , voulurent qu'il renouvellât la méthode de *Shakespear* , d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie , de peindre *Xantippe* femme de *Socrate* telle qu'elle était en effet , une bourgeoise acariâtre , grondant son mari , & l'aimant ; de mettre sur la scène tout l'Aréopage , & de faire , en un mot , de cette pièce , une de ces représentations naïves de la vie humaine , un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté ; & quoique le sublime contigu soit d'un genre infiniment



supérieur : cependant ce mélange du pathétique & du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'*Odyssée*, & l'autre à l'*Iliade*. M. *Littleton* ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de *Mélitus* ressemblait trop à celui du seigneur de loi *Catbrée*, dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une esquisse, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. *Thompson* à son dernier voyage en Hollande. Je le traduisis d'abord en hollandais ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédans aucun pédant aussi odieux, & aussi impertinent que M. *Catbrée*. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige, m'empêcha de le faire exécuter; je le traduisis ensuite en français, & je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original.

A Amsterdam 1755.

Depuis ce tems on a représenté la mort de *Socrate* à Londres, mais ce n'est pas le drame de M. *Thompson*.

NB. Il y eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que M. *Fatema* n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela serait, voilà une plaisante raison ! mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

## A C T E U R S.

SOCRATE.

ANITUS, grand-prêtre de Cérès.

MELITUS, un des juges d'Athènes.

XANTIPPE, femme de Socrate.

AGLAÉ, jeune Athénienne élevé par Socrate.

SOPHRONIME, jeune Athénien élevé par Socrate.

DRIXA, marchande,

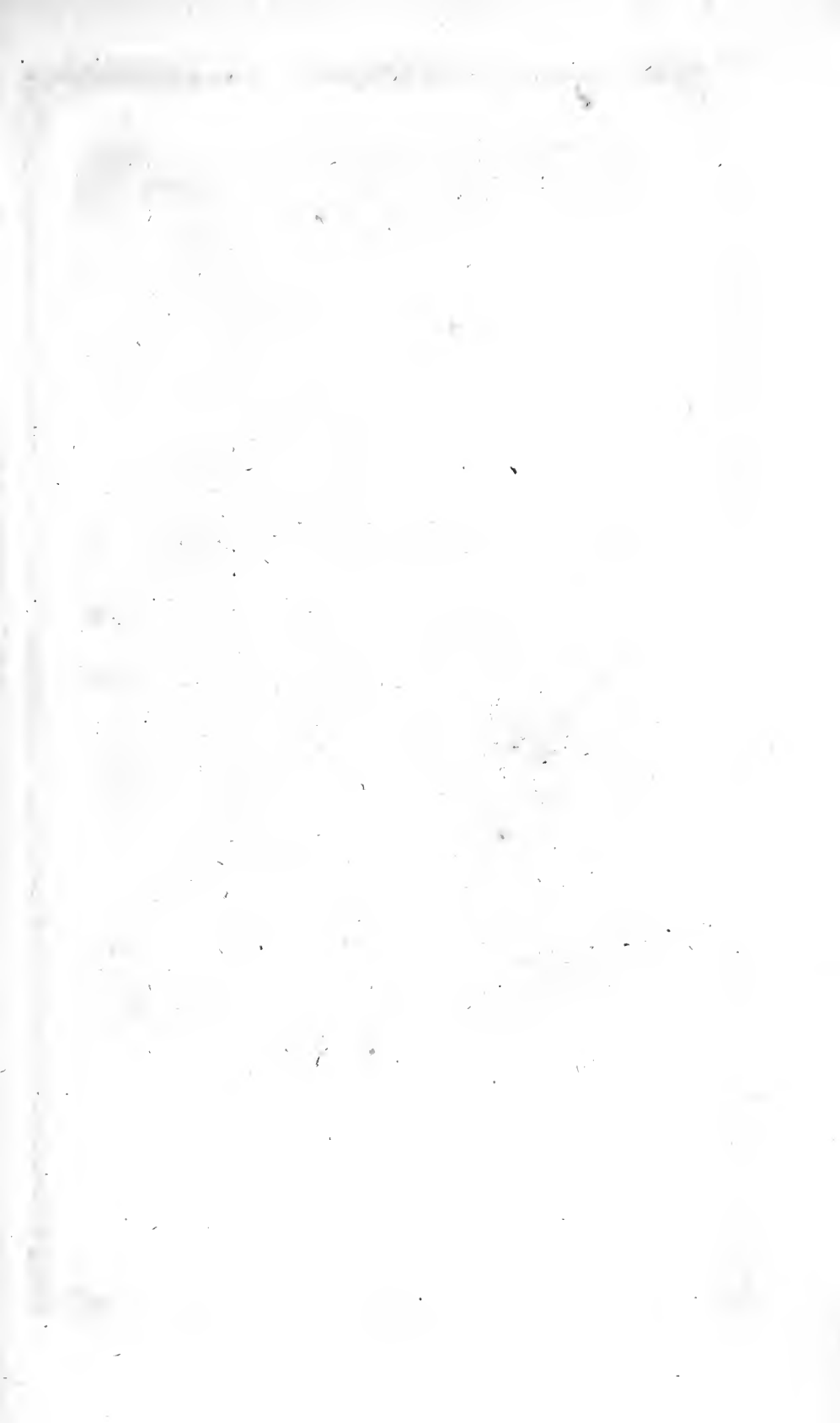
TERPANDRE & ACROS,

} attachés à Anitus.

Juges.

Disciples de Socrate.

Pédans protégés par Anitus, au nombre de trois.





*Quel mal a-t'il pu faire ? il en est incapable ;  
Hélas, il est plus bête que méchant.*

\*~~~~~\*

S O C R A T E ,

D R A M E .

---

A C T E P R E M I E R .

---

S C E N E P R E M I E R E .

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

A N I T U S .

**M**A chère confidente, & mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérés. Je me marie, & j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

D R I X A .

Oui sans doute, monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encor davantage.

A N I T U S .

Il me faudra, madame Drixia, deux beaux tapis de Perse : vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent, & à vous, une demi douzaine de robes.

T E R P A N D R E .

Cela est un peu fort; mais, monseigneur, il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

A N I T U S.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'est le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux. Donnez beaucoup, & vous recevrez beaucoup : & surtout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point assez de vœux, & qui ne présentent pas assez d'offrandes.

A C R O S.

C'est à quoi nous ne manquerons jamais ; c'est un devoir trop sacré pour n'y être pas fideles.

A N I T U S.

Allez, mes chers amis, les dieux vous maintiennent dans des sentimens si pieux & si justes ! & comptez que vous prospérerez, vous, vos enfans, & les enfans de vos petits-enfans.

T E R P A N D R E.

C'est de quoi nous sommes sûrs, car vous l'avez dit.

## S C E N E I I.

A N I T U S , D R I X A.

A N I T U S.

**E**H bien, ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé ; mais je ne vous en aime pas moins, & nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

D R I X A.

Oh, monseigneur, je ne suis point jalouse ; & pourvu que le commerce aille bien, je suis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime ; & Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait :

en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, & qu'Aglæ soit encor entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vite. Xanippe sera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime & la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

A N I T U S.

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus & moi, nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu & la divinité, & qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérés. Mais il est le tuteur d'Aglæ. Agaton père d'Aglæ, a laissé, dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouse Aglaé, & que je ménage Socrate.

D R I X A.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, & qui les empêche de fréquenter les courtisannes & les mystères?

A N I T U S.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres & sérieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle & d'une autre patrie, un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la divinité, secouru l'humanité, cultivé l'amitié, & étudié la philosophie; de ces gens qui prétendent insolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf, de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, ou passent la nuit avec elles selon le besoin: vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. Je voudrais avoir déjà

étranglé Socrate. Cependant je vais lui parler sous ces portiques, & conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

D R I X A .

Le voici, vous lui faites trop d'honneur ; je vous laisse, & je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

A N I T U S .

Les dieux vous conduisent, ma chère Drixa ; servez-les toujours, & n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perse.

### S C E N E I I I .

A N I T U S , S O C R A T E .

**E**H bon jour, mon cher Socrate, le favori des dieux & le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois ; & je respecte dans vous la nature humaine.

S O C R A T E .

Je suis un homme simple, dépourvu de science & plein de faiblesses comme les autres. C'est beaucoup si vous me supportez.

A N I T U S .

Vous supporter ! je vous admire : je voudrais vous ressembler, s'il était possible : & c'est pour être plus souvent témoin de vos vertus, pour entendre plus souvent vos leçons, que je veux épouser votre belle pupille Aglaé, dont la destinée dépend de vous.

S O C R A T E .

Il est vrai que son père Agaton qui était mon ami, c'est-à-dire, beaucoup plus qu'un parent, me confia par son testament cette aimable & vertueuse orpheline.



ANITUS.

Avec des richesses considérables ? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE.

C'est sur quoi je ne peux vous donner aucun éclaircissement ; son père, ce tendre ami dont les volontés me sont sacrées, m'a défendu par ce même testament de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

ANITUS.

Ce respect pour les dernières volontés d'un ami, & cette discrétion sont dignes de votre belle ame. Mais on fait qu'Agaton était un homme riche.

SOCRATE.

Il méritait de l'être, si les richesses sont une faveur de l'Etre suprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune. Mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage, & qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je fais ce que je dois penser d'un homme comme vous : mais ce n'est pas à moi de gêner les sentimens d'Aglaé. Je lui sers de père, je ne suis point son maître : elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui ; si elle écoute vos propositions, je souscris à ses volontés.

ANITUS.

J'ai déjà le consentement de Xantippe votre femme ; sans doute elle est instruite des sentimens d'Aglaé, ainsi je regarde la chose comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.

## SCENE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

VENEZ, belle Aglaé, venez décider de votre sort. Voilà un homme des plus considérables qui s'offre pour être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par ma présence. Quelque choix que vous fassiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos nœces.

*( Il sort. )*

AGLAÉ.

Ah! généreux Socrate, c'est avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ.

Je le dois : il me sert de père, & il forme mon ame.

ANITUS.

Eh bien, s'il dirige vos sentimens, pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès, de Cibèle, de Vénus ?

AGLAÉ.

Hélas ! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

ANITUS.

C'est bien dit, vous ferez aussi tout ce que je voudrai ?

AGLAÉ.

Non, l'un est fort différent de l'autre.

ANITUS.

Vous voyez que le sage Socrate consent à notre union ;

Xantippe sa femme presse ce mariage. Vous savez quel sentimens vous m'avez inspirés. Vous connaissez mon rang & mon crédit ; vous voyez que mon bonheur , & peut-être le vôtre , ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAE.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand-homme qui sort d'ici m'a instruite à ne dissimuler jamais , & avec la liberté qu'il me laisse. Je respecte votre dignité, je connais peu votre personne , & je ne peux me donner à vous.

ANITUS.

Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre ! Ah cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas ?

AGLAE.

Il est vrai , je ne le veux pas.

ANITUS.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites ? Je vois trop que Socrate me trahit ; c'est lui qui dicte votre réponse ; c'est lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime , à mon indigne rival , à cet impie....

AGLAE.

Sophronime n'est point impie, il lui est attaché dès l'enfance : Socrate lui sert de père comme à moi. Sophronime est plein de graces & de vertus. Je l'aime, j'en suis aimée ; il ne tient qu'à moi d'être sa femme , mais je ne ferai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi ! vous osez m'avouer que vous aimez Sophronime ?

AGLAE.

Oui , j'ose vous l'avouer , parce que rien n'est plus vrai.

A N I T U S.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuse avec lui, vous refusez sa main ?

A G L A E.

Rien n'est plus vrai encore.

A N I T U S.

C'est sans doute la crainte de me déplaire qui suspend votre engagement avec lui ?

A G L A E.

Non assurément ; car j'n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

A N I T U S.

Vous craignez donc d'offenser les dieux en préférant un profane comme Sophronime à un ministre des autels ?

A G L A E.

Point du tout ; je suis persuadée que l'Etre suprême se soucie fort peu que je vous épouse ou non.

A N I T U S.

L'Etre suprême ! ma chère fille, ce n'est pas ainsi qu'il faut parler, vous devez dire les dieux & les déesses. Prenez garde, j'entrevois en vous des sentimens dangereux, & je sais trop qui vous les a inspirés. Sachez que Cérès, dont je suis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir méprisé son culte & son ministre.

A G L A E.

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux bleds, je le veux croire ; mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

A N I T U S.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop ; mais enfin j'espère vous convertir. Etes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime ?

AGLAE.

Où, j'y suis très-résolue; & j'en suis très-fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Ecoutez; je vous aime; j'ai voulu faire votre bonheur & vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas; ne rejetez point votre fortune; songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux; que la jeunesse passe, & que la fortune reste; que les richesses & les honneurs doivent être votre unique but; que je vous parle de la part des dieux & des déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille; je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, & j'espère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encor une fois; souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

AGLAE.

C'est à moi que je me le suis promis, non à vous.

(Anitus sort.)

(Aglæ seule.)

Que cet homme redouble mon chagrin! je ne sais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime; hélas! tandis que son rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets & mon attendrissement.

SCENE V.

AGLAE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

CHÈRE Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, sortir

d'après de vous, & vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

AGLAE.

Lui ! il est l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ? Je ne m'étonne plus de l'aversion qu'il m'inspirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas ! serait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux ?

AGLAE.

Il ne peut m'inspirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands dieux ! moi qui voudrais les payer de mon sang, moi qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous ! moi j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume sur votre vie ! Vous pleurez, & j'en suis la cause ! qu'ai-je donc fait ? quel crime ai-je commis ?

AGLAE.

Vous n'en pouvez point commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendresse, parce que vous l'avez, & qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funestes avez-vous prononcés ! Non, je ne le puis croire ; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAE.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, & je ne puis vous rendre heureux. J'espérais ; mais ma fortune m'a trompée ; je jure que ne pouvant être à vous, je ne serai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me re-

cherche & que je méprise; je vous le déclare le cœur pénétré de la plus vive douleur, & de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puisque vous m'aimez, je dois vivre, mais si vous me refusez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes & de vos vertus, expliquez-moi ce mystère funeste.

SCENE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME.

O Sorctae mon maître, mon père! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire; c'est vous qui m'avez appris la sagesse; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen: la belle Aglaé qui semblait le désirer, me refuse; & en me disant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice; ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

SOCRATE.

Aglaé est maîtresse de ses volontés; son père m'a fait son tuteur, & non pas son tyran; je faisais mon bonheur de vous unir ensemble. Si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé. Mais il faut écouter ses raisons: si elles sont justes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être justes.

AGLAÉ.

Elles le sont du moins à mes yeux: daignez m'écouter

l'un & l'autre. Quand vous eutes accepté le testament secret de mon père, sage & généreux Socrate, vous me dites qu'il me laissait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le dessein de donner cette fortune à votre cher disciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, & qui ne possède pour toute richesse que sa vertu : vous avez approuvé ma résolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien, que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe votre femme, & aussi-tôt cet état a disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montré le testament de mon père qui est mort dans la pauvreté, qui ne me laisse rien, & qui me recommande à l'amitié dont vous futes unis.

En ce moment, éveillée après mon songe, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

## S O P H R O N I M E .

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien ; si elle m'aime, ne suis-je pas assez riche ? Je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits ; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux ; mais j'avoue que je n'en ai pas la force ; & par-là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi ! non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter ; & je succombe à un malheur qu'elle supporte.

## S O C R A T E .

Mes enfans, Xantippe est bien indiscrete de vous  
avoir



avoir montré ce testament. Mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

A G L A E

Elle ne m'a point trompée. J'ai vu de mes yeux ma misère. L'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je saurai soutenir la pauvreté. Je fais travailler de mes mains ; c'est assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut ; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

S O P H R O N I M E.

C'en est trop mille fois pour moi, ame tendre, ame sublime, digne d'avoir été élevée par Socrate ; une pauvreté noble & laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais si vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté respectable est au-dessus du trône de Crésus.

S O C R A T E.

Vos sentimens me plaisent autant qu'ils m'attendrissent ; je vois avec transport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mieux récompensés ; jamais mon espérance n'a été plus remplie. Mais encor une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plus riche que vous ne pensez. Ce n'est pas à elle, c'est à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laissé un bien que Xantippe ignore ?

A G L A E.

Non, Socrate, il dit expressément dans son testament qu'il me laisse pauvre.

S O C R A T E.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laissé de quoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime, & qu'il faut que vous veniez tous deux signer le contrat tout-à-l'heure.

## SCENE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAË,  
SOPHRONIME.

XANTIPPE.

ALLONS, allons, ma fille, ne vous amusez point aux visions de mon mari; la philosophie est fort bonne, quand on est à son aise; mais vous n'avez rien; il faut vivre: vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit; venez, suivez-moi; il ne faut ni lenteur ni contradiction; j'aime qu'on m'obéisse, & vite; c'est pour votre bien, ne raisonnez pas, & suivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah ciel! Ah chère Aglaé!

SOCRATE.

Laissez-la dire, &amp; fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE.

Comment, qu'on me laisse dire? vraiment, je le prétends bien, & surtout, qu'on me laisse faire. C'est bien à vous avec votre sagesse & votre démon familier, & votre ironie, & toutes vos fadaïses qui ne sont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde; & vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établisse. Et vous qui restez-là tout étonné, j'ai aussi votre affaire; Drixa est votre fait; vous me remercirez tous deux; tout sera conclu dans la minute; je suis expéditive, ne perdons point de tems. Tout cela devrait déjà être terminé.

S O C R A T È.

Ne la cabrez pas , mes enfans ; marquez - lui toute forte de déférence ; il faut lui complaire puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison que de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

*Fin du premier acte.*



## A C T E I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

## SOCRATE, SOPHRONIME.

**D**I V I N SOPHRONIME.  
Socrate, je ne peux croire mon bonheur ; comment se peut-il qu'Aglaé, dont le père est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable ?

S O C R A T E.

Je vous l'ai déjà dit ; elle avait plus qu'elle ne croyait. je connaissais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous fût de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez. Pour moi je dois le secret aux morts comme aux vivans.

S O P H R O N I M E.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous les refus d'Aglaé. C'est un homme bien à craindre.

S O C R A T E.

Eh que peut craindre celui qui fait son devoir ? je connais la rage de mes ennemis ; je fais toutes leurs calomnies ; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, & qu'on n'offense point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie, ni à la mort.

S O P H R O N I M E.

Rien n'est plus vrai ; mais je mourrais de douleur, si

la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en usage votre héroïque constance.

## S C E N E II.

SOCRATE , SOPHRONIME , AGLAÉ.

A G L A E.

**M**ON bienfaiteur, mon père, homme au-dessus des hommes, j'embrasse vos genoux. Secondez-moi, Sophronime; c'est lui, c'est Socrate qui nous marie aux dépens de sa fortune, qui paie ma dot, qui se prive pour nous de la plus grande partie de son bien. Non, nous ne le souffrirons pas; nous ne serons pas riches à ce prix. Plus notre cœur est reconnaissant, plus nous devons imiter la noblesse du sien.

S O P H R O N I M E.

Je me jette à vos pieds comme elle, je suis saisi comme elle; nous sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuser. Regardez-nous comme vos enfans, mais que vos enfans ne vous soient point à charge. Votre amitié est le plus grand des biens, c'est le seul que nous voulons. Quoi! vous n'êtes pas riche, & vous faites ce que les puissans de la terre ne feraient pas! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en serions indignes.

S O C R A T E.

Levez-vous, mes enfans, vous m'attendrissez trop. Ecoutez-moi; ne faut-il pas respecter les volontés des morts? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille? je lui obéis; je trahirais l'amitié

& la confiance, si je faisais moins. J'ai accepté son testament, je l'exécute ; le peu que je vous donne est inutile à ma vieillesse, qui est sans besoins. Enfin, si j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père. C'est moi qui le suis aujourd'hui ; c'est moi qui par ce nom sacré vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refusant. Mais retirez-vous, j'aperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

A G L A É.

Ah ! que vous nous ordonnez des choses cruelles !

S C E N E I I I.

S O C R A T E , X A N T I P P E.

V R A I M E N T vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre ; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises ! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands ; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple ; & vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole ; ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien, Vingt mille drachmes ! justes dieux, vingt mille drachmes ! n'êtes-vous pas honteux ? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante & dix ans ? qui paiera vos médecins quand vous serez malade ? vos avocats quand vous aurez des procès ? Enfin, que ferai-je, quand ce fripon, ce col tors d'Anitus & son parti, que vous auriez eu pour vous, s'attacheront à vous persécuter comme ils ont fait tant de fois ? Le ciel confonde les philosophes & la philosophie, & ma sotte amitié pour

vous ! Vous vous mêlez de conduire les autres , & il vous faudrait des lisières : vous raisonnez sans cesse , & vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde , vous seriez le plus ridicule & le plus insupportable. Ecoutez , il n'y a qu'un mot qui serve ; rompez dans l'instant cet impertinent marché , & faites tout ce que veut votre femme.

S O C R A T E.

C'est très-bien parler , ma chère Xantippe , & avec modération ; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime & Aglaé s'aiment , & sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les loix ; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami ; le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer , parce que je suis sobre ; ni avocat , parce que je n'ai ni prétentions , ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez , elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus , & vos injures ; à vous aimer malgré votre humeur.

( Il sort.)

S C E N E IV.

X A N T I P P E seule.

**L**E vieux fou ! il faut que je l'estime malgré moi ; car après tout , il y a je ne sais quoi de grand dans sa folie. Le sang-froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder , je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui , & quand j'ai bien crié , il m'en impose , & je suis toute confondue ; Est-ce qu'il y aurait dans cette ame-là quelque chose de supérieur à la mienne ?

Bb 4

## SCENE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

EH bien, madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtresse chez vous ! Fi ! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari ! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ? il me le paiera le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre madame Drixia, ne vous fâchez pas contre mon mari ; je me suis assez fâchée contre lui ; c'est un imbécille, je le fais bien ; mais dans le fond c'est bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice ; il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse, & avec tant de probité que cela désarme. D'ailleurs, il est têtue comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelque fois ; non seulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse ?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je : j'apperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, & quelques-uns des nôtres ; laissez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon dieu, je crains que toutes ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vite l'avertir ; car après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.





SCENE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

D R I X A.

NOS injures sont communes, respectable Anitus ; vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête - homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé , uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

A N I T U S.

C'est bien mon intention , le ciel y est intéressé ; cet homme méprise sans doute les dieux , puisqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accusations ; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler ; nous le mettrons en danger de sa vie ; alors je lui offrirai ma protection , à condition qu'il me cède Aglaé , & qu'il vous rende votre beau Sophronime ; par-là nous remplirons tous nos devoirs , il sera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maîtresse , & vous aurez votre amant.

D R I X A.

Vous parlez comme la sagesse elle-même. Il faut que quelque Divinité vous inspire. Instruisez-nous , que faut-il faire ?

A N I T U S.

Voici bientôt l'heure où les juges passeront pour aller au tribunal : Mélitus est à leur tête.

D R I X A.

Mais ce Mélitus est un petit pédant , un méchant homme , qui est votre ennemi.

A N I T U S.

Oui , mais il est encor plus l'ennemi de Socrate. C'est un scélérat hypocrite , qui soutient les droits de l'Aréo-

page contre moi ; mais nous nous réunissons toujours quand il s'agit de perdre ces faux sages capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Ecoutez , ma chère Drixa, vous êtes dévore ?

D R I X A .

Oui assurément , monseigneur ; j'aime l'argent & le plaisir de tout mon cœur : mais en fait de dévotion je ne cède à personne.

A N I T U S .

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous , & quand les juges passeront , criez à l'impiété.

T E R P A N D R E .

Y a-t-il quelque chose à gagner ? nous sommes prêts.

A C R O S .

Oui , mais quelle espèce d'impiété ?

A N I T U S .

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux dieux , c'est le plus court.

D R I X A .

Oh laissez-moi faire.

A N I T U S .

Vous ferez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques amener vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de controverse qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien méprisables , je l'avoue ; mais ils peuvent nuire dans l'occasion quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez , mes chers amis , recommandez-vous à Cérès ; vous viendrez crier au signal que je donnerai. C'est le sûr moyen de gagner le ciel , & surtout de vivre heureux sur la terre.

SCENE VII.

ANITUS, GRAFIOS, CHOMOS, BERTILLOS.

ANITUS.

**I**NFATIGABLE Grafios, profond Chomos, délicat Bertillos, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petis ouvrages que je vous ai commandés ?

GRAFIOS.

J'ai travaillé, monseigneur; il ne s'en relèvera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui; il est confondu.

BERTILLOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal; il est perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Grafios. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel. Vous pourriez lasser la patience de la cour.

GRAFIOS.

Monseigneur, je n'ai fait qu'une feuille; j'y prouve que l'ame est une quintessence infuse, que les queues ont été données aux animaux pour chasser les mouches, que Cérès fait des miracles, & que par conséquent Socrate est un ennemi de l'Etat qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au second juge, qui est un excellent philosophe. Je vous réponds que vous serez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

GRAFIOS.

Monseigneur, je ne suis point son ennemi. Je suis fâché seulement qu'il ait tant de réputation; & tout ce

que j'en fais est pour la gloire de Cérés , & pour le bien de la patrie.

A N I T U S.

Allez , dis-je , dépêchez-vous. Eh bien , savant Chomos , qu'avez-vous fait ?

C H O M O S.

Monseigneur , n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate , je l'accuse adroitement de penser tout le contraire de ce qu'il a dit ; & je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

A N I T U S.

A merveille. Portez cette pièce au quatrième juge : c'est un homme qui n'a pas le sens commun , & qui vous entendra parfaitement. Et vous , Bertillos ?

B E R T I L L O S.

Monseigneur , voici mon dernier journal sur le chaos. Je fais voir adroitement , en passant du chaos aux jeux olympiques , que Socrate pervertit la jeunesse.

A N I T U S.

Admirable ! Allez de ma part chez le septième juge , & dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon , voici déjà Mélitus le chef des onze qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui , nous nous connaissons trop l'un & l'autre.

## S C E N E V I I I.

A N I T U S , M E L I T U S.

A N I T U S.

**M**ONSIEUR le juge , un mot. Il faut perdre Socrate.

M E L I T U S.

Monsieur le prêtre , il y a long-tems que j'y pense ;

unissons nous sur ce point , nous n'en ferons pas moins brouillés sur le reste.

A N I T U S.

Je fais bien que nous nous haïssons tous deux ; mais en se détestant , il faut se réunir pour gouverner la république.

M E L I T U S.

D'accord. Personne ne nous entend ici ; je fais que vous êtes un fripon ; vous ne me regardez pas comme un honnête homme ; je ne peux vous nuire , parce que vous êtes grand-prêtre ; vous ne pouvez me perdre , parce que je suis grand-juge ; mais Socrate peut nous faire tort à l'un & à l'autre en nous démasquant ; nous devons donc commencer vous & moi par le faire mourir , & puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

A N I T U S ( à part. )

On ne peut mieux parler. Hom ! que je voudrais tenir ce coquin d'Aréopagiste sur un autel , les bras pendans d'un côté & les jambes de l'autre , lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or , & consulter son foie tout à mon aise !

M E L I T U S ( à part. )

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendent de sacrificateur dans ma geole , & lui faire avaler une pinte de cigue à mon plaisir.

A N I T U S.

Or ça , mon cher ami , voilà vos camarades qui avancent ; j'ai préparé les esprits du peuple.

M E L I T U S.

Fort bien , mon cher ami , comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment , mais rancune tenant toujours.

## S C E N E IX.

ANITUS, MELITUS, quelques juges d'Athènes  
qui passent sous les portiques. ( *Anitus parle à  
l'oreille de Mélitus.* )

DRIXA, TERPANDRE & ACROS *ensemble.*

JUSTICE, justice, scandale, impiété, justice, justice, irréligion, impiété, justice.

A N I T U S.

Qu'est-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-vous?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Justice au nom du peuple.

M E L I T U S.

Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Contre Socrate.

M E L I T U S.

Ah ah! contre Socrate? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

A C R O S.

Je n'en fais rien.

T E R P A N D R E.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier.

A C R O S.

Oui, il corrompt la jeunesse.

D R I X A.

C'est un impie; il n'a point offert de gâteaux à Cérés.  
Il dit qu'il y a trop d'or & trop d'argent inutiles dans le temple.

A C R O S.

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois, cela est vrai, c'est un impie.

D R I X A.

C'est un hérétique, il nie la pluralité des dieux; il est déiste; il ne croit qu'un seul Dieu; c'est un athée.

*Tous trois ensemble.*

Oui, il est hérétique, déiste, athée.

M E L I T U S.

Voilà des accusations très-graves très-vraisemblables: on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

A N I T U S.

L'état est en danger, si on laisse de telles honneurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

D R I X A.

Oui, Minerve, sans doute; je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le hibou de Minerve.

M E L I T U S.

Sur le hibou de Minerve! O ciel! n'êtes-vous pas d'avis, messieurs, qu'on le mette en prison tout-à-l'heure?

*LES JUGES ensemble.*

Oui, en prison, vite en prison.

M E L I T U S.

Huissiers, amenez à l'instant Socrate en prison.

D R I X A.

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

U N D E S J U G E S.

Ah! il faut du moins l'entendre; nous ne pouvons enfreindre la loi.

A N I T U S .

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut l'entendre, mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira ; car vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique, ce sont eux qui ont troublé tous les états où nous apportions la concorde.

M E L I T U S .

En prison, en prison.

## S C E N E X.

Tous les acteurs précédens. XANTIPPE,  
SOPHRONIME, AGLAE, SOCRATE  
*enchaîné*, valets de ville.

X A N T I P P E .

**E**H miséricorde ! on traîne mon mari en prison ; n'avez-vous pas honte, messieurs les juges, de traiter ainsi un homme de son âge ? quel mal a-t-il pu faire ? il en est incapable ; hélas, il est plus bête que méchant (a). Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'est que de doter des filles. Que je suis malheureuse !

S O P H R O N I M E .

Ah ! messieurs, respectez sa vieillesse & sa vertu, chargez-moi de fers. Je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

A G L A E .

(a) On prétend que la servante de *La Fontaine* en disait autant de son maître : ce n'est pas la faute de M. Thompson si *Xantippe* l'a dit avant cette

servante. M. Thompson a peint *Xantippe* telle qu'elle était ; il ne devait pas en faire une *Cornélie*.



AGLAÉ.

Oui, nous irons en prison au lieu de lui, nous mourons pour lui, s'il le faut. N'attendez rien sur le plus juste & le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

MELITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

SOCRATE.

Cessez, ma femme, cessez, mes enfans, de vous opposer à la volonté du ciel; elle se manifeste par l'organe des loix. Quiconque résiste à la loi, est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers, je me soumetts à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athènes, dans les cachots, je suis également libre: & puisque je vois en vous tant de reconnaissance & tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre ou dans la maison d'Athènes? Tout est dans l'ordre éternel, & ma volonté doit y être.

MELITUS.

Qu'on entraîne ce raisonneur.

ANITUS.

Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, & ordonnez que sa femme & ces jeunes gens se retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.



## SCENE VI.

ANITUS, SOCRATE.

VERTUEUX ANITUS.  
Socrate , le cœur me saigne de vous voir en cet état.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur ?

ANITUS.

Oui , &amp; je suis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment , je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

ANITUS.

Ecoutez ; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez : il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de chose.

ANITUS.

C'est peu pour votre ame intrépide & sublime , c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez-moi ; de quelque philosophie que votre ame soit armée , il est dur de périr par le dernier supplice. Ce n'est pas tout ; votre réputation , qui doit vous être chère , sera flétrie dans tous les siècles. Non-seulement tous les dévots & toutes les dévotes riront de votre mort , vous insulteront , allumeront le bûcher , si on vous brûle , ferreront la corde , si on vous étrangle , broyeront la cigue , si on vous empoisonne ; mais ils rendront votre mémoire exécration à tout l'avenir. Vous pouvez aisément détourner

de vous une fin si funeste ; je vous réponds de vous sauver la vie , & même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes , ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon ; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé , avec la dot que vous lui donnez , s'entend nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieillesse paisible & honorée , & les dieux & les déesses vous béniront.

S O C R A T E.

Huissiers , conduisez-moi en prison sans tarder davantage.

( On l'emmena. )

A N I T U S.

Cet homme est incorrigible ; ce n'est pas ma faute ; j'ai fait mon devoir , je n'ai rien à me reprocher ; il faut l'abandonner à son sens réprouvé , & le laisser mourir impénitent.

*Fin du second acte.*



## A C T E I I.

## SCENE PREMIERE.

LES JUGES *assis sur leur tribunal*, SOCRATE *debout*.

UN JUGE (*à Anitus.*)  
 Vous ne devriez pas siéger ici. Vous êtes prêtre de Cérés.

ANITUS.  
 Je n'y suis que pour l'édification.

MELITUS.

Silence. Ecoutez, Socrate; vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste & athée: répondez.

SOCRATE.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, & surtout par vos exemples; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, & à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux est d'une discussion un peu plus difficile. Mais vous m'entendrez aisément.

Juges Athéniens, il n'y a qu'un Dieu.

MELITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah le scélérat!

S O C R A T E.

Il n'y a qu'un Dieu , vous dis-je. Sa nature est d'être infini ; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes célestes , tournez-les vers la terre & les mers , tout se correspond , tout est fait l'un pour l'autre ; chaque être est intimement lié avec les autres êtres ; tout est d'un même dessein ; il n'y a donc qu'un seul architecte , un seul maître , un seul conservateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies , des démons , plus puissans & plus éclairés que les hommes ; & s'ils existent , ce sont des créatures comme vous ; ce sont ses premiers sujets , & non pas des dieux ; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent , tandis que la nature entière nous annonce un Dieu & un père. Ce Dieu n'a pas besoin de Mercure & d'Iris pour nous signifier ses ordres. Il n'a qu'à vouloir , & c'est assez. Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse de Dieu , si par Neptune vous n'entendiez que ses loix immuables qui élèvent & qui abaissent les mers , je vous dirais , il vous est permis de révéler Neptune & Minerve , pourvu que dans ces emblèmes vous n'adoriez jamais que l'Être éternel , & que vous ne donniez pas occasion aux peuples de s'y méprendre.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphysique : la morale est son essence. Adorez & ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu suprême descendit dans les bras d'Alcmène , de Danaé , de Sémélé , & qu'il en eut des enfans , nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme , de quelque manière que ce puisse être , ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes , d'oser dire que pour être un grand-homme , il faut être né de l'accouplement mystérieux de Jupiter & d'une de vos femmes ou filles. Miltiades ,

Cimon , Thémistocle , Aristide , que vous avez persécutés , valaient bien , peut-être , Persée , Hercule , & Bacchus ; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu , que de chercher à lui plaire , & d'être juste. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

M E L I T U S .

Que de blasphèmes & d'insolences !

U N A U T R E J U G E .

Que d'absurdités ! on ne fait ce qu'il veut dire.

M E L I T U S .

Socrate , vous vous mêlez toujours de faire des raisonnemens ; ce n'est pas là ce qu'il nous faut ; répondez net & avec précision. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve ?

S O C R A T E .

Juges Athéniens , prenez garde à vos hibous. Quand vous proposez des choses ridicules à croire , trop de gens alors se déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont assez d'esprit pour voir que votre doctrine est impertinente ; mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la loi véritable ; ils savent rire de vos petits dieux , & ils ne savent pas adorer le Dieu de tous les êtres , unique , incompréhensible , incommunicable , éternel & tout juste , comme tout puissant.

M E L I T U S .

Ah le blasphémateur , ah le monstre ! il n'en a dit que trop. Je conclus à la mort.

P L U S I E U R S J U G E S .

Et nous aussi.

U N J U G E .

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis ; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes seraient plus justes & plus

sages, s'ils pensaient comme lui : & pour moi, loin de le condamner, je suis d'avis qu'on le récompense.

PLUSIEURS JUGES.

Nous pensons de même.

M É L I T U S.

Les opinions semblent se partager.

A N I T U S.

Messieurs de l'Aréopage, laissez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne ; & que l'Aréopage soit de droit divin ?

S O C R A T E.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions ; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la société que ce soit la terre qui tourne : mais il importe que les hommes qui tournent avec elle soient justes. La vertu seule est de droit divin. Et vous & l'Aréopage n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

A N I T U S.

Illustres & équitables juges, faites sortir Socrate.

Mélitus *fait un signe. On emmène Socrate. Anitus continue.*

Vous l'avez entendu, auguste Aréopage institué par le ciel ; cet homme dangereux nie que le soleil tourne, & que vos charges soient de droit divin. Si ces horribles opinions se répandent, plus de magistrats, & plus de soleil. Vous n'êtes plus ces juges établis par Minerve, vous devenez comptables de vos arrêts, vous ne devez plus juger que suivant les loix ; & si vous dépendez des loix, vous êtes perdus ; punissez la rebellion, vengez le ciel & la terre. Je fors. Redoutez la colère des dieux, si Socrate reste en vie.

Anitus sort, & les juges opinent.

U N J U G E.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'est un

homme trop à craindre. S'il ne s'agissait que des dieux ,  
encor passe.

UN JUGE à celui qui vient de parler.

Entre nous Socrate a raison ; mais il a tort d'avoir  
raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérés  
& de Neptune que lui ; mais il ne devait pas dire devant  
tout l'Aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où est  
le mal après tout d'empoisonner un philosophe , surtout  
quand il est laid & vieux ?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injustice à condamner Socrate , c'est l'affaire  
d'Anitus , ce n'est pas la mienne ; je mets tout sur  
sa conscience ; d'ailleurs , il est tard , on perd son tems.  
A la mort , à la mort , & qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il est hérétique & athée ; à la mort , à la  
mort.

M E L I T U S .

Qu'on appelle Socrate. (*On l'amène.*) Les dieux  
soient bénis , la pluralité est pour la mort. Socrate , les  
dieux vous condamnent par notre bouche à boire de  
la cigue , tant que mort s'ensuive.

S O C R A T E .

Nous sommes tous mortels ; la nature vous condamne  
à mourir tous dans peu de tems , & probablement vous  
aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les mala-  
dies qui amènent le trépas sont plus douloureuses qu'un  
gobelet de cigue. Au reste , je dois des éloges aux juges  
qui ont opiné eu faveur de l'innocence ; je ne dois aux  
autres que ma pitié.

UN JUGE sortant.

Certainement cet homme-là méritait une pension de  
l'état au-lieu d'un gobelet de cigue.



UN AUTRE JUGE.

Cela est vrai ; mais aussi de quoi s'avifait-il de se brouiller avec un prêtre de Cérès ?

UN AUTRE JUGE.

Je suis bien aise après tout de faire mourir un philosophe ; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit , qu'il est bon de matter un peu.

UN JUGE.

Messieurs , un petit mot : ne ferions-nous pas bien , tandis que nous avons la main à la pâte , de faire mourir tous les géomètres , qui prétendent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? Ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

Oui , oui , nous les pendrons à la première session. Allons dîner (a)

SCENE II.

SOCRATE *seul.*

DEPUIS long-tems j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent , c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens & interrompre la douceur du recueillement de mon ame : je ne dois m'occuper que de l'Etre suprême , devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà , il faut se résigner à tout.

(a) Au seizième siècle il se passa une scène à-peu-près semblable, & un des juges dit

ces propres paroles : *A la mort , & allons dîner.*

## S C È N E I I I.

SOCRATE, XANTIPPE, &amp; les disciples de Socrate.

XANTIPPE.

**E**H bien , pauvre homme , qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu ? êtes-vous condamné à l'amende ? êtes-vous banni ? êtes-vous absous ? Mon Dieu ! que vous m'avez donné d'inquiétude ! Tâchez , je vous prie , que cela n'arrive pas une seconde fois.

SOCRATE.

Non , ma femme , cela n'arrivera pas deux fois , je vous en réponds ; ne soyez en peine de rien. Soyez les bien-venus , mes chers disciples , mes amis.

*CRITON à la tête des disciples de Socrate.*

Vous nous voyez aussi allarmés de votre sort que votre femme Xantippe ; nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste ciel ! faut-il voir Socrate chargé de chaînes ? Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez , & qui sont la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus & les siens aient pu vous mettre en cet état ?

SOCRATE.

Ne pensons point à ces bagatelles , mes chers amis ; & continuons l'examen que nous faisons hier de l'immortalité de l'ame. Nous disions , ce me semble , que rien n'est plus probable & plus consolant que cette idée. En effet la matière change & ne périt point. Pourquoi l'ame périrait-elle ? Se pourrait-il faire que nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu , à travers le voile du corps mortel , nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé ? Non , puisque nous pensons , nous penserons toujours : la pensée est l'être de l'homme ; cet être paraîtra devant un Dieu juste , qui récom-

ACTE TROISIEME. 411

pense la vertu , qui punit le crime , & qui pardonne les faiblesses.

XANTIPPE.

C'est bien dit ; mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet ?

LE GEOLIER, *ou* Valet des onze , *apportant la tasse de cigue.*

Tenez , Socrate , voilà ce que le Sénat vous envoie,

XANTIPPE.

Quoi ! maudit empoisonneur de la république , tu viens ici tuer mon mari en ma présence ! je te dévifagerai , monstre !

SOCRATE.

Mon cher ami , je vous demande pardon pour ma femme , elle a toujours grondé son mari , elle vous traite de même ; je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

( *Il prend le gobelet.* )

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous est-il permis de prendre ce poison , divin Socrate ! par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi ? quoi ! les criminels ont condamné le juste ! les fanatiques ont prosrit le sage ! vous allez mourir !

SOCRATE.

Non , je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés , qui vous a enseignés , c'est mon ame seule qui a vécu avec vous ; & elle vous aimera à jamais.

( *Il veut boire.* )

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes , c'est la règle.

S O C R A T E .

Si c'est la règle, détachez.

*( Il se gratte un peu la jambe. )*

U N D E S D I S C I P L E S .

Quoi ! vous souriez ?

S O C R A T E .

Je souris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie. ( a )

*( Il boit. )*

C R I T O N .

Hélas ! qu'avez-vous fait ?

X A N T I P P E .

Hélas ! c'est pour je ne fais combien de discours ridicules de cette espèce, qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, & j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais ; & ce sont des gens polis qui vous empoisonnent. Ah, ah, mon cher mari, ah !

S O C R A T E .

Calmez-vous, ma bonne Xantippe : ne pleurez point, mes amis ; il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

C R I T O N .

Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique ?

( a ) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières d'un beau sermon de *Socrate*. Ces moralités qui sont devenues lieux communs sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait

faire parler *Socrate* long-tems, ne connaissent ni le cœur humain, ni le théâtre. *Semper ad eventum festinat* : voilà la grande règle que *M. Thompson* a observée.

S O C R A T E.

C'est ainsi qu'on traitera souvent les adorateurs d'un seul dieu, & les ennemis de la superstition.

C R I T O N.

Hélas ! faut-il que vous soyez une de ces victimes ?

S O C R A T E.

Il est beau d'être la victime de la divinité. Je meurs satisfait. Il est vrai que j'aurais voulu joindre à la consolation de vous voir, celle d'embrasser aussi Sophronime & Aglaé : je suis étonné de ne les pas voir ici ; ils auraient rendu mes derniers momens encor plus doux qu'ils ne sont.

C R I T O N.

Hélas ! ils ignorent que vous avez consommé l'iniquité de vos juges ; ils parlent au peuple ; ils encouragent les magistrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus ; sa honte va être publique : Aglaé & Sophronime vous sauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate ! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens ?

---

S C E N E D E R N I E R E.

Les acteurs précédens. AGLAÉ, SOPHRONIME.

A G L A É.

DIVIN Socrate, ne craignez rien ; Xantippe, consolez-vous ; dignes disciples de Socrate, ne pleurez plus.

S O P H R O N I M E.

Vos ennemis sont confondus. Tout le peuple prend votre défense.

A G L A E.

Nous avons parlé , nous avons révélé la jalousie & l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime , puisque j'en étais la cause.

S O P H R O N I M E.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple ; on le poursuit lui & ses complices ; on rend des graces solennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison , & attend que vous paraissiez pour vous conduire chez vous en triomphe.

X A N T I P P E.

Hélas que de peines perdues !

U N D E S D I S C I P L E S.

O ciel ! ô Socrate ! pourquoi obéissiez-vous ?

A G L A E.

Vivez , cher Socrate , bienfaiteur de votre patrie , modèle des hommes , vivez pour le bonheur du monde.

C R I T O N.

Couple vertueux , dignes amis , il n'est plus tems.

X A N T I P P E.

Vous avez trop tardé.

A G L A E.

Comment ? il n'est plus tems ! juste ciel !

S O P H R O N I M E.

Quoi ! Socrate aurait déjà bu la coupe empoisonnée ?

S O C R A T E.

Aimable Aglaé , tendre Sophronime , la loi ordonnait que je prisse le poison ; j'ai obéi à la loi , toute injuste qu'elle est , parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injustice eût été commise envers un autre , j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié & de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne périra

jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chère Xantippe, soyez heureuse, & songez que pour l'être il faut dompter son humeur. Mes disciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philosophie, qui méprise les persécuteurs, & qui prend pitié des faiblesses humaines ; & vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, soyez toujours semblables à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous sommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous !

SOCRATE.

Votre vie est précieuse, la mienne est inutile : recevez mes tendres & derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand-homme, quand j'y songe ! Ah ! je vais soulever la nation.

SOPHRONIME.

Puissions-nous élever des temples à Socrate, si un homme en mérite !

CRITON.

Puisse au moins sa sagesse apprendre aux hommes que c'est à dieu seul que nous devons des temples !

*Fin du troisième & dernier acte.*



# T A B L E

des pièces contenues dans ce volume.

<i>E</i> pitre dédicatoire du traducteur de l'ÉCOSSAISE, à de M. le comte de Lauraguais. . . . .	pag. 1.
<i>A</i> messieurs les Parisiens. . . . .	6
<i>A</i> vertissement. . . . .	10
<i>P</i> réface. . . . .	14
LE CAFÉ, OU L'ÉCOSSAISE, comédie.	21.
<i>A</i> vertissement sur la PRINCESSE DE NAVARRE.	102
<i>P</i> rologue de la fête pour le mariage de monsieur le Dau- phin. . . . .	105
LA PRINCESSE DE NAVARRE, comédie-ballet.	109
<i>D</i> ivertissement qui termine le spectacle. . . . .	190
<i>N</i> ouveau prologue de la PRINCESSE DE NAVARRE, envoyé à M. le maréchal duc de Richelieu, pour la représentation qu'il fit donner à Bordeaux. . . . .	195
CHARLOT, OU LA COMTESSE DE GIVRY, pièce dramatique. . . . .	199
<i>P</i> réface sur la comédie du DÉPOSITAIRE. . . . .	258
LE DÉPOSITAIRE, comédie. . . . .	263
<i>P</i> réface de Mr. Fatema sur SOCRATE. . . . .	369
SOCRATE, ouvrage dramatique, traduit de l'anglais de feu M. Thompson. . . . .	373



